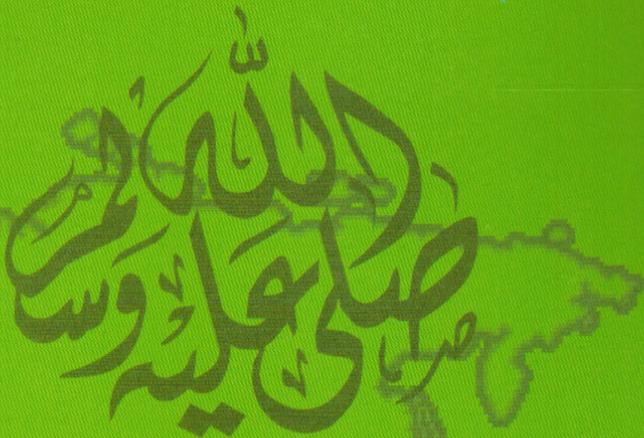


Mawlana Wahidudin KHAN



MOHAMMAD

un Prophète pour l'humanité



Mohammad
un Prophète pour l'humanité

Éditions AL-AZHAR

95, rue Jean-Pierre Timbaud – 75011 Paris
Téléphone : 01 43 57 00 61
Télécopie : 01 43 57 60 75
www.al-azhar.fr – postmaster@al-azhar.fr

Distribution : Librairie AL-AZHAR

95, rue Jean-Pierre Timbaud – 75011 Paris
Téléphone : 01 43 57 00 61
Télécopie : 01 43 57 60 75
www.al-azhar.fr – postmaster@al-azhar.fr

Conception et réalisation graphique : Lettres d'Or
lettresdor.com / lettresdor@numericable.fr / 01 78 54 41 96

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
par tous procédés, réservés pour tous pays.

© Éditions AL-AZHAR – 2008
ISBN : 2-911807-28-6

Mawlana Wahiddudin KHAN

Mohammad un Prophète pour l'humanité

Traduit de l'anglais par Abd el-Kaoui Derouiche



*Au Nom de Dieu,
le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux*



Introduction

Dans une publication américaine intitulée « Les Cent », l'auteur mentionne les cent premières personnes qui, selon lui, ont eu la plus grande influence sur l'histoire humaine. L'auteur n'est autre que le Docteur Mickael Hart, un homme issu d'une famille chrétienne mais qui a reçu une éducation scientifique. Malgré les deux axes de son éducation et de sa formation, il n'a placé ni le nom du Christ ni celui de Newton en tête de liste de son palmarès. Une seule personne, selon lui, a surpassé toutes les autres : cette personne n'était autre que le Prophète Muhammad (ﷺ), car, selon lui, personne d'autre n'a jamais eu un tel impact sur l'histoire humaine. Il fut le seul homme dans l'histoire, écrit-il, à avoir réussi avec brio tant sur le plan religieux que sur le plan profane².

Si, pour l'Américain Mickael Hart, le Prophète Muhammad (ﷺ) incarnait la figure la plus emblématique de l'histoire humaine, pour l'Anglais Thomas Carlyle, il était « le héros des prophètes »³.

À une époque antique, alors qu'Abraham (Ibrâhîm) (ﷺ) et Ismaël (Ismâ'il) (ﷺ) reconstruisaient la Maison de Dieu (Ka'ba) à La Mecque, ils prièrent pour que Dieu suscite un prophète parmi leurs descendants. Deux mille cinq cents ans plus tard, Dieu envoya ce « héros », le Prophète Muhammad (ﷺ), qui vit le jour parmi les gens de La Mecque, amenant avec lui une miséricorde divine particulière. La prière d'Ibrâhîm était ainsi exaucée avec la venue au monde du Prophète.

Avant Muhammad, l'histoire n'établissait pas avec précision les biographies des prophètes. D'un point de vue purement historique

1. La formule (صَلَّى اللَّهُ عَلَيْهِ وَسَلَّمَ) signifie : Salutation et Bénédiction de Dieu sur Lui.

2. Mickael Hart, *Les Cent*, New York, 1978.

3. Mickael Hart, *Les Cent*, New York, 1978.

Muhammad : un Prophète pour l'humanité

et académique la mission prophétique était alors difficile à établir. Le prophète Jésus ('Isâ) (ﷺ) était le dernier d'une longue lignée de prophètes et il a aujourd'hui des millions d'adeptes ; pourtant son existence historique est si ténue que Bertrand Russell a pu dire : « Historiquement, il est douteux que le Christ ait jamais existé. » Ceci n'est pas le cas pour le Prophète Muhammad (ﷺ), le dernier des Prophètes. Sa biographie est si riche en documents et si clairement inscrite dans l'histoire que quiconque étudie sa vie est forcément de conclure comme le Professeur Philip Hitti que « Muhammad est né à la lumière de l'histoire »¹.

Le facteur qui constitue la plus grande contribution à la pérennité de la mission prophétique de Muhammad est le Coran, ce miracle perpétuel qui lui a été révélé par Dieu. Si ce miracle avait été de la même sorte que ceux octroyés aux précédents prophètes, ses effets ne lui auraient pas survécu et sa prophétie n'aurait pas été acceptée comme elle l'a été par les générations postérieures. Un miracle est un événement extraordinaire qu'un homme par lui-même est incapable de produire. Cette définition s'applique au Coran à part entière : aucun homme n'est capable d'en égaler le style. Il ne fait ainsi aucun doute que le Coran est un miracle du Tout-Puissant.

Concernant Muhammad, son rôle est exceptionnel dans la mesure où il a été le dernier des prophètes. Ainsi Dieu l'a-t-Il décreté. L'ultime révélation de la volonté divine devait être transmise aux gens par le Prophète et le texte du Coran devait être préservé pour la postérité par lui et par ses dévoués successeurs et partisans à travers les siècles. Pour assurer le cours de ces événements, le Prophète a dû apporter une révolution qui lui donnera des adeptes dans le monde entier.

« Muhammad n'est le père d'aucun d'entre vous. Il est le Prophète de Dieu et le Sceau des prophètes. Dieu est l'Omniscient. »²

Le Prophète (ﷺ) a été élu par Dieu pour donner aux gens le type de « guidance » dont ils avaient besoin afin de mener une vie vertueuse. Si les hommes paraissent avoir le plein contrôle de leurs

1. Philip K. Hitti, *Histoire des Arabes*, Londres, 1978.

2. Coran 33/40.

actions, c'est parce qu'ils sont mis à l'épreuve dans ce bas monde. Si l'illusion du libre-arbitre les amène à agir selon leurs choix, c'est parce qu'ils sont testés. Les prophètes, en dépit de leur mission divine ne peuvent forcer les gens à changer. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est transmettre le message que Dieu leur a confié.

« Mais la mission des prophètes ne se limite-t-elle pas à transmettre le Message en toute clarté ? »¹

Dieu a fait en sorte que nous ne nous égarons pas dans notre voyage vers Lui. Il nous a donné une conscience nous permettant de distinguer le bien du mal, le vrai du faux et Il nous a placés dans un monde basé sur la justice. Mais, à chaque fois que l'homme a omis d'écouter sa conscience ou a été sourd au message muet de la création divine, Dieu a envoyé Ses Prophètes pour apporter la Vérité ; et afin que ces messages envoyés par Dieu ne demeurent pas incompréhensibles aux gens issus de différents pays, ils leur ont été communiqués dans leurs propres langues.

Dans la période préislamique, les institutions religieuses étaient corrompues par l'adoration de simples mortels et des statues. Le Prophète Muhammad (ﷺ), lui, n'admettait pas d'autre forme religieuse que celle basée sur la stricte adoration d'un Dieu Immortel. Les croyances religieuses ont été souvent fondées sur la superstition mais le Prophète leur redonna les fondements de la réalité. C'est lui qui commanda aux gens de conquérir la nature plutôt que de l'adorer, posant ainsi les premières fondations de l'ère scientifique. Et, alors que la puissance politique était aux mains de la monarchie hérititaire, il ouvrit la voie au gouvernement par le peuple. Alors que la science avait pour prémisses la conjecture (le hasard) et l'hypothèse, il enseigna aux gens à apprendre en observant la réalité. Dans le cas où la société humaine était minée par la cruauté et l'oppression, il montra aux gens comment vivre ensemble dans la justice et la paix. Tout ceci contribue à l'œuvre du Prophète Muhammad (ﷺ). Il repoussa la limite des rives de l'histoire humaine.

Quelque soit l'angle où l'on se place pour observer l'histoire, on ressentira irrémédiablement les reflets de son influence. Tout ce

1. Coran 16/35.

Muhammad : un Prophète pour l'humanité

qu'il y a de meilleur dans les valeurs humaines, toutes les avancées importantes de la civilisation humaine sont les résultats directs ou indirects de la révolution qu'il a amenée puis inspirée.

Sa propre vie a été un modèle pour l'humanité. Parce qu'il a été lui-même amené à vivre toutes sortes de situations, il a pu incarner un modèle de vie tant sur le plan individuel que social ou politique. Il nous a montré le genre de vie que Dieu voulait que nous mentionnions sur Terre car, pour toute chose, chacune de ses actions était en accord avec la volonté de Dieu. Il a non seulement établi le modèle parfait en vue d'adorer Dieu mais il a aussi montré comment Dieu aide ceux qui veulent sincèrement leurs vies à Son service. On peut voir, d'après sa vie, que si l'on craint Dieu, rien d'autre n'est à craindre. Si l'on demeure patient face aux provocations, Dieu ramènera le calme. Si l'on parvient à maîtriser ses pulsions négatives, on peut vaincre tout le monde, même ses pires ennemis. Si l'on sacrifie ce bas monde pour l'au-delà on finira par obtenir le meilleur dans les deux mondes.

À l'instar de l'agriculteur qui cultive ses terres et qui en obtient la meilleure récolte, de même les disciples du Prophète Muhammad (ﷺ) peuvent, par des méthodes d'inspiration divine, avoir l'ascendant sur tous les autres hommes, et ce, à toute époque.

Dieu a procuré toutes les conditions nécessaires pour amener sa divine religion à régner. En les comprenant et en les utilisant, les membres de cette religion peuvent porter la pensée islamique à une place prépondérante.

Entre le Prophète Ibrâhîm (ﷺ) et l'avènement du Prophète Muhammad (ﷺ), 2 500 ans se sont écoulés. Pendant toute cette période, les conditions se sont installées et la scène a été mise en place pour la venue du Prophète. Ce dernier, en agissant sous le commandement de Dieu, a joué le rôle qui lui a été dévolu. C'est pourquoi sa mission a été un succès total.

En faisant du Prophète Muhammad (ﷺ) l'un des phares de l'histoire, Dieu a répandu Son plus grand bienfait sur l'humanité. Quiconque cherche un guide pour soi-même ne peut manquer de le voir, car il se tient telle une tour, une montagne à l'horizon, irradiant sa lumière tel un phare guidant tout un chacun sur la voie droite. Il est inévitable que celui qui cherche la vérité est immanquablement dirigé vers ce pinacle sublime sur lequel il se tient.

Muhammad : un prophète pour l'humanité

Pendant les quatorze siècles qui se sont écoulés depuis l'époque du Prophète Muhammad, (ﷺ) les changements historiques qui se sont produits, les avancées énormes de la science humaine qui ont eu lieu, se sont combinés pour soutenir l'islam. La religion enseignée par le Prophète Muhammad (ﷺ) peut toujours prendre avec fierté le devant sur les autres religions. Mais, pour atteindre ce but, des méthodes d'inspiration divine doivent être adoptées. Cette règle, qui s'appliquait au Prophète (ﷺ), s'applique également à ses disciples.



PREMIÈRE PARTIE

**Une mission identique
pour tous les Prophètes**

chapitre 1 **D'Adam au Messie**

Tous les Prophètes venus en ce monde ont eu une mission identique : ils enseignèrent que la vie de l'Homme sur Terre n'est qu'une infime partie de sa vie éternelle. Dans ce monde, il a été mis à l'épreuve ; la récompense ou le châtiment viendront dans l'autre monde. Après la mort, s'il a suivi le chemin de Dieu, l'homme trouvera sa demeure éternelle au Paradis. Mais, s'il en a dévié, il sera jeté directement en Enfer. Sa damnation sera éternelle. C'est la réalité de la vie enseignée par chacun des prophètes.

Adam fut le premier homme sur Terre mais aussi le premier prophète. Une longue lignée de prophètes lui a succédé jusqu'à l'époque du Messie (ع). Il y a eu en tout quelques 124 000 prophètes de Dieu, parmi lesquels 313 ont été des Envoyés. Ils apparurent dans différentes contrées et parmi différents peuples, prêchant la parole de Dieu et conviant les gens à vivre dans la crainte du Créateur. Mais très peu de ceux à qui ils s'adressaient manifestèrent une réelle volonté d'abandonner leur liberté pour l'amour de Dieu. Peu de gens par exemple suivirent le Prophète Yahyâ (Jean le Baptiste) (ع) et il mourut martyr, tué par les siens. Quand Loth (Lût) (ع) quitta son peuple, seules deux de ses filles le suivirent. Selon l'Ancien Testament, seulement huit personnes embarquèrent avec Nôé (Nûh) (ع) sur l'Arche. Quand Ibrâhîm (ع) quitta sa terre natale, l'Iraq, les seules personnes à l'accompagner furent sa femme Sarah et son neveu Loth (ع), bien qu'il fût rejoint ultérieurement par ses deux fils Ismaël (Ismâ'il) (ع) et Isaac (Ishâq) (ع). Même après le grand effort missionnaire de Jésus (Îsâ), les prêtres et autres autorités religieuses qui écoutèrent ses paroles ne le suivirent point ; ses douze apôtres allèrent jusqu'à provisoirement l'abandonner dans les moments de vérité.

Ceci fut le malheureux lot de la plupart des prophètes. Leurs liens avec des amis ou des parents ont pu parfois amener une poignée de disciples aux plus chanceux d'entre eux, mais la plupart du temps, l'inattention et l'insensibilité de ceux qui les entouraient forcèrent ces prophètes à vivre dans la solitude et la persécution. Ces versets du Coran résument à merveille l'attitude la plus commune adoptée à l'encontre des prophètes à travers l'histoire de l'humanité.

« Hélas ! Combien est triste le destin des hommes. Ils prennent en dérision tout prophète qui vient à eux. »¹

Pour Dieu, les prophètes sont au-dessus de toutes les autres créatures. Par conséquent, il est extraordinaire de constater que ce sont eux à qui l'histoire a attaché le moins d'importance. L'histoire est riche en chroniques évoquant la vie de rois et de soldats mais pas un seul prophète n'a mérité sa place dans les annales de l'histoire. Aristote (384-322 av. J.-C.) qui naquit mille ans après Moïse (ﷺ) ne connaissait même pas le nom de ce prophète. La raison en est simple : la plupart des prophètes furent chassés par leurs peuples, leurs maisons furent détruites et ils furent traités comme des parias de la société ; on leur donnait si peu d'importance que l'on considérait qu'il était absolument inutile de mentionner leurs noms.

Pourquoi les prophètes furent-ils traités de la sorte ? La seule raison à cela fut leur attitude critique vis-à-vis des pratiques courantes, surtout celles des autorités religieuses bien établies telles le clergé. Les gens aiment être loués et détestent être critiqués. Les prophètes sont allés contre cela et ont montré la différence entre le vrai et le faux sans faire aucun compromis avec leurs peuples. Ils dénonçaient sans cesse les erreurs dans les croyances et les actions. Ainsi les gens se retournèrent-ils contre eux. Si les prophètes avaient enseigné ce que chacun voulait entendre, ils n'auraient jamais été traités de la sorte.

Bien que ce fût la destinée de bien des prophètes, quelques-uns parmi eux furent épargnés. Les noms de Joseph (Yûssuf) (ﷺ), Salomon (Sulaymân) (ﷺ) ou David (Dâwûd)² étant des noms

1. Coran 36/30.

2. David était un jeune soldat dans l'armée des Israélites sous le règne du roi Saül, à l'époque où les Israélites et les Philistins étaient en guerre. Le géant Goliath figurait dans

ancrés dans les esprits. Mais la puissance et le prestige acquis par ces prophètes n'étaient pas dus à la popularité de leurs enseignements : ils eurent une origine complètement différente.

Ce traitement hostile réservé aux prophètes à travers toutes les époques, priva les gens d'une vraie guidance et, fait plus grave encore, cela rendit impossible la préservation des Écrits et des enseignements prophétiques. Seuls les disciples d'un prophète peuvent conserver ses enseignements après sa mort. Mais les prophètes n'eurent aucun ou si peu de disciples qu'ils furent incapables de préserver les saintes Écritures pour contrecarrer les défis de leurs sociétés.

La science de Dieu est éternelle. Il connaît le futur comme le passé. Il savait, avant même l'envoi du premier prophète, que telle serait la destinée du genre humain. Alors, pour sceller l'ère prophétique, Il décida d'envoyer au monde Son Envoyé le plus noble afin de remédier à l'oubli. Un Prophète dont la tâche ne serait pas seulement de prêcher la religion mais de faire que celle-ci surpassé toutes les autres religions. Il serait assuré d'une assistance divine particulière, lui permettant d'amener son peuple à accepter et se soumettre à la vérité. Dieu le garderait sur Terre pour réformer tous les travers de sa société. La propre puissance de Dieu assisterait le Prophète pour l'aider à vaincre ses ennemis. De cette manière, la vraie religion serait établie sur des bases solides et la Parole de Dieu serait perpétuée comme le dit la Bible « afin que la Terre soit couverte de la science de la gloire de Dieu comme les eaux couvrent la Terre ».

Les traductions et les gloses apportées à la Bible d'aujourd'hui l'ont éloignée du modèle originel. Mais elle contient encore aujourd'hui de multiples références à la venue du Prophète Muhammad (ﷺ). Si l'on étudie la Bible objectivement, on peut trouver certaines références qui ne peuvent s'appliquer qu'à cet homme hors du commun. Le véritable but de la mission du Prophète

l'armée des Philistins. Il était un combattant si puissant que personne n'osait lutter contre lui. David se proposa, défit le géant et le tua. Dans une guerre qui suivit, le roi Saül et son héritier au trône furent tués pendant la bataille. David fut alors sacré roi d'Israël. Salomon était le fils de David et il lui succéda au trône. Quant à Joseph, Dieu le dota du pouvoir d'interpréter les rêves et le roi d'Égypte, impressionné par ce don, alla jusqu'à lui confier les affaires du gouvernement. Mais le roi demeura à la tête de l'État et il continua avec ses sujets à pratiquer sa religion païenne.

Jésus (ﷺ) était d'annoncer au monde et en particulier à la nation juive, la venue du sceau des prophètes. Le *Nouveau Testament* auquel il faisait allusion était en vérité l'islam, car il mettait ainsi fin à l'hégémonie religieuse du peuple juif qui faisait des Enfants d'Israël les dépositaires de la parole Dieu. De là, Dieu décida l'avènement du Prophète Muhammad (ﷺ).

Le Prophète Jésus (ﷺ) vint au monde six cents ans avant le dernier des prophètes. Dans une référence à Jésus, le Coran dit :

« Souviens-toi également de Jésus, fils de Marie, qui disait : "Ô Fils d'Israël, je suis le messager de Dieu envoyé vers vous. Je viens confirmer le Pentateuque qui m'a précédé, et vous annoncer la venue après moi d'un Prophète du nom d'Aḥmad." »¹

Les noms *Aḥmad* et *Muhammad* ont le même sens : le loué. Dans l'Évangile de Barnabé, le nom de *Muhammad*, le prophète attendu, est clairement mentionné. Mais puisque les Chrétiens considèrent cet Évangile comme apocryphe, nous considérons qu'il est imprudent de le citer ici. Nous ne pouvons même pas être sûrs si lors de sa mission prophétique, Jésus fit référence à *Aḥmad* ou *Muhammad*. Il utilisa probablement un mot qui avait le même sens que ces deux noms.

Dans sa biographie du Prophète *Muhammad*, Ibn Hichām cite l'historien *Muhammad* Ibn Ishāq, la source la plus ancienne sur la vie du Prophète, en disant que lorsque Jésus parlait dans sa langue natale, le syriaque, le mot qu'il utilisait pour mentionner le prophète attendu était « *Munḥamann* » qui signifie « le loué ». Cette appellation traditionnelle lui a été transmise par les chrétiens palestiniens qui vivaient sous le règne islamique. Quand la Bible fut traduite en grec, le mot devint « *paraclet* ».



I. Coran 61/5.

chapitre 2

L'avènement et l'héritage du Prophète Muhammad

Au carrefour de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe, la péninsule Arabique se situe au cœur de l'ancien monde. Pourtant nul conquérant ambitieux n'a envahi son territoire ; aucun gouvernement n'a songé se l'annexer. Toutes les campagnes militaires se sont limitées à la zone qui borde l'Arabie : celle de l'Iraq et de la Syrie. Quant à la péninsule Arabique, personne n'a jugé qu'elle valait la peine qu'on se batte pour elle. Il est vrai que même si ses rives sont ceintes par trois mers, son territoire intérieur n'offre rien d'autre qu'un désert inhospitalier et des montagnes stériles.

La Mecque était la cité centrale de ce territoire et c'est dans cette « vallée incultivable » que Muhammad, le Prophète de l'islam (ﷺ) est né. Son père, 'Abdallâh Ibn 'Abd al-Muttalib, mourut quelques mois avant sa naissance. Il n'avait que six ans lorsque sa mère Amîna rendit l'âme. Son grand-père, 'Abd al-Muttalib prit soin de lui pendant deux ans et lorsqu'il décéda à son tour, ce fut l'oncle paternel du Prophète (ﷺ), Abû Tâlib, qui devint son tuteur. La mort d'Abû Tâlib survint trois ans avant l'émigration du Prophète (ﷺ) vers Médine. Le Prophète (ﷺ), à une des étapes les plus pénibles de sa vie, demeurait alors sans protecteur. Mais la nature avait doté le Prophète (ﷺ) d'une personnalité hors norme. Ceux qui l'avaient vu dans sa jeunesse avaient l'habitude de dire : « Ce garçon a un grand avenir. » Sa noble et impressionnante personnalité s'accrut avec l'âge. 'Alî¹ fit un jour ce commentaire : « Ceux qui le voyaient pour la première fois étaient remplis de stupeur et ceux qui s'approchaient de lui étaient amenés à l'aimer. » La noble personnalité du Prophète était incon-

1. Le cousin et gendre du Prophète (ﷺ).

Une mission identique pour tous les Prophètes

testée et pourtant, lorsqu'il annonça, vers l'âge de quarante ans, sa mission prophétique, l'attitude des gens à son égard changea radicalement : « Regardez cet idiot qui pense être en contact avec les Cieux ! » disaient-ils avec raillerie.

Sa mission prophétique s'étendit sur vingt-trois années. C'est pendant cette courte période qu'il lança une révolution parmi les tribus arabes telle que le monde n'en avait jamais vue encore. En l'espace d'un siècle, cette révolution mit fin aux empires perse et byzantin. Avec la chute de ces deux empires mondiaux, l'islam annexa les territoires qui s'étendent de l'Iran et l'Iraq jusqu'à Bukhara à l'Est alors qu'à l'Ouest, la Syrie, l'Égypte et, par la suite, toute l'Afrique du Nord devinrent des possessions musulmanes. Et le déferlement ne s'arrêta pas là. En 711 du calendrier grégorien, l'islam franchit le détroit de Gibraltar pour pénétrer dans la péninsule Ibérique. En 732, un prince franc (Charles Martel) arrêta l'avancée de l'islam à Tours (France). Puis suivirent les Croisades pendant plus de deux siècles ; et après les Croisades, les horribles massacres perpétrés par les hordes tartares. Mais malgré toutes ces attaques de l'extérieur, l'empire islamique se maintint jusqu'au quinzième siècle lorsqu'à cause de guerres intestines, les musulmans perdirent l'Espagne.

Ce fut alors au tour des Turcs et des Moghols d'être animés par l'esprit de l'islam. En 1453, les Turcs conquirent Constantinople et avancèrent en Europe de l'Est, jusqu'en Yougoslavie. Une armée turque campa aux abords de Vienne jusqu'en 1683. Au seizième siècle, les Moghols établirent un gouvernement islamique en Inde et en Afghanistan. Pendant les treize derniers siècles, les musulmans se sont ainsi répandus aux quatre coins du globe. Près de quatre douzaines de pays d'Afrique et d'Asie ont formé un monde musulman. D'après la « Gazette du monde musulman », il y a plus de 900 millions de musulmans aujourd'hui¹.

Tout ceci est le résultat d'un effort de vingt-trois années, conduit en Arabie sous la houlette du Prophète (ﷺ). Dans ce court laps de temps, la révolution islamique ne s'est pas seulement fait une place permanente dans l'histoire, elle a aussi créé sa propre histoire. Les humains par eux-mêmes ne peuvent pas accomplir une tâche de

1. La « Gazette du Monde musulman », publiée par le Congrès islamique Mondial, 1971. À l'heure de cette traduction, les musulmans constituent plus de 1.2 milliard de la population humaine.

cette ampleur ; ce ne peut être que l'œuvre de Dieu. La révolution islamique a réellement été conduite par Dieu. Lorsque les musulmans furent de retour de la bataille de Badr, ceux venus les accueillir à un endroit nommé Rawha les félicitèrent pour leur victoire. Un des combattants, Salama Ibn Salama demanda : « Pourquoi nous félicitez-vous ? Nos ennemis étaient comme des animaux attachés et nous les avons combattus comme il convient. »¹ Tout ceci était bien évidemment prédéterminé par Dieu. Dans l'insignifiant désert d'Arabie, Il a élevé un peuple d'une ténacité extraordinaire, un peuple dont les caractères ont été forgés par leur environnement. Ils ne connaissaient que l'acceptation ou le refus ; il n'y avait pas de troisième choix. En eux étaient ancrées toutes les qualités naturelles requises pour se vouer à une cause. En plus de cela, les deux plus grandes puissances de l'époque étaient aux frontières de leur pays. Il était naturel que ces deux puissants empires qu'étaient Rome et la Perse ne voient pas d'un bon œil l'émergence d'une nouvelle puissance à leurs portes.

Dans leur tentative de freiner l'avènement de l'islam, ils déclarèrent la guerre aux musulmans qui durent répliquer. Cela permit à ces derniers de conquérir les empires de Rome et de Perse dont les frontières, à cette époque, s'étendaient aux extrémités du monde connu. Il ne fait aucun doute que les conquêtes de l'islam n'étaient pas des guerres d'agression mais plutôt une réponse aux agressions des autres. C'étaient des guerres défensives et jamais nulle part dans le monde il n'y a eu d'avis divergents sur la justification de ces guerres.

Au-delà de la signification politique de ces événements, il y avait le fait que la révolution islamique ouvrait enfin des voies nouvelles pour l'humanité. Ceci fit de la religion révélée de Dieu une réalité historique jamais vue jusqu'alors.

Cette révolution précipita l'ère de l'imprimerie, permettant la préservation du Coran pour l'éternité. Elle amena l'ère de la démocratie et de la liberté de parole dans le monde, repoussant toutes les barrières artificielles dressées devant les prêcheurs dans leur appel à la vérité. Elle engendra de nouvelles découvertes dans le do-

1. Ibn Hichâm, *as-Sîra* (Vie du Prophète), p. 153.

maine de la science, permettant aux vérités religieuses d'être prouvées ou appliquées de façon rationnelle, intellectuelle.

Autre aspect de cette révolution plus important encore, c'est qu'à travers le Prophète (ﷺ), Dieu a montré au monde ce qui arriverait dans l'au-delà. Sa vie et sa mission nous ont donné une idée concrète des événements de l'autre monde. Ceux qui ont accepté et modelé leurs vies en fonction de la vérité qu'il leur a apportée ont été honorés et c'est ainsi qu'ils demeureront éternellement au Paradis. Les mauvaises gens cependant ont goûté à l'humiliation à laquelle ils seront éternellement voués dans l'autre vie.

L'histoire nous montre que ceux qui ont voué leurs vies à Dieu apparaissent toujours dans un état passif et déprimé alors que ceux qui ont adoré les richesses et le pouvoir semblent avoir réussi dans ce bas monde. C'est la triste preuve de l'histoire des saints et des prophètes. Mais cette situation est bien contraire à la réalité car Dieu finira par répandre une gloire et des honneurs éternels sur Ses vrais serviteurs alors que les adorateurs de ce bas monde seront à jamais jetés dans un abîme de disgrâce et d'humiliation.

Ce monde est fait pour nous juger. Ici, les gens ont la possibilité d'agir à leur guise. C'est pourquoi Dieu ne tient personne en échec dans ce monde. Mais, au moins une fois, à travers le Prophète de l'islam (ﷺ), Dieu nous a montré sur Terre la situation qui prévaudra dans une forme parfaite et permanente dans l'au-delà.

Les Compagnons du Prophète (ﷺ), dont les maisons ont été détruites, pour qui la Terre était devenue un lieu d'oppression totale, qui ont été dépossédés de leurs biens, qui ont été attaqués et terrorisés et qui vivaient dans la peur constante d'être éliminés, ces gens-là ont été promus au rang d'honneur le plus élevé. Les Quraychites, les Romains et les Perses, les Yéménites et les Ghassanides – ceux qui se vantaient de leurs richesses et de leur puissance – ont été alors réduits à l'ignominie et à la disgrâce.

Tout prophète envoyé par Dieu amène avec lui un critère de justice divine. À travers lui, Dieu annonce à l'humanité les décisions qu'il annoncera Lui-même dans l'autre monde. Mais le Prophète de l'islam (ﷺ) a fait preuve de tant de justice divine qu'elle s'est propagée dans le monde entier. Ceci est devenu une réalité historique reconnue et acceptée. Nous pouvons voir de nos propres yeux comment Dieu a honoré Ses fidèles serviteurs et a déchu ceux qui se

L'avènement et l'héritage du Prophète Muhammad

sont rebellés contre Lui. Le Paradis et l'Enfer sont des réalités qui seront évidentes dans l'autre monde. On nous en a donné un avant-goût dans ce monde afin de prendre garde.

Ce qui émergea vraiment avec la mission prophétique de Muhammad, ce fut la divinité de Dieu Lui-même. C'est pourquoi le Nouveau Testament prédit cette mission en la qualifiant de « Royaume de Dieu ». Nul doute sur le fait que la révolution du Prophète (ﷺ) a eu des conséquences politiques et stratégiques. Mais son résultat principal a été la manifestation sur Terre de la gloire de Dieu, une révélation de justice divine. La révolution du Prophète (ﷺ) nous a montré à l'avance, de manière claire et absolue, les réalités qui nous attendent dans l'au-delà.



chapitre 3

Une conduite exemplaire

Le Prophète de l'islam, Mu^{hammad}¹ (ﷺ), est né en Arabie le 22 avril 570 et s'est éteint le 8 juin 632. Son enfance laissait déjà présager une personnalité sublime et dynamique qui devait s'affirmer par la suite. Pendant sa jeunesse, la noblesse de sa personnalité produisait son effet sur quiconque le contemplait et il était si affable et d'un caractère si généreux que, si l'on restait à son contact, on se surprenait à l'aimer immédiatement. Il avait une personnalité si bien équilibrée – il était tolérant, digne de confiance, perspicace et magnanime – qu'il représentait le plus parfait exemple de la noblesse humaine. Selon Dâwûd Ibn Hûsain, il était devenu en grandissant l'homme le plus chevaleresque de son peuple, faisant preuve de tolérance, de patience, de confiance et de véracité, incarnant le meilleur des voisins possibles. Il restait à l'écart de toutes les querelles et polémiques et ne se laissait jamais aller à proférer des paroles grossières, des insultes ou autres injures. Les gens laissaient leurs objets de valeur sous sa garde car ils savaient qu'il ne les escroquerait jamais. Sa probité impeccable lui avait valu qu'on le surnomme *al-amîn*, le digne de confiance, le dépositaire infaillible.

Lorsqu'il se maria à l'âge de vingt-cinq ans, son oncle Abû Tâlib présida à la cérémonie de mariage où il déclara : « Nul ne peut être comparé à mon neveu Mu^{hammad} Ibn 'Abdallâh. Il dépasse tout le monde en noblesse, en gentillesse, en éminence et en sagesse. Par Dieu, il a un grand avenir et il atteindra une très haute fonction. » Abû Tâlib ne proféra pas ces paroles telle une invocation en sa faveur qu'il souhaitait voir se réaliser, mais comme un fait avéré, une promesse indubitable. La nature avait doté son neveu d'une person-

¹ C'était un très bel homme à la carrure robuste.

nalité forte et charismatique, aux multiples talents. Son peuple reconnaîtrait ainsi sans doute ses qualités et l'élèverait à de hautes fonctions.

Abû Tâlib envisageait pour son neveu un avenir couronné de succès matériel ; c'était là ce qu'il entendait par l'expression « grand avenir » dans son sermon.

Sans aucun doute, le Prophète eut maintes occasions de faire fortune. Il était issu d'une des familles nobles de La Mecque et ses vertus lui garantissaient la réussite. En vérité, il n'avait hérité de son père qu'un chameau et un servant mais ses qualités innées avaient impressionné Khadîja, une veuve de quarante ans, qui appartenait à une famille de marchands. Alors que le Prophète avait vingt-cinq ans, elle se proposa à lui en mariage et ce dernier accepta. Non seulement le mariage avec Khadîja apporta au Prophète richesse et prospérité, mais il lui ouvrit la porte des affaires en Arabie et au-delà du territoire. Le Prophète avait alors tout le loisir de mener une vie confortable, pleine de réussite. Mais il écarta toutes ces choses et opta pour quelque chose de bien différent. Il prit sciemment une route qui le conduirait à la ruine matérielle. Avant son mariage, le Prophète gagnait sa vie de diverses manières. Puis il renonça à toutes ces activités pour se consacrer à sa vocation qui l'accompagnera toute sa vie : la quête de la Vérité. Il se retirait des heures entières pour réfléchir aux mystères de la création. Au lieu de vivre en société en essayant de se faire une place parmi les nobles de La Mecque, il prenait plaisir à méditer dans l'immensité du désert. Souvent, il se retirait dans la solitude d'une grotte du Mont Hirâ, situé à 4,5 kilomètres de La Mecque, et y restait jusqu'à ce que son maigre approvisionnement en nourriture et en eau se soit épuisé. Il retournait alors chez lui pour s'approvisionner en vivres puis retournait dans la solitude de la nature afin de prier et méditer. Il implorait le Créateur des Cieux et de la Terre de donner des réponses aux questions qui hantaient son esprit. Quel est notre véritable rôle dans la vie ? En tant que Ses serviteurs, que veut de nous notre Seigneur ? D'où venons-nous et où allons-nous après la mort ? Incapable de trouver des réponses à ces questions dans les centres d'activité humaine, il se retira dans le calme du désert ; peut-être y trouverait-il la réponse à ses questions.

L'orientaliste roumain Konstan Virgil (né en 1916) écrivit dans son livre *Le Prophète de l'islam* :

Tant que l'on n'a pas passé quelque temps dans les étendues du désert d'Arabie et du Moyen-Orient, on ne peut commencer à comprendre comment l'immensité et la tranquillité du désert développe l'intellect humain et fortifie l'imagination. Il y a une grande différence entre les plantes arabes et européennes. Il n'y a pas une seule plante dans les étendues arides du désert qui n'exhale un doux parfum ; même les acacias de cette terre sont aromatiques. Le désert s'étend sur 3 000 000 km². C'est comme si l'homme y était en contact direct avec Dieu. Les autres pays sont comme des immeubles dont les murs massifs obstruent la vue. Mais il n'y a rien qui puisse empêcher la vision de la réalité sur les vastes étendues ouvertes de l'Arabie. Où que l'on regarde, on aperçoit un désert de sable interminable et un désert céleste sans limites. Là, il n'y a rien pour empêcher le dialogue entre Dieu et Ses anges.

Ce n'était pas une mince affaire pour un jeune homme d'emprunter cette voie. En faisant cela, il renonçait au bonheur matériel ici-bas et choisissait une voie jonchée d'embûches et de chagrin. Il avait tous les moyens et toutes les opportunités possibles pour vivre confortablement mais son âme tourmentée n'en était pas satisfait. Il ne leur attachait aucune importance et il ne serait satisfait qu'après avoir démêlé les mystères de la vie. Il cherchait à aller au-delà des apparences afin de découvrir la réalité de la vie. Les gains ou les pertes matériels, le confort ou la misère ne lui importaient pas. Ce qui comptait pour lui, c'était la question primordiale de la Vérité et de l'erreur.

Ainsi cette phase de la vie du Prophète est-elle mentionnée dans le Coran :

« Et ne t'a-t-Il pas trouvé égaré puis Il t'a guidé ? »¹

1. Coran 93/7.

Une mission identique pour tous les Prophètes

Le mot utilisé dans ce verset (*dallan*) peut aussi être utilisé pour décrire un arbre seul dans le désert absolu. Ainsi le Prophète était tel un arbre dans le désert, debout dans l'immense étendue de l'ignorance de l'Arabie de l'époque. L'idée de se faire une place dans la société lui était exécrable. Il recherchait la Vérité et rien à part elle ne pouvait satisfaire son âme. Sa quête avait atteint un point où la vie était devenue un poids insupportable. Le Coran rappelle ce moment :

« N'avons-Nous pas ouvert ta poitrine et enlevé le poids qui pesait sur ton dos ? »¹

Dieu l'avait en effet débarrassé de ce poids. Il avait répandu Sa miséricorde sur le Prophète en éclairant son chemin et en le guidant dans son voyage vers Lui. Le 12 février 610, le Prophète était assis seul dans sa grotte. L'ange du Seigneur apparut devant lui sous une forme humaine, il lui enseigna les paroles qui figurent au 96^e chapitre du Coran. La quête du Prophète avait enfin été récompensée. Son âme assoiffée était en communion avec le Seigneur. Non seulement Dieu l'avait guidé mais Il l'avait élu comme Prophète et Envoyé au monde entier. Dès lors, la mission du Prophète s'étendit durant vingt-trois années. Pendant cette période, le Coran – dernière révélation divine – lui fut révélé dans son intégralité.

Le Prophète de l'islam découvrit la Vérité dans la quarantième année d'une vie austère. Ce ne fut pas une réalisation qui devait aboutir sur le confort et l'aisance car cette Vérité l'avait amené face à un Dieu Tout-Puissant. C'était la découverte de son propre désespoir face à la puissance de Dieu, de sa propre insignifiance devant la grandeur surnaturelle du Tout-Puissant. Avec cette découverte, il était devenu clair que le fidèle serviteur de Dieu n'avait rien d'autre que des responsabilités dans ce bas monde ; il n'avait aucun droit.

Le sens qu'a pris la vie du Prophète après sa découverte de la Vérité peut être inféré de ces paroles :

Dieu m'a commandé neuf choses :
la crainte de Dieu en privé et en public ;

1. Coran 94/1-3.

l'équité dans la colère et la quiétude ;
 la modération (patience) dans la pauvreté et la prospérité ;
 de tendre la main à ceux qui se séparent de moi ;
 de donner à ceux qui me dépossèdent ;
 de pardonner à ceux qui m'offensent ;
 que mon silence soit méditation ;
 que mes paroles soient le souvenir de Dieu ;
 que ma vue ne voie que le bien¹.

Ce ne sont pas des mots vides de sens ; ils sont l'image même de la vie du Prophète. Des paroles aussi saisissantes, si merveilleusement touchantes ne peuvent émaner d'une âme vide. Elles sont elles-mêmes indicatrices du statut de leur locuteur. C'est un déversement de son être intérieur, un esprit insatiable révélé sous forme verbale.

Déjà avant l'aube de sa mission prophétique, la vie du Prophète suivait la même ligne de conduite. La motivation était cependant encore inconsciente. Les actions qui étaient auparavant basées sur des impulsions instinctives étaient maintenant devenues le résultat bien conçu d'une pensée profonde. C'est l'état d'une personne qui réduit ses besoins matériels au strict minimum, dont la vie adopte une ligne de conduite unique, dont le corps physique vit en ce monde et dont l'esprit réside à un autre niveau.

Le Prophète dit un jour :

Une personne clairvoyante doit avoir des moments spéciaux :
 un moment de rencontre avec Dieu ;
 un moment d'examen de soi ;
 un moment de réflexion sur les mystères de la création ;
 et un moment qu'il se réserve pour manger et boire².

Autrement dit, c'est de cette manière que le fidèle serviteur de Dieu passe sa journée. Parfois la soif de son âme le rapproche si près de Dieu qu'il se sent en communion avec Lui. Parfois, sa peur du Jour où il sera présenté devant le Seigneur, pour lui comptabiliser

1. Hadîth de Razîn.

2. Hadîth d'Ibn Hibban.

ses bonnes et mauvaises actions, le fait se juger lui-même. À d'autres moments, il est si surpris par les merveilles de la création de Dieu qu'il commence à discerner les splendeurs du Créateur et à y réfléchir. Ainsi, il passe son temps au contact du Seigneur, du monde qui l'entoure, tout en trouvant le temps de pourvoir à ses besoins physiques.

Ces mots ne sont pas la description d'un être éloigné dans le temps ; ce sont les reflets de la personnalité même du Prophète, un rayon de lumière de la foi qui illuminait son cœur.

Ces « moments » faisaient partie intégrante de la vie du Prophète. Une personne qui n'a pas expérimenté ces états spirituels n'aurait jamais pu les décrire avec tant d'excellence. L'âme qui a énoncé ces paroles vivait elle-même l'état qu'elle décrivait. À travers les mots, cet état spirituel de perfection était communiqué aux autres.

Avant qu'il n'ait reçu la révélation de Dieu, ce monde, avec tous ses défauts et ses imperfections, était sans signification pour le Prophète. Alors, quand Dieu lui révéla qu'après ce monde il y en aura un autre, parfait et éternel, véritable demeure de l'homme. La vie et l'univers prirent un nouveau sens. Il trouva alors une station où son âme pouvait subsister, une vie dans laquelle il pouvait s'impliquer corps et âme. Le Prophète découvrait un véritable monde dans lequel il pouvait s'engager de tout son être, un objectif répondant à tous ses espoirs et ses aspirations, un but pour tous les efforts de sa vie.

Cette réalité n'est pas découverte simplement sur un plan intellectuel. Quand elle prend racine en quelqu'un, elle le transforme complètement et élève son niveau d'existence. Le Prophète nous a livré un modèle d'excellence de ce mode de vie. La plus grande leçon qu'il nous ait laissée est que si l'on ne change pas son niveau d'existence, on ne peut changer son champ d'action.

Quand le Prophète Muhammad découvrit la réalité du monde de l'au-delà, cette vérité domina toute sa vie. Il devint lui-même plus désireux que tout autre du Paradis qu'il annonça, comme il fut le plus craintif vis-à-vis de l'Enfer dont il avait prévenu. Il avait une préoccupation profonde pour la vie après la mort. Parfois elle surgissait sur ses lèvres sous la forme d'une prière et parfois sous la forme d'une contrition sincère et profonde. Il vivait à un niveau complè-

tement différent de celui du commun des mortels. Ceci est illustré dans bien des cas dont quelques-uns sont mentionnés ici.

Un jour, le Prophète était chez lui avec Umm Salama, son épouse. Il appela sa servante qui mit un certain temps à venir. Voyant la colère envahir le visage du Prophète, Umm Salama se mit à la fenêtre et vit la servante en train de jouer. Quand elle vint, le Prophète avait un *miswak*¹ à la main. « Si je n'avais pas peur de la rétribution du Jour du Jugement Dernier, je te frapperai de ce *miswak*, dit-il à la servante. » Même la plus légère des punitions devait être toujours évitée.

Les hommes prisonniers à la bataille de Badr étaient les pires ennemis du Prophète pourtant, ils furent traités sans reproches. L'un de ces prisonniers était un homme du nom de Suhayl Ibn 'Amr. Féroce locuteur, il dénonçait le Prophète en public avec virulence afin d'inciter les gens contre lui et sa mission. 'Umar Ibn al-Khattâb suggéra que deux de ses dents inférieures lui soient enlevées afin d'atténuer ses dons d'éloquence et son élocution. Le Prophète fut choqué par la proposition de 'Umar, lui répondant qu'il craignait que Dieu le défigure de la même façon le Jour du Jugement Dernier malgré qu'il soit Son Messager.

Le Prophète cultivait une terre fertile pour l'autre monde. Quelqu'un qui se rend compte de cette réalité se garde d'orienter sa vie autrement que vers l'au-delà, une vie dans laquelle tous les efforts visent à atteindre le bonheur éternel dans l'autre monde ; une vie où les vraies valeurs sont attachées non pas à ce monde éphémère mais à la vie après la mort. On devient alors conscient que ce monde n'est pas la destination finale ; elle n'est que la route vers cette destination, un point de départ qui prépare à la vie future. De même que toute action d'une personne cupide est animée par les intérêts de ce bas monde, toute action d'un fidèle serviteur de Dieu a pour but le Paradis. Leurs réactions à chaque situation de la vie reflète l'attitude qui consiste à considérer toute chose dans la perspective de la vie après la mort ; de voir comment cela pourrait affecter leurs intérêts dans l'autre monde. Que ce soit à l'occasion d'un bonheur ou d'un malheur, d'une réussite ou d'un échec, d'une domination ou d'une oppression, d'une louange ou d'une condamnation, de l'amour ou de la colère, dans chaque état, ces pieux serviteurs

1. *Miswâk* : un bâtonnet utilisé comme brosse à dents.

sont guidés par leurs pensées de l'au-delà jusqu'à ce que ces pensées finissent par faire partie de leurs subconscients. Ils continuent à être de simples mortels, mais leurs esprits en sont arrivés à ne fonctionner que pour des affaires concernant le monde de l'immortalité, leur faisant oublier tout intérêt pour leurs affaires matérielles.

Humilité et patience

Le Prophète était un homme comme les autres. Il éprouvait de la joie lors des événements heureux, et de la tristesse dans les moments pénibles. Cependant, la conscience d'être avant tout le serviteur de Dieu l'empêchait de donner plus d'importance à ses sentiments qu'à la volonté de Dieu.

Vers la fin de la vie du Prophète, sa femme Marya la Copte donna naissance à un fils. Le Prophète le nomma Ibrâhîm, en mémoire de son illustre ancêtre. Abû Rafî' fut celui qui vint annoncer la bonne nouvelle de cette naissance au Prophète. Il en fut si heureux qu'il offrit à Abû Rafî' un esclave. Il avait l'habitude de prendre l'enfant tendrement contre lui et de s'amuser avec lui. Selon la coutume, Ibrâhîm avait été donné à une nourrice, Umm Burda Bint al-Mundhir Ibn Zayd al-Ansârî, afin qu'elle l'allaité. Elle était la femme d'un forgeron et sa maison était généralement pleine de fumée. Malgré cela, le Prophète continuait à se rendre chez le forgeron voir son fils tout en s'accommodant – malgré son caractère délicat – de la fumée qui envahissait ses yeux et ses narines. Mais Ibrâhîm ne vécut pas longtemps, il n'était âgé que de dix-huit mois dans la dixième année de l'hégire (janvier 632) lorsqu'il mourut. Le Prophète pleura chaudemment la mort de son unique fils, comme l'aurait fait tout autre père. À cet égard, le Prophète apparaissait comme n'importe quel autre être humain. Son bonheur et sa peine étaient ceux d'un père. Mais malgré cela, il gardait son cœur ancré dans la volonté de Dieu. Même dans la douleur, il eut les mots suivants :

Dieu sait, ô Ibrâhîm, combien nous pleurons ta séparation. L'œil pleure et le cœur souffre mais nous ne dirons rien qui puisse déplaire à Dieu.

La mort d'Ibrâhîm coïncida par ailleurs avec une éclipse solaire. Depuis les temps anciens, les gens pensaient que les éclipses solaires et lunaires étaient causées par le décès de personnes importantes. Les gens de Médine commencèrent à attribuer l'éclipse solaire à la mort du fils du Prophète. Le Prophète en fut très mécontent car cela signifiait que cet événement astrologique prévisible avait été causé pour honorer le décès de son fils. Il rassembla les gens de Médine et s'adressa à eux en ces termes :

Les éclipses de la Lune et du Soleil ne sont dues à la mort d'aucun être humain ; ce sont seulement des signes de Dieu. Quand vous voyez une éclipse, priez donc votre Seigneur.

Lors d'une sortie, le Prophète demanda à ses Compagnons de rôtir une chèvre. L'un se proposa d'immoler l'animal, un autre de le dépecer et un troisième, de le rôtir. Le Prophète leur dit qu'il allait, quant à lui, ramasser le bois. « Messager de Dieu, protestèrent ses Compagnons, nous ferons tout le travail. » – « Je sais que vous le ferez, répondit-il, mais ce serait faire preuve de discrimination et je ne saurais l'accepter. Dieu n'aime pas qu'on fasse montre de supériorité vis-à-vis de ses compagnons. »

Le Prophète était si humble qu'il dit un jour :

Par Dieu ! Je ne sais vraiment pas, malgré le fait que je sois l'Envoyé de Dieu, ce qu'il adviendra de moi et ce qu'il vous adviendra de vous [dans l'autre monde].

Un jour, Abû Dharr al-Ghifârî était assis à côté de Bilâl, qui était un noir éthiopien. Abû Dharr l'interpella en l'appelant « fils de négresse ». Le Prophète fut très vexé d'entendre cela et il demanda à Abû Dharr de faire des excuses. « Les blancs ne sont pas supérieurs aux noirs » ajouta-t-il. Aussitôt que le Prophète lui fit ce reproche, Abû Dharr comprit son erreur. Il se jeta à terre, plein de remords, et dit à Bilâl qu'il avait offensé : « Lève-toi et pose tes pieds sur mon visage. »

Le Prophète vit un jour un musulman riche rassembler ses amples vêtements pour éviter qu'ils ne soient touchés par un musul-

man pauvre assis à ses côtés. « As-tu peur que sa pauvreté ne s'accroche à toi ? » lui demanda le Prophète.

Un jour, le Prophète avait dû emprunter de l'argent à un juif nommé Zayd Ibn Sa'ma. Quelques jours avant la date fixée pour le remboursement de la dette, le juif vint lui demander de le payer sur-le-champ. Il s'avança jusqu'au Prophète, le prit par les vêtements et lui dit d'un ton rude : « Muhammad, pourquoi ne me paies-tu pas mon dû ? D'après ce que je sais des descendants de Muttalib, ils paient tous leurs dettes. » 'Umar Ibn al-Khattâb, qui était avec le Prophète, éclata de colère, réprimanda le juif et voulut le corriger, mais le Prophète le retint. Il se tourna vers Zayd Ibn Sa'ma calmement et lui dit sur un ton empreint de gentillesse : « Il me reste trois jours pour tenir ma promesse. » Puis il s'adressa à 'Umar en lui disant : « Zayd et moi méritons un meilleur traitement de ta part. Tu aurais dû me dire d'être meilleur pour régler mes dettes et à Zayd, d'être meilleur pour les réclamer. Emmène-le avec toi 'Umar et paie-lui son dû ; et ajoute-lui vingt sa' (environ 40 kg) de dattes car tu l'as effrayé avec tes menaces. » La chose la plus remarquable dans cet épisode de la vie du Prophète, c'est de savoir que, malgré tout le pouvoir qu'il concentrat entre ses mains – il était à la tête de l'État musulman de Médine –, il pouvait se conduire avec une patience rare et une humilité digne.

La vie du Prophète a été un tel succès qu'il est devenu de son vivant le gouverneur de toute l'Arabie jusqu'en Palestine. Tout ce qu'il disait en tant que Messager de Dieu devenait loi. Il a été vénéré par son peuple comme personne d'autre avant lui. Quand 'Urwa Ibn Mas'ûd fut envoyé à lui en tant que messager des Quraychites (an 6 H), il avait été stupéfait de voir les musulmans ne pas laisser l'eau utilisée par le Prophète pour ses ablutions, tomber par terre mais la récupérer dans leurs mains et s'en frotter le corps. Telle était la vénération qu'ils lui portaient. Anas Ibn Malik, un des proches Compagnons du Prophète, disait qu'en dépit du grand amour qu'ils avaient tous pour le Prophète, ils ne pouvaient pas, par respect, le regarder droit dans les yeux. Selon Mughîra, si les Compagnons du Prophète avaient besoin de l'appeler, ils tapotaient d'abord à sa porte avec les ongles. Une nuit de pleine lune, le Prophète était endormi, couvert d'un drap rouge. Jâbir Ibn Samura racontait qu'il re-

gardait alternativement la lune puis le Prophète. Finalement, il en vint à la conclusion que le Prophète était le plus beau des deux.

Leur vénération ne s'arrêtait pas là : plusieurs fois durant les batailles, des flèches s'abattirent sur le Prophète décochées depuis les rangs ennemis, mais, à chaque fois, les fidèles du Prophète formèrent un cercle autour de lui afin de le protéger, laissant les flèches pénétrer leurs corps. C'était comme s'ils étaient faits de bois et non de chair et de sang ; en effet, les flèches pendaient des corps de certains d'entre eux comme les épines de cactus.

Une telle dévotion et une telle vénération pourraient causer de la vanité chez n'importe quel homme et créer en lui un sentiment de supériorité, mais ce n'était pas le cas du Prophète. Il vivait en égal parmi eux. Aucune critique acerbe ou provocation ne pouvait lui faire perdre son sang froid. Un jour, un Arabe du désert vint à lui et tira si fort sur le vêtement qu'il portait qu'il laissa une marque sur son cou. « Muhammad, dit-il, donne-moi le poids de deux charges de chameaux en marchandises car l'argent en ta possession n'est ni le tien ni celui de ton père ! » – « Tout appartient à Dieu, répondit le Prophète, et je suis Son serviteur. » Il lui demanda ensuite au bédouin : « N'es-tu pas effrayé par la manière dont tu m'as traité ? » L'homme répondit que non. Le Prophète lui en demanda la raison. « Parce que je sais que tu ne rends pas le mal par le mal, répondit l'homme. » Le Prophète sourit en entendant cette réponse et commanda qu'on lui donnât la charge d'un chameau en orge et une autre en dattes.

Le Prophète vivait tellement dans la crainte de Dieu qu'il était toujours l'illustration pure de l'humilité et de la gentillesse. Il parlait peu et même son allure reflétait sa crainte de Dieu. Les critiques ne l'exaspéraient jamais. Quand il s'habillait, il disait : « Je suis le serviteur de Dieu et je m'habille comme il sied à un serviteur de Dieu. » Il s'asseyait dans une posture révérencielle pour prendre ses repas et disait que c'était ainsi qu'un serviteur de Dieu devait manger.

Il était très sensible à l'humilité et faisait attention à ce que la vénération à son égard ne se transforme en adoration. Un jour, un Compagnon commença à dire : « Si telle est la volonté de Dieu et de Son Prophète... » Le visage du Prophète s'empourpra de colère en entendant cela. « Essaies-tu de me rendre égal à Dieu ? » de-

manda-t-il à l'homme sur un ton sévère. « Dis plutôt, si Dieu Seul le veut. »

À une autre occasion, un Compagnon du Prophète dit : « Celui qui obéit à Dieu et à Son Prophète est bien guidé et celui qui leur désobéit est un égaré. » – « Tu es le pire des orateurs ! » lui fit observer le Prophète, montrant ainsi son aversion pour ce pronom (« leur ») qui le plaçait sur le même rang que le Tout-Puissant.

Le Prophète eut trois fils, tous morts en bas âge. Ses quatre filles, dont la mère était Khadija, atteignirent toutes l'âge adulte. Fâtima était la cadette des filles du Prophète et il lui était très attaché. À chaque fois qu'il revenait d'une excursion, la première chose qu'il faisait après avoir prié deux *raka'ât* à la mosquée, était de rendre visite à Fâtima et de lui embrasser la main et le front ; Jumay Ibn 'Umayr demanda un jour à 'Aïcha qui le Prophète aimait le plus : « Fâtima, répondit-elle. »

Mais la vie entière du Prophète était axée autour de ses réflexions sur l'autre monde. Il aimait ses enfants mais pas d'une manière matérielle. 'Alî Ibn Abî Tâlib, le mari de Fâtima, raconta un jour à Ibn 'Abd al-Wahid une histoire à propos de la fille préférée du Prophète. Les mains de Fâtima étaient blessées à force de moudre le grain et son cou était douloureux à toujours porter de l'eau ; ses vêtements se salissaient en balayant le sol. Le Prophète avait reçu un groupe d'esclaves à ce moment-là ; 'Alî lui suggéra qu'elle allât voir son père pour lui demander une esclave. Elle alla le voir mais ne put lui parler en raison d'une foule nombreuse. Le jour suivant, il vint chez eux et demanda à Fâtima ce qu'elle avait voulu lui dire. 'Alî raconta toute l'histoire au Prophète et dit que c'était lui qui l'avait envoyée. « Crains Dieu, Fâtima ! répliqua le Prophète. Remplis tes obligations envers Dieu et continue à t'occuper de tes tâches ménagères. Et avant de te coucher le soir, loue Dieu trente-trois fois, puis glorifie-Le autant de fois et exalte Son Nom trente-quatre fois, cela fera en tout cent fois. Ceci sera bien meilleur que d'avoir une servante. » – « Si c'est là la volonté de Dieu et de Son Prophète, alors qu'il en soit ainsi, répondit Fâtima. » Ce fut là l'unique réponse du Prophète. Il ne lui donna pas de servante.

La vérité révélée au Prophète établissait que ce monde ne s'était pas créé de lui-même, mais qu'il avait été créé par un Dieu qui continue à veiller sur lui. Tous les hommes sont des serviteurs et ils sont

responsables devant Lui de leurs actions. La mort ne marque pas la fin de la vie de l'homme ; c'est plutôt le début d'une autre vie, dans un monde éternel où les bonnes gens jouiront des délices du Paradis et où les mauvaises gens seront jetés dans les flammes de l'Enfer.

À cette vérité révélée était joint l'ordre de la propager. Dès qu'il en reçut l'ordre, le Prophète se plaça sur le mont de Safâ, à La Mecque, il rassembla les gens puis mentionna d'abord la grandeur de Dieu et poursuivit ainsi :

Par Dieu ! Aussi vrai que vous dormez, vous mourrez ; et aussi vrai que vous vous réveillez, alors vous vous éveillerez après la mort. On vous demandera alors compte de vos actions : les bienfaits seront récompensés par le bien et les malfaisants seront châtiés. Et pour l'éternité, les bienfaits demeureront au Paradis et les malfaisants, en Enfer.

Celui qui va à contre-courant de son temps éprouve des difficultés dans sa vie personnelle à presque chaque étape mais ces difficultés ne sont pas de nature nuisible. Elles peuvent blesser ses sentiments mais pas son corps. Au plus, elles constituent une épreuve qui demande de la patience. Mais c'est une position bien différente que celle qui consiste à faire de sa mission une opposition publiquement déclarée contre les conventions et à dire aux autres ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire. Le Prophète n'était pas seulement un croyant. On lui avait aussi confié la transmission de la Parole de Dieu. C'est ce dernier rôle qui le fit se confronter à ses concitoyens. Toutes les formes de l'adversité lui ont été infligées : depuis les affres de la faim jusqu'à l'angoisse de la bataille. Pourtant, à travers les vingt-trois années de sa mission, il est toujours resté juste et circonspect dans ses actes. Ce n'est pas qu'il n'avait pas de sentiments humains et qu'il était donc incapable d'amertume mais plutôt que sa ligne de conduite était guidée par la crainte de Dieu.

Trois ans après la fuite du Prophète à Médine, ses opposants mecrois préparèrent une attaque contre la ville déclenchant la bataille d'Uhud. Au début, les musulmans tinrent bon mais, plus tard, quelques Compagnons du Prophète firent une erreur tactique qui permit à l'ennemi de les prendre à revers et de faire basculer la bataille en leur faveur. La situation était désespérée et beaucoup parmi

ses Compagnons commencèrent à fuir le champ de bataille. Le Prophète fut laissé seul, encerclé par les forces ennemis. Ils s'avancèrent vers lui comme des loups affamés. Alors le Prophète commença à appeler ses Compagnons : « Revenez vers moi, ô serviteurs de Dieu ! cria-t-il. N'y a-t-il donc personne qui sacrifiera sa vie pour moi, qui écartera ces oppresseurs loin de moi et qui sera mon compagnon au Paradis ? »

Imaginez combien la situation devait être épouvantable pour que le Prophète appelle à l'aide de cette manière. Certains de ses Compagnons répondirent à l'appel mais la situation était alors si confuse que même ces valeureux soldats ne purent le protéger totalement. 'Utba Ibn Abî Waqqâs jeta une pierre au visage du Prophète, lui cassant quelques dents inférieures. Un célèbre guerrier parmi les Quraychites, 'Abdullâh Ibn Qumm'a, l'attaqua avec une hache à la suite de quoi deux broches du heaume du Prophète lui pénétrèrent le visage. Elles étaient si profondément implantées qu'Abû 'Ubâdaya se cassa deux dents en essayant de les retirer. Puis 'Abdullâh Ibn Chahab Zuhri, un autre Quraych, lança une pierre au Prophète et le blessa au visage. Il tomba dans un trou et saignait abondamment. Lorsque, après un long moment, les gens ne virent plus le Prophète sur le champ de bataille, le bruit courut qu'il était mort. C'est alors qu'un des Compagnons du Prophète le repéra, gisant dans le trou. Voyant qu'il était vivant, il cria de joie : « Le Prophète est ici ! » Le Prophète lui fit signe de se taire afin que l'ennemi ne sache pas où il se trouvait.

Dans cette situation critique, le Prophète lança des anathèmes contre certains des chefs quraychites, plus particulièrement Safwân, Suhayl et Hârith.

« Comment un peuple qui blesse son Prophète peut-il jamais prospérer ? » s'exclama-t-il. Ceci ne plut pas à Dieu et Gabriel vint lui révéler : « Le fait qu'ils soient coupables ne te permet pas de décider de leur sort. C'est à Dieu Seul qu'il appartient de leur pardonner ou de les punir ».¹

Cette réprimande fut suffisante pour le Prophète et sa colère se calma. Handicapé par les blessures, il commença alors à prier pour ceux-là mêmes qui l'avaient blessé. 'Abdullâh Ibn Mas'ûd se rappe-

la plus tard comment le Prophète en même temps qu'il essuyait le sang de son front, priait :

« Ô Seigneur, pardonne à mon peuple car ils ne savent pas ce qu'ils font. »¹

Les biographies du Prophète sont pleines de ce type d'événements qui montrent que sa vie était un modèle parfait pour l'humanité. Ils montrent que nous sommes les serviteurs de Dieu et que nous le resterons quoi qu'il en soit. En tant qu'humbles serviteurs de Dieu, nous devrions toujours être dans un état de crainte vis-à-vis de Dieu et de la vie dans l'au-delà. Tout dans l'univers doit servir à nous rappeler Dieu. En chaque événement nous devons voir la « Main de Dieu » et pour nous, tout objet doit représenter les signes de Dieu. Dans toutes les affaires de ce bas monde nous devons garder à l'esprit que tout retourne à Dieu. La peur de l'Enfer doit nous amener à vivre humblement parmi nos semblables et le désir du Paradis nous faire bien comprendre la signification de ce monde. Notre conscience de la grandeur de Dieu doit être si profonde que toute tentative de montrer notre propre grandeur doit apparaître ridicule. Aucune critique ne doit nous provoquer et aucune louange ne doit nous rendre vaniteux. C'est le caractère humain idéal que Dieu nous a montré dans la conduite de Son prophète.



I. Hadîth de Muslim.

chapitre 4

Un caractère sublime

ans le Coran, le Prophète Muhammad est décrit comme un être au « caractère sublime »¹. Voici deux dires du Prophète qui nous éclairent sur ce qu'est ce « caractère sublime » :

Ne vous rabaissez jamais en disant que si les gens vous traitent bien, vous les traiterez bien et que s'ils vous blessent, alors vous leur ferez pire. Habituez-vous plutôt à être bons envers ceux qui sont bons envers vous et ne pas faire de mal à ceux qui vous blessent².

Tendez la main à ceux qui rompent les liens avec vous, pardonnez à ceux qui vous font du mal et soyez bons envers ceux qui vous blessent³.

Le sublime caractère décrit ici était – dans sa forme la plus noble – incarné par le Prophète lui-même. Un tel caractère est facultatif pour les musulmans ordinaires mais pour le Prophète, c'était un requis de base.

Il existe deux niveaux de caractère : un niveau ordinaire et un niveau supérieur. Un caractère ordinaire a pour base le principe suivant : « Agis comme on a agi envers toi. » Un tel caractère peut être qualifié de caractère au « réflexe rotulien » car ceux dotés de ce caractère offrent des réponses réflexes (automatiques) au traitement des autres. Ils stoppent toute relation avec ceux qui rompent avec

1. Coran 68/5.

2. Hadith cité dans *Michkat al-Masâbih* (La Niche des Lumières).

3. Hadith de Razin.

Une mission identique pour tous les Prophètes

eux, ils agissent mal envers ceux qui agissent mal avec eux, et ils blessent ceux qui les blessent.

Mais le niveau supérieur est basé sur le principe suivant : « Agis comme tu souhaiterais qu'on agisse avec toi. » Ceux dotés de ce caractère se conduisent avec l'ami ou l'ennemi de la manière énoncée plus haut, ne tenant pas compte de la façon dont ils ont été traités. Ils aiment à se réconcilier même avec ceux qui rompent les liens avec eux. Ils sont miséricordieux même avec ceux qui cherchent à les blesser et ils sont patients même avec ceux qui leur font du mal.

Le philosophe français Voltaire (1694-1778) a dit : « Personne n'est un héros pour son valet. » Ceci s'explique par le fait qu'un valet a accès à la vie privée de son maître, et, en privé, personne n'est parfait. Ceux qui vivent très proches d'une personne ne la tiennent pas généralement dans une aussi haute estime que ceux qui en vivent éloignés. C'est pour cela qu'ils ne peuvent le considérer comme « un héros ». Mais ceci n'est pas vrai pour le Prophète Muhammad. L'histoire nous montre que plus on vivait près de lui, plus on était impressionné par la finesse de ses vertus.

Un jour, des membres de la tribu des Banû Qayn Ibn Jâr attaquèrent le camp des Banû Ma'an, une branche de la tribu des Tay'. Durant le pillage, ils capturèrent un jeune garçon de huit ans nommé Zayd, qui fut par la suite vendu comme esclave à la foire de 'Ukaz. Il fut acheté par Khadîja qui le mit au service de Muhammad, après leur mariage. La famille de Zayd n'avait cessé de chercher après l'enfant. Le père et l'oncle du garçon finirent par savoir où il se trouvait et ils vinrent à La Mecque le récupérer et le ramener avec eux à la maison. Ils rencontrèrent le Prophète et proposèrent de donner la compensation qu'il souhaiterait s'il leur restituait l'enfant. Le Prophète refusa toute compensation et dit que si Zayd souhaitait partir avec eux, il le pouvait. Il appela Zayd et lui demanda s'il connaissait ces gens. Zayd répondit par l'affirmative en reconnaissant son père et son oncle. « Ils veulent t'emmener avec eux. » – « Je ne te quitterai pas pour aller où que ce soit » répliqua Zayd. Son père et son oncle furent furieux d'entendre cela : « Comment ? Tu préfères l'esclavage à la liberté ? demandèrent-ils. Veux-tu abandonner ta propre famille pour vivre parmi des étrangers ? » – « Je ne peux préférer personne à Muhammad, dit-il. Pas après avoir vu toutes ses qualités. » Ils n'eurent donc d'autre choix que de retour-

ner chez eux sans lui, mais réconfortés de savoir Zayd entre de bonnes mains. Tel était donc le charisme du Prophète.

Cet incident qui survint avant le début de la mission du Prophète révèle la tendresse qui était inhérente à sa nature. Le Coran réfère à cette caractéristique de son tempérament dans les termes suivants :

« C'est par un effet de la miséricorde de Dieu que tu es si conciliant envers les hommes, car si tu te montrais rude, le cœur dur envers eux, ils se seraient tous éloignés de toi. »¹

Cette magnanimité du Prophète lui donnait le pouvoir d'attirer le cœur des gens : plus on était à son contact, plus on était conquis par la noblesse de son caractère.

Le Prophète dit un jour : « Honorer les liens avec vos proches ne signifie pas honorer vos liens avec ceux qui honorent leurs liens avec vous mais plutôt honorer vos liens avec ceux qui rompent les liens avec vous. »

Le cas bien connu de 'Aïcha, épouse du Prophète et fille d'Abû Bakr, accusée d'adultére, est la parfaite illustration de ce principe.

Cette accusation absolument calomnieuse fut portée contre 'Aïcha alors que, de retour de l'expédition contre les Banû al-Mustaliq (an 6 H), elle avait été accidentellement laissée en arrière. Elle fut recueillie par un jeune Compagnon du Prophète, Safwân Ibn al-Mu'attal. Cet épisode, devenu célèbre dans l'histoire islamique, est connu sous le nom de « l'affaire de la calomnie ». L'une des personnes responsables d'avoir fabriqué et propagé cette calomnie était un cousin d'Abû Bakr nommé Mistah. Quand Abû Bakr apprit que Mistah était de ceux qui avaient diffamé sa fille innocente, il coupa l'allocation qu'il versait à Mistah, considéré comme un cousin nécessiteux. Quand Abû Bakr prit cette décision, Dieu révéla ce verset du Coran au Prophète :

« Que les gens honorables et fortunés d'entre vous ne jurent point qu'ils ne viendront plus en aide à leurs parents, aux pauvres et à ceux qui se sont expatriés pour la cause de Dieu ! Qu'ils se montrent, au contraire, indulgents et cléments ! Vous-mêmes,

¹. Coran 3/159.

n'aimeriez-vous pas que Dieu vous absolve ? Dieu est infiniment Clément et Miséricordieux. »¹

Ainsi une personne dans le besoin ne devrait-elle pas être privée d'assistance financière à cause de sa mauvaise conduite. Il faudrait plutôt lui pardonner et continuer à l'aider.

Un homme vint un jour vers Abû Bakr et l'insulta alors qu'il était assis avec le Prophète. Abû Bakr écouta sans répondre. L'homme continua à l'invectiver. Abû Bakr continua à garder son calme, mais devant l'acharnement de l'homme, Abû Bakr ne put se contenir et finit par répondre. En entendant cela, le Prophète se leva aussitôt et partit. « Pourquoi t'es-tu levé, Prophète de Dieu ? » demanda Abû Bakr. – « Tant que tu gardais le silence, Abû Bakr, un ange de Dieu répondait pour toi. Mais dès que tu as éclaté de colère, l'ange est parti, répondit le Prophète. » Ainsi, le Prophète montra que Dieu venge un mal fait à quelqu'un tant que l'on ne se venge pas soi-même. Dieu ne prête pas l'oreille à celui qui cherche à se venger. Il est évident que la rétribution sera bien plus complète si elle est laissée à Dieu.

Le Prophète emprunta un jour de l'argent à un savant juif. Après quelques jours, le juif vint demander le paiement de la dette. « En ce moment, je ne suis pas en mesure de te rendre ton argent, lui dit le Prophète. » – « Je ne te laisserai pas partir tant que tu ne m'auras pas payé, rétorqua le juif. » Il resta donc là, retenu captif par le juif du matin jusqu'au soir. À cette époque, le Prophète était déjà le gouverneur de Médine ; il avait donc le pouvoir de prendre des mesures contre le juif. Ses Compagnons voulurent réprimander l'homme et le chasser. Mais le Prophète leur interdit d'entreprendre toute action. « Cet homme te retient captif ! » dit l'un d'entre eux. – « C'est vrai, répondit le Prophète, mais le Seigneur nous a interdit de faire du mal à qui que ce soit. » La nuit passa et avec les premières lueurs de l'aube, l'homme ouvrit les yeux. Il fut si profondément touché par la tolérance du Prophète, malgré son pouvoir de prendre des mesures contre lui, qu'il embrassa l'islam. Ce juif, qui était un homme riche, avait détenu le Prophète la veille pour quelques sous ; mais la noble conduite du Prophète eut un tel impact sur lui qu'il était alors

1. Coran 24/22.

prêt à offrir toute sa richesse au Prophète en lui disant : « Dépense-la comme il te plaît. »

Un jour, 'Abdullâh Ibn Abî al-Hasma' était en train de négocier une affaire avec Muhammad qui était alors un jeune garçon. Ils n'avaient pas encore fini leur transaction quand il dut retourner chez lui pour une affaire urgente. « Attends-moi ici, dit-il à Muhammad. Nous règlerons cette affaire dès mon retour. » Quand il arriva chez lui, il fut pris par tellement de tâches qu'il en oublia sa promesse. Il ne s'en souvint que trois jours plus tard et retorna au même endroit où il trouva Muhammad encore en train de l'attendre. Tout ce qu'il dit à 'Abdullâh Ibn al-Hasma' fut : « Tu m'as donné beaucoup de soucis ; je t'attends là depuis trois jours. » Une telle conduite a un magnétisme puissant auquel la personne la plus opiniâtre ne peut résister.

Un jour, un groupe de rabbins vint voir le Prophète. Lorsqu'ils entrèrent, au lieu de saluer comme de coutume en disant *as-salâm 'alaykum* (que la paix soit sur toi), ils dirent *as-sam 'alaykum* (que la mort soit sur toi). En entendant cela, 'Aïcha ne put se retenir : « Que la mort soit plutôt sur vous, leur dit-elle. Que Dieu vous maudisse ! » Le Prophète demanda alors à 'Aïcha de ne pas répondre de cette manière : « Dieu est Doux et Il aime la douceur en toute chose, lui dit-il. » En vérité, il n'y a pas de méthode plus efficace pour gagner le cœur de quelqu'un que de lui retourner de douces paroles contre la dureté de ses propos. Il est possible de contenir une attaque armée mais une noble conduite est une force à laquelle personne ne peut résister. Elle est sûre de l'emporter dans toute situation.

Quelle terrible chose cela a dû être pour un homme tel que le Prophète, lorsqu'à la nuit tombante, les gamins des rues de Ta'if le chassèrent de la ville en lui lançant des pierres. Ta'if était la ville où l'aristocratie du Hijâz avait l'habitude de passer l'été et le Prophète avait fait un voyage 80 kilomètres depuis La Mecque pour les appeler à l'islam. Mais les seigneurs de Ta'if n'écouterent pas sa bonne parole ; ils lancèrent sur lui les gamins des rues qui le pourchassèrent jusqu'à ce que la nuit jetât son voile entre eux et le Prophète de Dieu. Son corps était couvert de blessures. Saignant de la tête aux pieds, harassé, il trouva refuge dans un vignoble. Même pour l'homme le plus ordinaire, une telle expérience est traumatisante. D'ailleurs, le Prophète dit un jour à sa jeune épouse 'Aïcha que c'était la pire nuit de toute sa vie. Mais, même dans ce moment le plus pénible, le

Prophète ne souhaita pas de mal à ses ennemis et fit cette prière : « Seigneur, guide-les car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Tel était le noble caractère du Prophète et c'est cette même noblesse qui lui permit de venir à bout de ses opposants et d'amener l'ensemble de l'Arabie dans le giron de l'islam. La force de cet esprit sublime suffisait à conquérir tout sur son passage. Aucun préjudice, antagonisme ou opposition ne put résister à la puissance du bien incarné par le Prophète.

L'absence de rancœur

Le Prophète avait fait la paix avec les Quraychites à Hudaybiyya (an 6 H) à trois conditions : la première était que tout Mecquois qui aurait accepté l'islam et aurait voulu s'installer à Médine, serait livré aux Quraychites après signature du traité. Par contre, si un musulman médinois allait à La Mecque, les Mecquois ne le renverraient pas à Médine. À peine quelques minutes après la signature du traité, un jeune mecquois du nom d'Abû Jandal s'échappa de La Mecque pour rejoindre les musulmans à Hudaybiyya, le corps couvert de marques de coups de fouet, la peau écorchée par les chaînes. « Délivrez-moi de mes ennemis ! » cria-t-il aux musulmans. C'était un moment extrêmement sensible. Les Compagnons du Prophète tirèrent leurs épées. La vue d'Abû Jandal avait soulevé chez eux un tel sentiment de colère qu'ils étaient pour la plupart prêts à rompre le traité pour lui sauver la vie. Cependant, les Quraychites rappelèrent aussitôt au Prophète que c'était l'occasion de prouver qu'il respecterait le pacte signé entre eux. Le Prophète décida finalement qu'il ne pouvait revenir sur les clauses qui avaient été conclues auparavant. Aussi pénible que fût la situation pour les musulmans, Abû Jandal fut rendu aux Quraychites. Le Prophète remettait aux yeux de tous une innocente victime de l'oppression entre les griffes de ses bourreaux. Mais en réalité, il agissait selon un principe moral élevé. Les oppresseurs en retour étaient confus et frappés par une telle conduite morale. S'il fut facile pour les Mecquois d'emmener Abû Jandal pour l'emprisonner, cet événement était un symbole de leur dégradation en contraste flagrant avec l'ascendant moral de l'islam. Les gens de La Mecque furent conquis par les principes élevés de l'is-

lam que beaucoup d'entre eux ne tardèrent pas à embrasser. La présence même d'Abû Jandal à La Mecque devint un témoignage vivant de la véracité de la foi du Prophète. Cependant, Abû Jandal échappa à ses geôliers. Au début pour survivre, il pilla une caravane qu'ayachite mais voyant la gêne que cela occasionnait aux Mecquois, il décida de lancer des embuscades à toutes les caravanes qu'il rencontrait. Rapidement, Abû Jandal fut rejoint par d'autres « fugitifs » qui, comme lui, ne pouvaient aller à Médine à cause du traité mais se refusaient à rester prisonniers. Ensemble, ils semèrent le trouble dans les affaires commerciales mequoises, empêchant les caravanes d'arriver à bon port. Rapidement, les Quraychites se rendirent compte de leur erreur. Pensant au début que la clause de ce traité leur servirait, ils finirent par voir que celle-ci les desservait fortement. Ils demandèrent alors au Prophète de récupérer Abû Jandal et ses troupes, pensant qu'ils étaient moins nuisibles auprès des autres musulmans. Ainsi, cette clause considérée comme une victoire de la part des Quraychites devint pour eux un très grand souci et ce fut eux qui demandèrent d'annuler cette clause.

Alors que le Prophète vivait à Médine, où il détenait le pouvoir politique et religieux, il envoya des cavaliers dans le Najd, région dont les habitants étaient ses ennemis jurés. Sur leur route, ils croisèrent Thamama Ibn Uthal, le gouverneur de la ville de Yamama. Ils le firent prisonnier et le ramenèrent à Médine où ils l'attachèrent à un des piliers de la mosquée. Le Prophète vint demander de ses nouvelles. « Si tu me tues, dit Thamama, mon peuple me vengera. Mais si tu me relâches, je te serai à jamais reconnaissant. Si c'est de l'argent que tu veux, je suis prêt à t'en donner autant que tu en désires. » Le Prophète ne tua pas Thamama mais il parvint, par son traitement humain, à conquérir son âme. Thamama fut libéré sans contrepartie. Il trouva alors refuge dans un jardin proche où il prit un bain puis retourna à la mosquée. Les gens se demandaient pourquoi il était revenu. Mais lorsqu'il proclama sa conversion à l'islam en prononçant à voix haute l'attestation de foi, les gens se rendirent compte que le Prophète avait en effet « emprisonné » Thamama à jamais. Thamama alla ensuite en pèlerinage à La Mecque. Quand les gens de La Mecque eurent vent de sa conversion, ils lui dirent qu'il avait renié sa foi. « Je n'ai pas renié ma foi, dit-il. J'ai plutôt adopté la foi de Dieu et de Son Prophète. » Thamama devint par ailleurs une source

de force pour l'islam. Yamama était un des centres principaux où les Mecquois s'approvisionnaient en grains. Thamama leur dit que sans la permission du Prophète, il ne leur donnerait pas un seul grain. Le cas de Thamama montre qu'une noble conduite – même si elle apparaît n'avoir aucune valeur pratique – est une chose qui peut conquérir le monde.

Adopter un haut code éthique signifie pratiquer ce que l'on prêche : traiter le faible avec la même courtoisie et la même déférence avec laquelle on traite le puissant, respecter soi-même les règles que l'on impose aux autres, ne jamais déroger à ses principes, maintenir un haut niveau moral. Même lorsque les autres tombent dans la déchéance. De ce point de vue, le Prophète de l'islam se tenait au sommet de l'éthique humaine, n'abandonnant jamais l'exemple élevé qu'il prêchait. Les intérêts personnels ou les conflits ne le firent pas recourir à une conduite immorale. À cet égard, il n'y a pas de preuves plus substantielles que celles fournies par ses plus proches Compagnons.

Saïd Ibn Hichâm appartenait à une génération qui suivait immédiatement celle du Prophète Muhammad (ﷺ). Il demanda un jour à 'Aïcha, la veuve du Prophète, quel était le caractère du Prophète. « C'était le Coran incarné, répondit 'Aïcha ». Cela signifiait que le Prophète modelait sa propre vie sur le modèle de vie idéal qu'il présentait aux autres sous la forme du Coran. Anas Ibn Malik fut au service du Prophète pendant dix ans. Il affirma que le Prophète ne lui avait jamais fait un reproche. « Quand je faisais quelque chose, il ne remettait jamais en cause ma façon de faire et quand j'omettais de faire quelque chose, il ne me demandait jamais pourquoi je ne l'avais pas fait. De tous les hommes, il avait la meilleure nature. » D'après 'Aïcha, le Prophète n'a jamais frappé un serviteur, une femme ou qui que ce soit d'autre. Il ne combattait que pour ce qui était juste et lorsqu'il devait faire le choix entre deux possibilités, il choisissait la plus facile, tant qu'elle n'impliquait pas de péché. Il était plus conscient que quiconque pour éviter le péché. Il ne cherchait jamais à se venger pour lui-même d'un tort qu'il avait subi personnellement. C'était seulement lorsque les commandements divins étaient bafoués qu'il rendait la justice pour l'amour de Dieu.

C'était cette conduite du Prophète qui lui faisait gagner le respect, même auprès de ses ennemis. Ses partisans étaient à ses côtés

dans toutes les infortunes et tous les revers. On l'a aimé autant dans les périodes d'oppression que dans les périodes de victoire et de suprématie. Ses partisans les plus proches le trouvaient sans défaut, tel qu'il apparaissait de loin. Il fournit à l'humanité un modèle inimitable de conduite exemplaire. Les principes sur lesquels le Prophète fit reposer sa vie étaient issus du même moule que son caractère sublime. Ces principes ne changèrent jamais. Ils firent en permanence partie de sa vie. Il les appliquait en toute équité à ceux qui suivaient sa voie comme à ceux qui l'avaient blessé ou affligé.

Même pendant la période préislamique – connue sous le nom de « l'âge de l'ignorance », la *jâhiliyya* – la charge de gardien de la Ka'ba était tenue en haute estime. Depuis des temps immémoriaux, cette tâche avait été confiée à une famille en particulier. À l'époque du Prophète, un membre de cette famille, 'Uthmân Ibn Talha, en avait la garde.

Al-Bukhârî, le plus grand compilateur des traditions du Prophète, a relaté comment le Prophète, avant son émigration pour Médine, voulut un jour entrer à l'intérieur de la Ka'ba pour prier. Il demanda les clés à 'Uthmân afin d'ouvrir la porte. 'Uthmân refusa et insulta le Prophète. « 'Uthmân, dit le Prophète, peut-être verras-tu le jour où ces clés seront entre mes mains et où je pourrai en disposer comme il me plaira. » – « Ce sera alors un jour de malheur et de disgrâce pour les Quraychites si les clés venaient à tomber entre les mains d'une personne comme toi, rétorqua 'Uthmân. »

Puis vint le temps où le Prophète conquit La Mecque et y régna en maître suprême. La première chose qu'il fit en entrant dans la Cité sacrée fut de se rendre à la Maison de Dieu. Il en fit sept fois le tour puis il fit convoquer 'Uthmân Ibn Talha. Selon certains dires, 'Uthmân était entre-temps devenu musulman (entre la période du traité de Hudaybiyya et la conquête de La Mecque). Le Prophète lui prit les clés, ouvrit la porte de la Ka'ba et y pénétra. Il y resta un moment, détruisant toutes les idoles qui étaient érigées à l'intérieur.

Puis il en sortit, tenant les clés dans ses mains. Il récitait le verset suivant du Coran :

« Dieu vous ordonne de rendre leurs dépôts à leurs légitimes propriétaires. »¹

1. Coran 4/58.

C'est alors que 'Alî Ibn Abî Tâlib, cousin et gendre du Prophète, se leva : « Dieu te bénisse, dit-il au Prophète, mais nous, les Banû Hâchim, avons de tout temps eu la fonction de pourvoir les pèlerins en eau potable. Aujourd'hui est venue l'heure de prendre aussi la charge de gardiens du Temple. » Le Prophète ne répondit pas à 'Alî et demanda où se trouvait 'Uthmân Ibn Talha. Lorsqu'il s'avança, le Prophète lui rendit les clés : « 'Uthmân, dit-il, voici tes clés. C'est un jour de justice où les promesses sont tenues. Elles (les clés) resteront dans ta famille de génération en génération. Seul un malfaisant essayerait de te les enlever. »

Cet acte du Prophète illustre à merveille comment les musulmans doivent méticuleusement remplir leurs obligations et rendre leurs dépôts à leurs ayants droit. Même s'ils ont été traités avec haine par la partie adverse, ils doivent cependant donner le dû de chacun dans son intégralité. Même si cela peut les léser, ils ne doivent jamais priver les gens de leurs droits.

Quand les gens préoccupés par ce bas monde prennent le pouvoir, la première chose qu'ils font, c'est de punir leurs adversaires, de les destituer de leurs fonctions et d'installer leurs propres hommes de main. Tous ceux qui arrivent au pouvoir fonctionnent en termes de partisans et d'opposants. Promouvoir les partisans et démettre les opposants est une part essentielle de leur politique. Mais lorsque le Prophète de l'islam eut le pouvoir en Arabie, il fit tout le contraire. Il ne considérait pas les choses en termes de partisans et d'opposants, il ne considérait que ce qui était juste et équitable. Il enterra toutes les rancunes et traita tout un chacun avec une justice sans faille et une miséricorde sans limite.



chapitre 5

Leçons tirées de la vie du Prophète

Les récompenses de la sobriété

Dans le Coran, Dieu S'adresse ainsi aux croyants :

« Il y a dans le Prophète de Dieu un excellent modèle pour qui-conque espère en Dieu et au Jour Dernier et se rappelle beaucoup Dieu. »¹

Il est clair, d'après ce verset, que la vie du Prophète Muhammad constitue un modèle parfait pour chaque être humain. Mais les seuls véritables bénéficiaires sont ceux qui craignent profondément Dieu, dont les espoirs et les aspirations sont centrés sur Lui, dont les vies évoluent dans la crainte du châtiment de leur Seigneur. Ceux qui cherissent l'idée du bonheur éternel et qui y aspirent de tout leur être seront ceux qui tireront leçon de l'exemple du Prophète.

Pourquoi en serait-il ainsi ? La raison en est que l'on doit être sincère dans sa recherche de la Vérité si l'on veut la trouver. Si l'on espère en Dieu et au Jour Dernier, alors on sera sincère envers Lui. La sincérité permettra de voir la vie du Prophète sous une véritable perspective et d'en tirer de vraies leçons.

Ceci peut être compris la parole suivante du Prophète :

Celui qui est tué en défendant son bien est un martyr. Celui qui est tué en défendant sa vie est un martyr. Celui qui est tué en

1. Coran 33/21.

défendant sa religion est un martyr. Celui qui est tué en défendant sa famille est un martyr¹.

Comme il est clairement stipulé dans ce texte, cette tradition parle de « celui qui est tué » et non pas de combat en tant que tel. Le Prophète ne voulait pas dire qu'à chaque fois que se présentait une menace contre son bien, sa vie, sa religion ou sa famille, il fallait immédiatement recourir aux armes, même si on en meurt. Ce qu'il signifiait, c'était que si, dans l'un de ces quatre cas, un croyant ou une croyante est tué, alors sa mort équivaut à celle d'un martyr. Ce dire n'est donc pas une incitation au combat mais la promesse de mourir martyr pour celui ou celle qui est tué.

Cependant, ceux qui ne sont pas sincères dans leur attitude envers la religion, qui sont plus soucieux de donner à leurs caprices personnels le cachet de l'autorisation prophétique, se serviront des paroles de cette tradition pour justifier leurs querelles personnelles et leurs conflits nationalistes. L'islam, diront-ils, vous enseigne qu'il faut lutter pour vos droits tel un homme ; qu'il vous somme de vous battre pour défendre votre foi, votre vie, vos biens et votre famille. Si vous êtes victorieux, alors vous êtes arrivés à vos fins, et si vous avez été vaincus, vous devenez alors des martyrs et seule une heureuse minorité parvient à la station de martyr.

Mais ceux qui craignent Dieu considéreront l'affaire avec modération. Après une profonde réflexion, ils se poseront la question suivante : si on vous demande de lutter pour vos biens, votre vie, votre religion et votre famille, pourquoi y a-t-il certains cas dans la vie du Prophète où il n'a pas agi de la sorte ? Pourquoi, à plusieurs occasions, face à une évidente oppression, le Prophète a-t-il adopté une attitude passive et a exhorté les autres à en faire de même ?

L'incident suivant, par exemple, a été rapporté par Ibn Hichâm d'après Abû 'Uthmân an-Nahdî. Quand Suhayb prit la décision d'émigrer à Médine, les Quraychites lui dirent : « Tu es venu à nous dans un état abject et misérable. Tu es devenu riche parmi nous jusqu'à atteindre l'état de prospérité dont tu jouis. Penses-tu vraiment que nous allons te laisser partir en emportant tout avec toi ? Tu te trompes lourdement ! » Suhayb demanda : « Et si je vous livre toutes mes

1. Hadith rapporté par Tirmidhî, Nasâ'i, Abû Dâwûd.

richesses, me laisserez-vous alors partir ? » Ils répondirent par l'affirmative ; alors Suhayb leur confia l'endroit où il avait caché ses richesses. Quand le Prophète apprit cela, il dit : « C'est une bonne affaire pour Suhayb ! Il a fait un bon profit. »

Si le hadîth cité ci-dessus signifie – au sens absolu du terme – que l'on devrait combattre et donner sa vie pour défendre ses biens dans n'importe quelle condition, le Prophète aurait dû condamner l'échec de Suhayb plutôt que de le féliciter de son succès.

Le cas d'Abû Jandal (*cf. chapitre 4*) illustre aussi le même point. En effet, quand, à Hudaybiyya, en l'an 6 H, en pleines négociations de paix avec les Quraychites, le jeune Abû Jandal, enchaîné et tout ensanglanté, supplia les musulmans de ne pas le remettre entre les mains des idolâtres car il avait embrassé l'islam, le Prophète ordonna cependant qu'il soit renvoyé à La Mecque en vertu du traité qu'ils avaient accepté de signer. « Abû Jandal, dit-il, sois patient. Dieu te récompensera toi et ceux qui sont persécutés comme toi et Il vous délivrera de vos peines. »

Si le hadîth cité ci-dessus nous incitait à combattre et à se faire martyr quelles que soient les conditions, le Prophète n'aurait pas sommé Abû Jandal de rester patient. Il lui aurait plutôt recommandé de chercher à mourir en martyr et lui-même et ses Compagnons auraient combattu de toutes leurs forces aux côtés d'Abû Jandal.

Lors de la même rencontre à Hudaybiyya, les Quraychites ont dit au Prophète qu'ils ne le laisseraient pas entrer à La Mecque cette année-là. Le Prophète ayant accepté, il retourna à Médine sans insister plus longtemps. C'était une affaire purement d'ordre religieux et le Prophète s'était mis en route pour La Mecque avec ses Compagnons sur inspiration divine. Malgré cela, il se retira. Si le hadîth cité ci-dessus mentionnait le combat et le martyre au sens absolu du terme, le Prophète aurait insisté pour se rendre en visite à la Maison de Dieu cette année-là, eût-il réussi dans son but ou fût-il mort en martyr dans son entreprise.

'Ammar Ibn Yâssîr et ses parents étaient esclaves de la tribu des Banû Makhzum à La Mecque lorsqu'ils embrassèrent l'islam. Leur conversion signifiait pour les Banû Makhzum l'anathème sans appel. Ils emmenèrent toute la famille dans le désert, à l'heure du zénith, les couchèrent par terre sur le sable brûlant et les torturèrent sau-

vagement. Ils assassinèrent même la mère de 'Ammar. En relatant cet événement, le biographe du Prophète, Ibn Hichâm écrit :

Lorsque le Prophète passa près d'eux, d'après ce que j'ai entendu dire, il leur disait : « Soyez patients, famille de Yâssîr, le Paradis est votre demeure éternelle. »

Si le hadîth cité ci-dessus avait un sens absolu, alors le conseil du Prophète à Yâssîr aurait été un encouragement à la lâcheté. Le Prophète n'aurait alors jamais donné ce genre de conseils. Il aurait plutôt poussé Yâssîr à se battre et à mourir en martyr. Il aurait lui-même entrepris cette noble cause, se fût-elle soldée par la libération de Yâssîr ou sa propre mort.

La vérité est que l'exemple du Prophète est ouvert à plus d'une interprétation et il se peut que la mauvaise – ou la bonne – interprétation soit faite. Seul quelqu'un de sincère pourra interpréter la situation correctement et ceci ne peut être atteint qu'à travers le réalisme qui résulte de la crainte de Dieu.

Quand des gens sincères réfléchissent sur ces incidents de la vie du Prophète, des questions telles que celles posées ici viennent obligatoirement à leurs esprits. Ils ne recherchent pas seulement un sens qui serve leurs buts mais ils cherchent plutôt à vérifier la nature exacte de l'exemple transmis par le Prophète. Cette approche les empêche de mal interpréter. Ils traiteront le cas avec objectivité et la grâce de Dieu leur permettra d'atteindre le cœur de l'affaire. Ils verront que le secret réside en une chose : parfois des pertes doivent être réalisées pour récolter un gain considérable.

La considération première que le croyant doit garder à l'esprit, c'est ce qui sert les intérêts de l'islam. S'il y a un clivage entre les intérêts personnels et ceux de la propagation de l'islam, alors prêcher la foi doit prendre le pas. C'était dans l'intérêt de sa mission de transmission du message divin que le Prophète conseilla la patience dans les situations mentionnées ci-dessus. Le Prophète subit toutes sortes de pertes personnelles, financières et familiales durant sa vie dans le seul but d'assurer la continuité de ses efforts pour répandre la foi. Il savait que la réussite des musulmans dans ce monde et dans l'autre réside dans leur enthousiasme à la tâche missionnaire.

Quand quelqu'un a un but dans la vie, ce but suppose une importance de taille. Il supportera différentes pertes pour atteindre son but. En l'absence d'un tel objectif, on devient vite préoccupé par les affaires de la vie quotidienne. À vouloir éviter les petites pertes, on finit par avoir à en supporter de bien plus grandes. Ceux qui prêchent la parole de Dieu sont les gens qui ont l'objectif le plus sain dans le monde. Ils acceptent avec patience les petits revers afin d'atteindre le réel grand objectif. Ils évitent d'entrer en conflit avec les autres sur n'importe quel sujet car ce serait au détriment de leur travail missionnaire. Ils n'agissent ainsi qu'en cas de légitime défense car cela ne les fait pas dévier de leur objectif principal.

En gardant cela en vue, voyons maintenant quelques incidents, d'une signification morale majeure, qui survinrent dans la vie du Prophète Muhammad.

Ne jamais céder au désespoir

Le système tribal en vigueur à l'époque du Prophète permettait la protection des individus. Rares étaient ceux qui pouvaient survivre en dehors de ce système. Au début de la période qu'il passa à La Mecque, le Prophète Muhammad (ﷺ) bénéficiait de la protection de son oncle Abû Tâlib, chef de la tribu des Banû Hâchim. Dans la dixième année de sa mission, Abû Tâlib rendit l'âme et sa fonction de chef revint à son frère Abû Lahab. Comme Abû Lahab refusait d'étendre sa protection au Prophète, celui-ci commença à chercher la protection d'une autre tribu, afin qu'il puisse continuer sa mission de pré-dicateur. C'est dans ce but qu'il se rendit à Tâ'if.

Accompagné de Zayd Ibn Hâritha, le Prophète fit le voyage de 80 kilomètres jusqu'à Tâ'if, une oasis fertile située au sud-est de La Mecque. Il y avait quelques cousins dans la ville mais à cette époque le pouvoir était détenu par trois personnes : 'Abd Yâlîl, Mas'ûd et Hâbîb'. Le Prophète rencontra les trois hommes mais tous refusèrent de le suivre ou de lui assurer leur protection. « Je suis prêt à déchirer le voile de la sainte Ka'bâ si Dieu t'a fait Prophète», dit l'un d'entre eux. » – « Dieu n'a-t-il trouvé personne d'autre que toi pour en faire Son Prophète ? » ajouta le second de façon sarcastique – « Je jure de ne pas t'adresser la parole, dit le troisième, car ce serait une

Une mission identique pour tous les Prophètes

insulte pour toi de me voir agir ainsi si tu étais un vrai prophète et ce serait une insulte pour moi-même si tu étais un imposteur. »

Découragé, le Prophète reprit le chemin du retour. Mais les gens de Ta'if ne le laissèrent pas pour autant tranquille. Ils lancèrent contre lui les garnements des rues de Ta'if qui le lapidèrent jusqu'à la sortie de la ville. Zayd tenta de protéger le Prophète de son manteau mais en vain : le Messager de Dieu fut blessé de la tête aux pieds.

Un peu en dehors de la ville, il y avait un vignoble qui appartenait à deux frères, 'Utba et Chayba. Ils arrivèrent au crépuscule à cet endroit et ils y prirent refuge. Le corps du Prophète était couvert de blessures mais ses lèvres murmuraient des prières : « Seigneur, crie-t-il, aide-moi, ne me laisse pas livré à moi-même ! »

'Utba et Chayba étaient tous deux idolâtres. Mais lorsqu'ils vinrent l'état du Prophète, ils eurent pitié de lui. Ils avaient un esclave chrétien du nom de 'Addas. Ils lui dirent d'aller chercher quelques grappes de raisin et d'en offrir à leur invité dans un plat. 'Addas fit ce qu'on lui dit. Il apporta quelques grappes de raisin au Prophète et l'invita à les manger. Le Prophète mentionna le Nom de Dieu en les prenant pour les manger. 'Addas regarda le visage du Prophète et lui dit : « Par Dieu ! Il n'est pas de coutume pour les gens de ce pays de prononcer ces mots. » Le Prophète demanda à 'Addas d'où il venait et quelle était sa religion. 'Addas répondit qu'il était chrétien et qu'il était originaire de Ninive, en Iraq. « Alors tu es de la même ville que Jonas, fils de Matthieu, observa le Prophète. » – « Comment connais-tu Jonas, le fils de Matthieu ? » – « Il était prophète, comme moi, dit le Prophète. » En entendant cela, 'Addas se courba devant le Prophète en lui embrassant la tête, les mains et les pieds.

'Utba et Chayba observaient tout cela. « Regarde, dit l'un à l'autre, cet homme a corrompu notre serviteur. » – « Honte à toi, dirent-ils à 'Addas lorsqu'il revint. Pourquoi embrassais-tu la tête, les pieds et les mains de cet homme ? » – « Maître, répondit 'Addas, il n'y a personne de plus grand que lui sur la surface de la Terre. Il m'a raconté quelque chose que seul un prophète peut révéler. » – « Honte à toi ! répétèrent-ils. Fais attention à ce qu'il ne te détourne pas de ta religion car la tienne est meilleure que la sienne. »

En un seul voyage, le Prophète fut traité de trois manières différentes par trois groupes de gens différents : un groupe le lapida, le second lui offrit l'hospitalité et le troisième reconnut sa prophétie.

Il y a une grande leçon à tirer de cet événement, c'est qu'il n'y a pas de limites aux possibilités dans ce monde. Si vous êtes dans une vaste plaine, il y aura toujours l'ombre d'un arbre où vous pourrez vous reposer. Si l'on vous traite avec cruauté, ne désespérez jamais car si vous persistez sur le chemin de la Vérité et si vous ne répondez pas de manière négative à de tels traitements, alors Dieu viendra sans aucun doute à votre secours. Certains peuvent ne pas se rallier à votre cause, mais vous êtes sûrs de trouver place dans le cœur d'autres gens.

Le Prophète forcé à l'exil

Le Prophète Muhammad rencontra une opposition farouche quand il commença sa mission à La Mecque en l'an 610. Lorsqu'il annonça le message de l'islam aux polythéistes de La Mecque, ils répliquèrent qu'ils étaient déjà impliqués dans des œuvres religieuses : « Pourquoi devrions-nous devenir musulmans alors que nous prenons déjà soin de la Mosquée Sacrée et que nous pourvoyons les pèlerins en eau ? » Le verset suivant du Coran vint condamner leur argument :

« Comment prétendez-vous assimiler celui qui est chargé de distribuer l'eau aux pèlerins ou d'entretenir la Mosquée Sacrée, à celui qui croit en Dieu, au Jour Dernier, et qui fournit l'effort dans le combat pour la cause d'Allâh? Non, ils ne sont pas égaux devant Dieu, et Dieu ne guide point les injustes. Ceux qui ont cru, qui ont émigré et qui ont fourni l'effort pour la cause de Dieu, par leurs biens et leur personne, ceux-là, occuperont auprès de Dieu un très haut rang, et ce sont ceux-là qui seront les victorieux. »¹

À l'origine, le message du Prophète de l'islam n'avait rien d'autre qu'une vérité conceptuelle derrière lui. C'était un message abstrait auquel n'était attachée aucune grandeur matérielle. La Ka'ba en revanche avait acquis le statut d'une institution, reposant sur une archi-

1. Coran 9/19-20.

tecture grandiose et des traditions historiques glorieuses. S'associer à la Ka'ba était socialement parlant acceptable ; c'était même devenu un symbole de fierté. S'associer au message du Prophète de l'islam équivalait cependant à croire en une religion qui ne s'était pas encore affirmée et qui n'offrait aucun gain matériel.

Les gens de La Mecque, par conséquent, mirent tout en œuvre pour le contrecarrer et il eut à subir maintes épreuves. Pourtant sa cause continua à gagner du terrain, et le message de l'islam atteignit finalement les gens de Médine qui acceptèrent l'islam en majorité. À l'instar du Prophète, d'autres musulmans furent persécutés à La Mecque. Le Prophète leur demanda de se rendre à Médine où ils seraient reçus par leurs frères musulmans qui étaient prêts à leur porter secours. Un à un, les musulmans partirent pour Médine. Quand les Quraychites eurent vent de ce plan, ils firent tout pour empêcher les musulmans de quitter La Mecque. Certains furent battus, d'autres furent capturés, mais la plupart des musulmans réussirent à gagner leur refuge à Médine.

Finalement, en 622, ce fut le tour du Prophète. Les Quraychites se rendirent compte qu'avec le reste des musulmans en sécurité à Médine, le Prophète lui-même ne tarderait pas à les rejoindre. Les chefs de toutes les tribus de Quraych (à part les Banû Hâchim) se rencontrèrent dans la grande salle de la maison de Qusayy Ibn Kilâb, où se tenaient toutes les grandes rencontres de ce genre. Plusieurs propositions furent avancées pour en finir avec le Prophète mais finalement tous s'accordèrent à ce qu'une personne de chaque tribu attaque et tue Muhammad. La responsabilité de sa mort serait ainsi à répartir sur l'ensemble des onze tribus. Les Banû Hâchim, auxquels le Prophète appartenait, seraient incapables de les combattre tous et ils accepteraient par conséquent une compensation financière. La nuit suivante, ils encerclèrent la maison du Prophète, attendant qu'il sorte pour bondir sur lui et le tuer.

Informé par Dieu, le Prophète savait exactement ce qui se passait. Il poursuivit calmement ses préparatifs de départ. Cette nuit-là, selon le plan prévu, il devait quitter La Mecque avec Abû Bakr. Le Prophète comprit que lorsque la nouvelle de son départ aux oreilles des Quraychites, ils enverraient des troupes à ses trousses. Alors il se cacha avec Abû Bakr dans une grotte du Mont Thawr, à six kilomètres de La Mecque. Ils prévoyaient d'y rester quelques jours, le

temps que les Quraychites rappellent leurs troupes et qu'ils puissent ensemble continuer leur voyage vers Médine.

Les cavaliers quraychites commencèrent à chercher partout le Prophète. Très vite, une brigade atteignit sa cache sur le Mont Thawr. Ils se tenaient en armes à l'entrée de la grotte. Ils étaient si proches que le Prophète et Abû Bakr pouvaient voir leurs pieds. Abû Bakr, sentant le danger imminent qui les guettait, dit au Prophète : « L'ennemi est sur nous. » – « Ne t'inquiète pas, le rassura le Prophète, Dieu est avec nous. Nous sommes seulement deux, mais que dirais-tu de deux hommes qui ont Dieu pour troisième Compagnon ? »

La confiance absolue en Dieu

Un autre incident semblable arriva pendant une expédition menée par le Prophète et connue sous le nom de Dhat ar-Riqâ' (an 4 H). Ce *hadîth* est raconté par Jâbir et rapporté par al-Bukhârî comme par d'autres biographes du Prophète.

Un membre de la tribu des Banû Ghatafân, Ghurath Ibn al-Hârith, proposa à ses congénères de tuer Mu_{hammad}. Tous acceptèrent mais ils voulaient savoir comment cela serait possible. Ghurath expliqua d'un ton assuré : « Je l'attraperai à l'improviste et je le tuerai. » Et il mit son plan à exécution. Quand il atteignit le camp de Mu_{hammad} et de ses Compagnons, il guetta le bon moment. Il attendit que le Prophète et ses Compagnons s'installent pour se reposer, sans leurs armes, à l'ombre des arbres. Le Prophète était allongé seul et son épée était suspendue aux branches au-dessus de lui. Ghurath s'élança, saisit son arme qu'il pointa sur le Prophète. Il dit à ce dernier : « Regarde bien l'épée que je tiens ! Ne la crains-tu pas ? » – « Bien sûr que non, répondit le Prophète. Pourquoi devrais-je la craindre alors que je sais pertinemment que Dieu me sauvera ? » La confiance totale affichée dans la réponse du Prophète était si déconcertante pour Ghurath qu'il perdit son courage. Au lieu d'attaquer le Prophète, il remit l'épée dans son fourreau et la lui rendit. Certaines versions affirment que la main de Ghurath fut paralysée et qu'il ne put tenir l'épée plus longtemps. Le Prophète le fit asseoir et appela ses Compagnons. Ghurath était pétrifié, s'atten-

dant à être tué à tout moment. Mais le Prophète le laissa partir sans lui infliger le moindre châtiment.¹

Ceux qui placent une confiance absolue en Dieu ne craignent rien ni personne. La foi en un Dieu Vivant et Tout-Puissant est toujours là pour vous aider et elle vous rend intrépide face à toute autre puissance. La plus grande force d'une personne lorsqu'elle est face à l'ennemi, c'est son intrépidité. N'ayez peur d'aucun ennemi et c'est lui qui commencera à vous craindre.

Atteindre un consensus

Peu avant la bataille de Badr (an 2 H), les Quraychites avaient envoyé une importante caravane de marchandises, accompagnée par soixante hommes, en Syrie. Bien que les Quraychites aient été par la suite vaincus par les musulmans à Badr, leur commandant Abû Sufyân, parvint à ramener cette caravane – dans laquelle les Mecquois avaient placé tous leurs capitaux – à La Mecque par une route côtière. Pourtant, la défaite à Badr avait laissé les Quraychites assoiffés de revanche contre Muhammad et ses partisans. Leurs chefs s'étaient réunis à Dâr an-Nadwa (lieu de réunion à La Mecque) où il avait été décidé à l'unanimité que tous les associés de la caravane ne prendraient que les capitaux investis et que les profits seraient alloués aux préparatifs de guerre. Les Quraychites firent des préparations poussées et, en l'an 3 H, ils avancèrent sur Médine pour ce qui sera la bataille d'Uhud.

Quand la nouvelle de l'avancée des Quraychites parvint au Prophète, il rassembla ses Compagnons. La plupart d'entre eux étaient d'avis à contrer l'attaque depuis l'intérieur de la ville. Cependant, les jeunes parmi les Compagnons étaient fermement opposés à cela. « Si nous restons à l'intérieur, soutinrent-ils, alors l'ennemi l'interprétera comme un signe de courardise et de faiblesse ; le combat doit leur être livré à l'extérieur de la ville. » 'Abdullâh Ibn Ubayy, le chef de file des hypocrites, se rangea à l'avis des plus influents des Compagnons.² Il y avait plusieurs points forts en faveur

1. Ibn Hichâm, *Sîra*, vol. III et Ibn Kathîr, *Tafsîr*, vol. I.

2. Ibn Hichâm, *Sîra*, vol. III, p. 7.

de l'opinion qui voulait que l'attaque soit contenue depuis l'intérieur de la ville. La géographie de Médine avait tous les éléments essentiels pour un système de défense naturel. Au Sud, il y avait des palmeraies, si étroitement groupées qu'elles rendaient impossible toute attaque de ce côté. À l'Est et à l'Ouest, de hautes montagnes constituaient une barrière naturelle contre tout envahisseur. Il n'y avait donc qu'un seul front sur lequel Médine pouvait être attaquée. La cité en elle-même était une forteresse naturelle. La quitter équivaleait à s'exposer à une attaque ennemie sur quatre flancs alors que, de l'intérieur de la cité, il n'y avait qu'un front à défendre. D'ailleurs, la situation géographique favorable de la ville sera utilisée ultérieurement, lors de la bataille du Fossé, où la ville entière fut protégée par le simple recours à une tranchée creusée sur le front ouvert situé au nord-ouest de la ville.

Bien que les Compagnons les plus influents (y compris 'Abdullâh Ibn Ubayy) furent d'avis de défendre la cité depuis l'intérieur, le Prophète décida de suivre l'avis des plus jeunes musulmans. À la tête d'une armée de mille combattants, il quitta la cité et partit pour Uhud. 'Abdullâh Ibn Ubayy fut profondément touché de voir que sa propre opinion, de toute évidence sage, avait été écartée. Le cœur lourd, il partit avec l'armée mais avant d'atteindre Uhud, il rebroussa chemin suivi de trois cents combattants. « Il a été d'accord avec eux et pas avec moi, se lamenta 'Abdullâh Ibn Ubayy. Alors je ne vois pas pourquoi nous irions nous sacrifier sur ce champ de bataille. »

La défaite des musulmans à Uhud justifia l'opinion de ceux qui avaient été en faveur de contenir l'attaque depuis l'intérieur de la ville. Cette stratégie sera à juste titre adoptée lors de la bataille du Fossé quelques années plus tard (an 5 H). Tous les plus grands Compagnons oublièrent toutefois leur désaccord et restèrent dans l'armée musulmane. Malgré de lourdes pertes, ayant à essuyer le plus fort de l'attaque, ils combattirent vaillamment aux côtés du Prophète. Seul 'Abdullâh Ibn Ubayy se sépara des forces musulmanes et pour cette raison il fut surnommé « le chef des hypocrites ». En principe, l'opinion de 'Abdullâh Ibn Ubayy avait été juste ; mais même s'il était dans le vrai, sa désobéissance encourut le mécontentement de Dieu et fut considérée comme une forme de transgression.

L'islam attache une grande importance à la consultation. Chacun a le droit de proposer son opinion. Mais aucune politique ne peut

être réellement suivie si chacun attend de voir sa propre opinion prévaloir, quelles que soient les circonstances. Les vrais musulmans doivent donc, après avoir donné leurs avis, oublier ce qu'ils pensent et suivre les directives de leurs commandants comme si leurs décisions étaient les leurs.

Il n'y a pas de plus grand sacrifice que celui de sa propre opinion. Tel un édifice qui ne peut être construit que si un nombre considérable de briques sont enterrées dans le sol, de même une société forte ne peut voir le jour que si les individus sont prêts à enterrer leurs opinions personnelles afin d'agir dans l'unité avec les autres malgré leur désaccord. Ce sont les fondations indispensables sur lesquelles une communauté peut se former. Elles sont aussi nécessaires à la création d'une société humaine que les briques le sont à l'édification d'un bâtiment.

Pendant la huitième année de l'Hégire, une expédition a été menée à Mu'ta. Muhammad Ibn Jâbir at-Tabârî nous décrit cette expédition dans les termes suivants :

Abû Qatada nous raconte que le Prophète a envoyé une armée à Mu'ta. Il nomma Zayd Ibn Hâritha commandant de l'armée. S'il venait à mourir en martyr alors Ja'far Ibn Abî Tâlib devait reprendre le commandement ; si lui aussi devait tomber pendant la bataille, alors 'Abdullâh Ibn Rawâha serait le troisième chef. Ja'far bondit lorsqu'il entendit la décision du Prophète et dit qu'il ne servirait pas sous le commandement de Zayd. Le Prophète lui demanda de partir « car tu ne sais pas ce qui est meilleur pour toi. » Puis l'armée se mit en route.

Un croyant n'est pas un ange. C'est un être humain comme n'importe qui d'autre. Cependant, il y a tout de même une grande différence entre un croyant et n'importe quel autre être humain. Les non-croyants ne savent pas comment revenir sur des notions erronées et contrariantes une fois qu'elles sont ancrées dans leurs esprits. Vraies ou fausses, ils s'obstinent à garder leurs opinions. Ils suivent leurs passions plutôt que la sage raison.

L'attitude d'un croyant, au contraire, doit être complètement différente. Les vrais croyants sont ceux qui se redressent lorsqu'on leur dit qu'ils font fausse route, qui se corrigent quand on leur montre leurs erreurs. Plutôt que de rester attachés à leurs opinions, ils doivent toujours être ouverts à toute critique, être toujours prêts

à rectifier leur ligne de conduite, même si cela signifie faire quelque chose qu'ils ne veulent pas faire.

Un croyant est donc quelqu'un qui se soumet à la vérité, alors que les non-croyants ne se soumettent à rien d'autre qu'à leurs ego.

Éviter la confrontation

En l'an 6 H, un an après la bataille du Fossé, le Prophète Muhammad (ﷺ) fit un rêve à Médine. Il se vit lui et ses Compagnons visiter la Maison de Dieu à La Mecque. Ses Compagnons furent heureux d'entendre cela car cela signifiait qu'après six longues années, ils allaient bientôt pouvoir se rendre à La Mecque visiter la Sainte Ka'ba. Sur l'instigation de ce rêve, le Prophète prit la direction de la Cité Sacrée avec mille quatre cents Compagnons. Lorsqu'ils arrivèrent à Ghadir Ashtat, ils surent que la nouvelle de leur voyage était parvenue aux Quraychites. Indignés à l'idée que les musulmans venaient visiter la Maison de Dieu, ces derniers rassemblèrent une armée et jurèrent d'empêcher Muhammad et ses Compagnons d'entrer à La Mecque, même s'il était alors contraire à la tradition arabe d'empêcher quiconque de visiter la Ka'ba. Le Prophète agissait sur inspiration divine, c'est peut-être pour cela qu'il garda son calme lorsqu'il apprit la réaction des Quraychites. Il avait été informé par ses espions que Khâlid Ibn al-Walîd, bien décidé à couper la route aux musulmans, avait avancé avec deux cents cavaliers jusqu'à Ghanim. Cette nouvelle fit changer le Prophète d'itinéraire, laissant une voie très fréquentée, pour une autre, moins connue mais plus ardue, qui le mènerait à Hudaybiyya. Ainsi, il évitait la confrontation avec l'armée de Khâlid. L'historien Ibn Hichâm nous rapporte ce fait ainsi :

« Qui peut nous montrer une route que les Quraychites n'occupent pas ? » demanda le Prophète. Quelqu'un se porta volontaire. Il se mit alors à guider les musulmans sur une voie qui était ardue et rocallieuse, à travers les montagnes. Les musulmans eurent beaucoup de mal à franchir ces passages montagneux mais ils arrivèrent enfin, atteignant une plaine immense. Le Prophète les appela à demander le pardon de Dieu et à s'en remettre à Lui, ce

qu'ils firent et le Prophète leur dit que c'était le mot « pardon » qu'il avait été demandé aux Israélites de prononcer mais ils n'en furent pas capables¹.

C'était en effet une période d'épreuves pour les musulmans, mais ils devaient faire face à ces épreuves avec patience et endurance. La moindre hésitation à suivre cette voie aurait été considérée comme une transgression que seul le pardon de Dieu aurait pu effacer. C'est pourquoi le Prophète exhorte ses Compagnons à se repentir et à chercher la clémence divine pour toute faiblesse ou toute colère qu'ils auraient montrée en ce moment d'épreuves. Les difficultés devaient être surmontées avec courage. Aucune impulsion ne devait amener l'un d'entre eux à dévier du sentier de Dieu.

Afin de passer en revue la situation, le Prophète fit une halte à Hudaybiyya, située à 15 kilomètres de La Mecque. De là, il envoya Kharach Ibn Umaya à dos de chameau, informer les Mecquois que les musulmans étaient venus visiter la Maison de Dieu et non pas livrer bataille. En arrivant à La Mecque, le chameau de Kharach fut massacré et ils essayèrent de le tuer à son tour. Il réussit malgré tout à prendre la fuite et à retourner à Hudaybiyya. Le Prophète envoya alors 'Uthmân Ibn 'Affân pour appeler les Mecquois à cesser leurs hostilités et leur dire que les musulmans repartiraient tranquillement à Médine après avoir accompli les rites de la 'umra (petit pèlerinage). Les Mecquois ne l'écouterent même pas et le firent prisonnier. Plus tard, Mikraz Ibn Hafs, accompagné de cinquante hommes, attaqua le camp des musulmans en pleine nuit, et lança une pluie de projectiles et de flèches s'abattant sur les pèlerins. Mikraz fut capturé mais aucune sanction ne fut prise contre lui : il fut relâché sans condition. Puis, alors que les musulmans faisaient leur prière de l'aube, quatre-vingts hommes en provenance de Tan'im les attaquèrent. Ils furent aussi capturés puis relâchés sans condition.

De longues négociations avec les Quraychites s'ensuivirent. Finalement, une trêve fut conclue entre les deux camps. À première vue, cette trêve était une victoire absolue pour les Quraychites et une défaite pour les musulmans. Les partisans du Prophète n'arrivaient pas à comprendre comment, puisque Dieu leur avait annoncé

1. Ibn Hichâm, *Sîra*, vol. III, p. 357.

leur visite à la Ka'ba, le Prophète aurait pu accepter de retourner à Médine sans avoir accompli le pèlerinage. Ils seraient autorisés à revenir l'année suivante mais pour un court séjour de trois jours seulement. Des clauses aussi humiliantes que celles-là furent toutes indiscutablement acceptées par le Prophète. Cela ressemblait à une acceptation de la défaite.

Les Quraychites agirent délibérément de manière agressive et ostentatoire dans le but d'offenser le Prophète. Ils voulaient l'amener à déclarer les hostilités afin d'avoir une excuse pour le combat. Empêcher de visiter la Ka'ba était en soi contraire à la tradition arabe. En outre, c'était pendant le mois de dhû-l-Qi'da, qui était un des quatre mois sacrés de la tradition arabe, pendant lesquels la guerre était interdite. Les Quraychites voulaient combattre les musulmans mais ils ne voulaient pas être accusés de profaner le mois sacré. Ils voulaient rejeter le tort sur les musulmans, qui étaient peu nombreux à ce moment-là et qui n'étaient même pas équipés pour combattre. Ils avaient échoué là, à 400 kilomètres de leurs foyers, aux frontières du territoire ennemi. C'était l'occasion rêvée pour les Quraychites de déclencher une attaque sauvage contre les musulmans et de laisser libre cours à leur antagonisme. Ils firent tout ce qu'ils purent pour amener les musulmans à provoquer le combat mais le Prophète ignora toutes les provocations. Il évita scrupuleusement de tomber dans leur piège.

La situation était si grave que, de tous les Compagnons, seul Abû Bakr n'avait pas ressenti, qu'en acceptant les termes du traité de paix humiliants, ils avaient plié devant leurs agresseurs. Ils étaient même encore plus surpris lorsqu'un verset du Coran fut révélé qualifiant cet accord de « victoire éclatante ». « Quel genre de victoire est-ce ? » protesta l'un d'entre eux. « On nous a empêchés de visiter la Maison de Dieu. Nos chameaux pour le sacrifice n'ont pas été admis à continuer. Le Prophète de Dieu a été forcé à repartir de Hudaybiyya. Deux de nos frères persécutés, Abû Jandal et Abû Basîr, ont été remis à leurs persécuteurs... » Pourtant, ce traité humiliant permit d'ouvrir la voie à une grande victoire musulmane.

Le traité de Hudaybiyya semblait être une capitulation devant l'ennemi mais en fait, pendant toute la durée de la trêve, il permit aux musulmans de se renforcer et de consolider leur position. Le Prophète donna suite à toutes les exigences des Quraychites en

échange d'une seule assurance de leur part : qu'ils cesseraiient toute hostilité contre les musulmans pendant dix ans. Les raids continus et les menaces de guerre avaient empêché les musulmans de poursuivre la propagation de l'islam. Dès que le Prophète revint de Hudaybiyya, il intensifia l'envoi de délégations chargées d'enseigner l'islam dans et autour de l'Arabie, la préparation ayant été faite auparavant. Maintenant que la paix prévalait, le message de l'islam se répandit comme une traînée de poudre. Les gens, par milliers, tribu après tribu, affluaient pour entrer dans l'islam. La religion nouvelle commença aussi à se propager au-delà des frontières de l'Arabie. Délivré des idolâtres de La Mecque, le Prophète put mener des actions contre les juifs de Khaybar et les expulser en raison de leur connivence avec les ennemis de l'islam, qu'ils avaient aidés à plusieurs reprises. Il songea aussi à affermir la force de l'islam à Médine. Le point culminant survint seulement deux ans après le traité de Hudaybiyya avec la capitulation des Quraychites sans même livrer combat. Il n'y eut plus alors une seule barrière dressée contre l'entrée triomphale du Prophète à La Mecque. C'était l'imposition délibérée d'une humiliante retraite de La Mecque qui ouvrit la voie à une grande victoire.

Les gens d'aujourd'hui ont tendance à recourir aux armes à la moindre provocation de leurs ennemis. Quand les pertes occasionnées par ces guerres absurdes leur sont reprochées, ils se justifient en disant qu'ils n'étaient pas les premiers agresseurs, mais que l'ennemi les a amenés machiavéliquement à entrer en guerre. Ce dont ils ne se rendent pas compte, c'est que la non-violence ne signifie pas rester pacifique tant qu'on n'agit pas avec violence contre vous mais elle signifie qu'il faut s'abstenir de toute violence même face à la violence et qu'il faut refuser de céder à la provocation. Les intrigues insidieuses devraient être déjouées et vaincues par de paisibles débats. Aussi profondément que puisse être ancré l'antagonisme chez vos ennemis, il ne faut pas laisser leur antagonisme devenir soit un stimulant, soit une justification à leurs actions.

Combattre ses ennemis n'est pas une manière de réussir dans la vie. C'est seulement en évitant les conflits qu'on peut consolider ses forces. C'est alors par l'intimidation seule qu'on arrive à vaincre ses ennemis. Se battre à la moindre provocation et ignorer le besoin de construire calmement sa force, équivaut à se vouer à la destruc-

tion. Une telle conduite ne peut mener à la réussite dans ce monde. Le Prophète parvint à ses fins en poursuivant une politique de non confrontation ; comment alors ses partisans peuvent-ils réussir en poursuivant une politique de confrontation ? Comment peuvent-ils se targuer d'être ses partisans alors qu'ils restent aveugles à sa ligne de conduite ? Comment peuvent-ils espérer qu'il intercède en leur faveur au Jour du Jugement Dernier ?



chapitre 6 **La voie du Prophète**

Évolution et non pas révolution

Le mot arabe « *sunna* » signifie « un sentier, une voie ». Dans la vie religieuse, ce terme a l'acception suivante : « la manière de vivre qui plaît à Dieu et qui a été révélée aux hommes par le biais des Prophètes ». Le mot s'applique dans le Coran à toutes les formes que la Loi Divine a pu prendre à travers toutes les époques.

Quand Dieu a créé le monde, Il a aussi imposé une voie à suivre. Il a imprégné cette Loi Divine de manière si péremptoire dans le monde de la nature qu'il est impossible d'en dévier d'un pouce. Mais Dieu n'a pas imposé Sa volonté à l'humanité. Il nous a donné la liberté de pensée et d'action : ceux qui suivent Sa voie de leur plein gré auront le Paradis pour récompense. Quant à ceux qui dévient de Sa voie, ils auront pour châtiment le feu de l'Enfer.

« Dieu voulait que vous le sachiez et Il souhaitait vous guider sur la voie de ceux qui ont vécu avant vous afin de vous prendre en miséricorde. Il est le Sage, l'Omniscient. »¹

Les Prophètes de Dieu sont venus au monde pour nous rendre ce chemin clair et évident. Par leurs paroles et leurs actions, ils nous ont montré comment vivre en harmonie avec la volonté de Dieu. C'est cette manière de vivre qui est connue en islam sous le

¹. Coran 4/26.

nom de « sunna » (ou voie) des Prophètes. Elle couvre tous les aspects de la vie, allant des affaires personnelles à la réforme sociale et la construction d'une nation. Ceux qui cherchent avec conviction à faire partie des serviteurs élus de Dieu doivent suivre la voie du Prophète à tous les égards. Nul ne peut se considérer libre « d'emprunter une autre voie » dans quelque domaine de la vie que ce soit.

La plus importante pratique dans la vie personnelle du Prophète était de prêcher la Parole de Dieu. Une étude de sa vie montre que sa plus grande préoccupation était d'amener les gens sur la voie de Dieu. Que cette préoccupation soit devenue une angoisse pour lui est un fait clairement rappelé dans le verset suivant du Coran :

« Vas-tu te consumer de chagrin parce qu'ils ne sont pas croyants ? »¹

Le Prophète a dit que celui qui ne suivait pas sa pratique ne faisait pas partie de sa communauté. De la même manière que cette remarque s'applique à un contrat de mariage ou à d'autres obligations sociales, elle s'applique aussi au devoir d'appeler les gens vers la voie de Dieu. Seuls ont le droit d'être appelés véritablement partisans du Prophète ceux qui, outre d'autres obligations enjointes par lui, adoptent aussi cette pratique primordiale.

Un des aspects de la mission publique du Prophète était son approche réaliste, progressive dans tout ce qu'il faisait. Dans son application des normes théoriques, il prenait toujours en considération la réalité politique. Il était toujours très attentif à introduire des réformes sociales progressivement. Dans le jargon moderne, son approche aurait pu être appelée « évolutive » et non pas « révolutionnaire ». 'Aïcha, la femme du Prophète, a expliqué ce principe très clairement :

Les premiers chapitres du Coran qui furent révélés étaient courts et parlaient du Paradis et de l'Enfer. Puis, quand les gens furent prêts à accepter les enseignements de l'islam, les versets traitant du licite et de l'illicite furent révélés. Si des injonctions telles que : « Ne buvez pas de vin » ou « ne commettez pas l'adultère »

I. Coran 26/3.

avaient été révélées en premier lieu, les gens auraient refusé d'abandonner ces pratiques.

Avec la conquête de La Mecque en l'an 8 H, le Prophète eut le contrôle total de la capitale arabe. Pourtant, il ne chercha pas à appliquer immédiatement les lois islamiques dans la Maison de Dieu à La Mecque. Quoi qu'il ait eu à faire, il le fit progressivement. Le gouvernement islamique fut établi dans la ville sainte quand le pèlerinage de l'an 8 H eut lieu ; pèlerinage accompli selon la coutume préislamique ancienne. L'année suivante, le second pèlerinage de l'ère islamique fut accompli par les musulmans avec les idolâtres qui, eux, suivaient leurs propres coutumes. Ce fut seulement la troisième année que le Prophète annonça que le pèlerinage serait accompli entièrement selon les rites islamiques. Ce pèlerinage est connu sous le nom de « *hujjat al-wadā'* » : le pèlerinage d'Adieu du Prophète.

Il répugnait naturellement au Prophète de voir les idolâtres venir à la Mosquée Sacrée accomplir le pèlerinage selon leurs coutumes polythéistes. Pourtant, malgré tout le pouvoir qu'il détenait, il ne s'empressa pas d'appliquer la loi islamique. Il s'abstint plutôt d'aller en pèlerinage à La Mecque pendant les deux ans qui suivirent sa conquête. « Je n'aimerais pas aller en pèlerinage alors que les idolâtres s'y rendent et accomplissent les rites du pèlerinage nus » disait-il lorsque la saison du pèlerinage arrivait.

Quelques musulmans partirent en pèlerinage l'année qui suivit la conquête de La Mecque (an 8 H) mais le Prophète n'était pas parmi eux. L'année suivante (l'an 9 H), la délégation des pèlerins musulmans était conduite par Abû Bakr. Ce fut après cela que les polythéistes furent interdits d'accomplir le pèlerinage. L'interdiction venait du Coran :

« Ô Croyants, les polythéistes sont impurs. Ne les laissez plus s'approcher de la Mosquée Sacrée à l'expiration de cette année. »¹

Le Prophète envoya ensuite son cousin 'Alî à La Mecque avec pour ordre de se mêler à la foule des pèlerins et de proclamer haut et fort qu'à partir de cette année, aucun idolâtre ne serait autorisé à pénétrer dans la Mosquée Sacrée.

1. Coran 9/28.

sé accomplir le pèlerinage et qu'accomplir le *tawâf* (circumambulation autour de la Ka'ba) nu, serait définitivement interdit. Puis, la troisième année, suite à l'élimination progressive du polythéisme, le Prophète entreprit ce qui devait être son dernier pèlerinage à la Mosquée Sacrée.

Ceci montre combien le Prophète était attentif à introduire des réformes progressivement. Même lorsqu'il exerçait le pouvoir, il n'essaya pas d'imposer en urgence la législation islamique. Il laissa les choses suivre leur cours normal, agissant par étapes, jusqu'à atteindre la conclusion désirée. Il s'abstenait d'introduire les mesures désirées mais il ne cherchait pas non plus à empêcher les polythéistes d'exercer leurs activités jusqu'à ce que vienne le moment où ils étaient prêts d'eux-mêmes à s'abstenir de ces actes.

Il y a plusieurs facettes du Prophète qu'on a généralement considérées comme peu importantes. Par exemple, son approche réaliste et progressive dans tout ce qu'il faisait, n'a jamais été saluée comme étant d'une importance spéciale. Ainsi, le Prophète a vécu à La Mecque pendant treize ans après le début de sa mission prophétique mais pas une seule fois pendant toute cette période n'a-t-il protesté contre la profanation continue de la Ka'ba. Même après avoir conquis la ville, il n'était pas pressé d'abolir des coutumes vaines et frivoles. Il attendit deux ans, malgré le fait qu'il ait eu le pouvoir d'entreprendre des actions immédiates. Ce fut seulement la troisième année qu'il introduisit les réformes qu'il avait en tête.

Une approche progressive recueille plusieurs avantages qui ne peuvent être obtenus par aucune autre méthode. Elle garantit l'assurance d'atteindre ses objectifs. Celui qui adopte cette méthode n'avance pas d'un pouce tant qu'il n'est pas sûr d'avoir consolidé sa position précédente. Il ne se laisse pas emporter par son propre zèle mais prend plutôt en compte les facteurs extérieurs et avance prudemment en fonction de la situation. Il ne fait pas l'ombre d'un doute que quelqu'un qui est si prudent dans sa progression, parvienne à atteindre son but.

En outre, il y a moins de risque de subir des pertes inutiles. Ceux qui cherchent à avoir tout, tout de suite, se rendent compte inévitablement qu'ils doivent surmonter d'énormes obstacles avant d'être en position d'avoir quoi que ce soit. De telles tentatives peuvent se solder par des pertes incalculables en vies humaines ainsi que des

dégâts matériels énormes. Réparer son erreur pour une telle imprudence peut prendre des siècles.

Une obéissance inébranlable

Vers la fin de la vie du Prophète, les fertiles régions frontalières de l'Arabie préislamique étaient sous le contrôle des deux grandes puissances impériales de l'époque : les Sassanides et les Byzantins. Au Nord se trouvaient les émirats de Basrâ et Ghasasina, ainsi que la province romaine de Pétra, gouvernée par l'entremise de chefs arabes. L'influence romaine à ces endroits avait amené la plupart des habitants à entrer dans le christianisme. Au Sud et au Nord-est s'étaient les émirats de Bahrayn, Yamâma, du Yémen et d'Oman, cette dernière étant connue alors sous le nom de province de Mazun. Ces États étaient sous domination de l'empire sassanide et la religion de leurs maîtres perses (le zoroastrisme) s'était répandue parmi tous ces peuples.

En l'an 6 H (628 apr. J.-C.), le Prophète avait signé une trêve de dix ans avec les Quraychites à Hudaybiyya. Ayant la paix sur le front intérieur, il envoya des lettres à tous les dirigeants des territoires environnant l'Arabie pour les inviter à embrasser l'islam. L'une de ces lettres avait été apportée par l'ambassadeur du Prophète, Chuja' Ibn Wahhâb al-Asadi à al-Hârith Ibn Abî Chimr de Ghasasina. Le contenu de la lettre (notamment la phrase : « Croyez en Dieu et vous conserverez votre souveraineté. ») mit le chef arabe hors de lui. Il jeta la lettre en disant : « Qui peut me prendre mon royaume ? »

Le gouverneur de Basrâ, Churahbil Ibn 'Amr Ghassânî, se fit encore plus méprisant. Le Prophète dépêcha Hârith Ibn 'Umayr avec une lettre pour le gouverneur romain. Il entra dans la ville de Mu'ta, à la frontière syrienne, où il fut tué par un Arabe agissant pour le compte du gouverneur.

Cet acte équivalait à l'agression d'un État sur un autre au vu des conventions internationales. Il y avait par ailleurs des signes que l'armée romaine, basée en Syrie, se préparait à avancer sur Médine : Byzance ne pouvait tolérer l'émergence et le développement d'une puissance indépendante sur le sol arabe.

Lorsque la nouvelle du meurtre de Hârith Ibn 'Umâr atteignit Médine, le Prophète décida qu'une action militaire devait être menée contre les auteurs de ce crime odieux. Il donna l'ordre de rassembler les musulmans – tous en armes – à un endroit appelé Harq. Une force de trois mille hommes, sous le commandement de Zayd Ibn Hâritha, fut levée. Après leur avoir donné les derniers conseils, le Prophète leur fit prendre la route de la Syrie.

Lorsque l'armée syrienne arriva à Ma'an, en Syrie, ils installèrent leur camp. Le gouverneur de Bosrâ s'était déjà préparé au combat, encouragé en cela par le fait que l'empereur romain Héraclius venait d'arriver dans la ville proche de Ma'ab, fort d'une armée de cent mille hommes. Les tribus chrétiennes locales Lakhm, Qayn, Bâhra et Ballî vinrent renforcer les rangs de leurs coreligionnaires byzantins et s'accordèrent à combattre sous le commandement du chef des Banû Ballî, Malik Ibn Zalifa. Cette armée romaine de plus de 100 000 hommes s'était regroupée sur le front syrien pour affronter une armée musulmane de 3 000 hommes.

Zayd Ibn Hâritha fut tué pendant la bataille ainsi que les deux chefs qui prirent le commandement à sa suite : Ja'far Ibn Abî Tâlib et 'Abdullâh Ibn Rawaha. La chute de l'étendard musulman créa la confusion dans les rangs musulmans. Alors un soldat du nom de Thâbit Ibn Aqram s'avança, brandit l'étendard et cria à ses compagnons d'armes : « Choisissez un nouveau chef ! » – « Nous t'avons choisi », répondirent-ils. Cependant, Thâbit déclina l'offre et demanda à ce que le commandement soit conféré à Khâlid Ibn al-Walîd. Les musulmans s'accordèrent sur ce choix. En entendant cela, Khâlid Ibn al-Walîd s'avança, brandit l'étendard et marcha sur les lignes romaines. Les forces byzantines furent forcées de battre en retraite.

L'issue de cette bataille était cependant indécise et il y avait toujours le risque que les Arabes de Pétra, alliés aux Romains, marchent sur Médine pour écraser la puissance naissante de l'islam. Cette menace avait été ressentie en l'an 5 H lorsqu'un des compagnons de 'Umar al-Khattâb lui demanda s'il avait entendu les nouvelles et qu'il répliqua : « Quoi ? Les Ghassanides seraient-ils à nos portes ? »

Le Prophète était absolument conscient de cette menace et il s'assura dans ses derniers jours que la préparation complète d'une force armée soit faite pour combattre l'aide de Pétra à l'armée romaine. La force qui avait été recrutée comprenait des Compagnons

illustres tels que Abû Bakr et 'Umar, mais le Prophète ne leur confia pas le commandement. Il nomma plutôt, avec beaucoup de sagesse, Ussâma Ibn Zayd qui, en plus d'être un jeune et courageux guerrier, avait été stimulé par le fait que son père, Zayd Ibn Hâritha, avait été tué par les Romains lors de la bataille de Mu'ta. Cette armée n'a cependant pas pu se mettre en marche du vivant du Prophète. Sa mort, survenue en l'an 10 H, fit nommer Abû Bakr premier Calife des musulmans et c'est finalement lui qui donna l'ordre à l'armée de marcher sur la Syrie.

À la suite de la mort du Prophète, la nouvelle d'une apostasie en masse des tribus arabes gagna Médine. La plupart des tribus arabes qui avaient embrassé l'islam après la conquête de La Mecque en l'an 8 H, s'étaient converties, plus impressionnées par la domination politique de l'islam qu'autre chose. Ces tribus ne subirent pas de transformation intellectuelle profonde et ne purent atteindre la même conviction que celle des premiers Compagnons du Prophète. Ils étaient habitués à une vie libre et facile, et certaines des injonctions islamiques – surtout la *zakât*¹ – étaient plus qu'ils ne pouvaient tolérer. Quelques mois avant la mort du Prophète, des démagogues s'étaient levés au Yémen et dans le Najd afin de tirer avantage de la situation en mettant en avant un nouvel islam selon lequel il n'y avait nul besoin de payer la *zakât* alors qu'elle fait partie intégrante de la religion révélée au Prophète. Ils devaient donc eux-mêmes prétendre être prophètes pour parler avec la même autorité. Leur état de prophète devint très populaire parmi les tribus qui considéraient la *zakât* comme une lourde charge. Celles-ci affluèrent donc pour supporter ces faux prophètes. Leur moral remonta avec la mort du Prophète en l'an 10 H et l'apostasie commença à se répandre comme une traînée de poudre, les seules villes préservées furent La Mecque, Médine et Ta'if. Le bruit courut par ailleurs que ces rebelles s'apprétaient à attaquer Médine.

Alors que le premier Calife, Abû Bakr, souhaitait que l'armée se mette en marche, la plupart des Compagnons étaient opposés à cela. « Ces tribus arabes sont en proie à la révolte, dirent-ils, et Médine est susceptible d'être attaquée à n'importe quel moment. L'armée

I. Une partie de ses biens donnée en aumône (impôt légal).

devrait rester défendre Médine plutôt que d'être envoyée dans une contrée lointaine. »

L'autre réserve émise concernait le choix du commandant, Ussâma, de cette armée car il n'était alors âgé que de dix-sept ans et, pire, il était fils d'esclave. Comment, pensaient-ils, les grands Compagnons du Prophète pouvaient servir sous les ordres d'un simple adolescent ? Un général de guerre plus âgé et plus expérimenté qu'Ussâma devrait être nommé pour conduire cette armée.

'Umar, qui était simple soldat dans l'armée d'Ussâma, retourna à Médine pour transmettre leur message à Abû Bakr. Le Calife écouta ce qu'il avait à dire sur la première affaire puis répondit : « Même si j'étais le seul à rester à Médine après le départ de l'armée, livré en pâture aux bêtes sauvages, je ne rappellerai pas une armée que le Prophète a lui-même envoyée. » Il rejeta la remarque faite sur la jeunesse et le rang d'Ussâma par ces mots : « Comment ? Les musulmans sont-ils toujours aussi fiers et arrogants qu'au temps de la *jâhiliyya*¹ ? » Sur ces mots, il alla lui-même à pied donner l'ordre à l'armée de se mettre en marche sous le commandement d'Ussâma. Le Calife des musulmans marcha aux côtés d'Ussâma, ce dernier juché sur sa monture, et parla avec lui des affaires liées à la campagne militaire. Il voulait mettre un terme à l'appréhension des musulmans quant à la capacité de commander d'Ussâma et c'était là le moyen le plus pratique et le plus efficace pour y arriver. Leurs réserves disparurent lorsqu'ils virent le Calife marcher aux côtés d'Ussâma sur sa monture. Alors que la nouvelle de l'avance de l'armée d'Ussâma se répandit dans l'Arabie, les opposants y virent un signe de la confiance des musulmans. Ils supposèrent que les partisans du Prophète devaient avoir des réserves de forces considérables pour oser envoyer une armée si loin de Médine à un moment si critique. Ils décidèrent d'attendre l'issue de la campagne syrienne avant d'attaquer la principale cité musulmane : si les musulmans sont défaits, alors ils seront suffisamment affaiblis pour rendre possible une éventuelle offensive contre la capitale.

L'armée d'Ussâma Ibn Zayd remporta une victoire éclatante sur les Romains. La campagne, qui dura quarante jours, prouva en outre qu'Ussâma était la personne adéquate pour cette expédition. Les

1 Période pré-islamique, litt. période de l'ignorance.

musulmans revinrent à Médine avec un grand nombre de captifs et un butin considérable. Les rebelles perdirent leur détermination en voyant cela et leur révolte fut étouffée dans l'œuf. Ainsi, les musulmans remportèrent un succès sur les deux fronts simplement parce qu'ils avaient fait ce que le Prophète avait ordonné.

Ils donnèrent une leçon à toutes les futures générations : les musulmans doivent éprouver leur force dans le monde extérieur et non pas entre eux. Mais les générations musulmanes suivantes n'ont pas retenu cette leçon, et, à l'heure actuelle, la situation s'est détériorée à un tel point que le monde musulman s'est enfermé dans une guerre avec lui-même sur tous les fronts. Personne n'est prêt à relever un défi en dehors du monde musulman mais tous veulent combattre leurs propres frères musulmans. Sans nul doute, le plus grand défi que doivent relever aujourd'hui les musulmans, c'est la dissémination de l'islam dans le monde extérieur. Mais ils sont tellement occupés à se battre entre eux qu'il n'est pas surprenant qu'ils n'aient ni le temps ni l'énergie à consacrer à cette tâche primordiale.

Il y a une autre raison importante qui justifie l'insistance du Prophète pour l'envoi d'une armée. Les tribus arabes étaient en proie à des guerres intestines depuis des temps immémoriaux et elles n'auraient pas tardé à se battre à nouveau si elles ne s'étaient confrontées à un ennemi extérieur sur lequel elles testeraient leurs forces. Vers la fin de sa vie, le Prophète évita ce danger en les opposant à la puissance de l'armée romaine. Les Arabes avaient alors une arène qui convenait à merveille pour démontrer leur bravoure. Ils n'avaient plus le temps pour les combats fratricides et le pillage qui étaient jusque-là leur manière d'agir. À la place, ils tournèrent leurs regards vers des horizons plus lointains, empruntant une route qu'ils firent resplendir – en moins de cent ans – par des conquêtes qui engloberaient trois continents.



DEUXIÈME PARTIE

Le cheminement du Prophète

chapitre 7

La révolution du Prophète

C'est la volonté de Dieu que sa religion règne, souveraine, sur Terre. Il souhaite qu'elle jouisse d'une prédominance intellectuelle sur les autres systèmes religieux. Mais pour que cela arrive, certaines conditions doivent être remplies. L'avènement du Prophète Muhammad a été le point culminant d'un long processus, qui s'est étendu sur plusieurs milliers d'années, période pendant laquelle le terrain a été totalement préparé pour cette tâche. Les conditions ont été créées pour pouvoir faciliter l'accomplissement de sa mission. Ce que le Prophète devait faire, c'était de comprendre ces conditions et d'en faire un sage usage, ce qu'il fit en donnant à l'islam une position d'influence intellectuelle dans le monde.

Aujourd’hui, une fois de plus, un processus s’est poursuivi depuis les mille dernières années, par lequel Dieu a créé les conditions qui permettent le renouveau islamique. Si elles sont exploitées de façon bénéfique, l’islam pourra à nouveau retrouver sa place dans le monde de la pensée, comme par le passé.

Mais pour que ces opportunités donnent un rendement maximum, cela nécessite un combat intense de tous les instants, que seuls ceux doués d'une connaissance profonde des conditions contemporaines, sont capables d'entreprendre. Sont aptes à entreprendre cette tâche ceux qui s'élèvent au-dessus de la psychologie réactionnaire et qui se concentrent sur l'action positive. Des gens qui peuvent sacrifier toute autre considération et se dévouer de tout leur cœur pour parvenir à ce but primordial : l'expansion de l'islam ; des gens qui naviguent avec clairvoyance dans les confusions de la pensée humaine et qui sont guidés par la sagesse divine dans leur entreprise. Des esprits aussi nobles ne seront pas inspirés par des pensées de gloire nationale ou de grandeur matérielle. Ils seront

seulement intéressés à établir la grandeur de Dieu. Ce sont de telles personnes qui ont fait la grandeur de l'islam par le passé – qui ont donné à l'islam cette prépondérance intellectuelle – et ce sont de telles personnes qui peuvent à nouveau faire la même chose. D'un autre côté, si nous sommes leurrés par des slogans superficiels et distraits par n'importe quel problème mineur, tout ce à quoi nous parviendrons sera la destruction des conditions que Dieu a créées pour nous. Nous ne serons alors jamais capables d'amener les possibilités à devenir des réalités.

Une comparaison

La révolution islamique réalisée du vivant du Prophète s'est faite en subissant le sacrifice de 1018 vies humaines. Pendant les vingt-trois années où s'est accomplie cette révolution, quatre-vingts expéditions militaires eurent lieu. Le Prophète a cependant pris part à vingt-sept d'entre elles et il y eut des combats dans seulement un nombre minime d'expéditions. 259 musulmans et 759 non-musulmans moururent dans ces batailles, soit un nombre total de 1018 vies humaines. C'est un nombre de victimes extraordinairement bas pour une si grande révolution – une révolution qui a changé totalement le cours de l'histoire. La révolution du Prophète en ce sens pourrait être qualifiée de révolution pacifique, étant donné le peu d'effusion de sang.

Les écrivains et les orateurs musulmans contemporains font à tort l'éloge des révolutions modernes non islamiques dans leur comparaison avec celle du Prophète. Ils mettent en avant avec fierté que seul un millier de personnes moururent pendant la révolution islamique alors que pour la seule révolution russe, on compte la perte de treize millions de vies. La révolution démocratique française eut aussi à payer un lourd tribut en victimes qui se chiffre en milliers.

Les musulmans aiment cette comparaison parce qu'elle satisfait leur fierté. Mais, il y a une autre comparaison à faire et à laquelle ils n'ont même pas pensé. Peut-être l'erreur de ne pas avoir pensé à faire cette seconde comparaison n'est qu'un simple moyen d'éviter la réprimande car personne au fond n'aime être admonesté.

Cela reviendrait à prendre le nombre de morts occasionnés lors de la première campagne missionnaire de l'islam et de le comparer avec le nombre des victimes causées par les mouvements islamiques de notre époque. En d'autres termes, cela équivaut à voir combien de gens sont morts lors de la première révolution islamique et combien sont décédés dans les tentatives révolutionnaires musulmanes des temps modernes. Le vingtième siècle a été le témoin de grands mouvements révolutionnaires islamiques, de grandes « croisades sacrées » au sein du monde musulman. De la même manière que les musulmans comparent la révolution islamique du Prophète avec les révolutions modernes, laïques et non musulmanes, ils devraient aussi considérer leurs propres mouvements à la lumière de la révolution du Prophète et voir comment ils se situent dans cette comparaison.

Si les musulmans devaient faire cette comparaison, ils seraient stupéfaits de constater que leurs propres mouvements ne sont, en comparaison avec celui du Prophète, pas meilleurs que les mouvements révolutionnaires du monde non musulman. Les effets de la révolution du Prophète se sont fait ressentir dans le monde entier et pourtant, elle ne s'est faite qu'au coût d'un millier de vies. Les mouvements islamiques des temps modernes, en revanche, ont causé la mort de millions de gens et, en dépit de cela, il est impossible d'indiquer – même la plus petite zone – dans laquelle la révolution islamique a réellement été positive et couronnée de succès.

L'affaire ne s'arrête pas là. Loin d'avoir été victorieux, notre combat actuel a produit l'effet inverse de celui escompté. Ces mots de la Bible sonnent avec une exacte vérité en ce qui concerne nos efforts des temps modernes :

Tu sèmeras ta graine en vain, car tes ennemis la mangeront. Ceux qui te haïssent te gouverneront. Et ta force sera gaspillée en vain car ta terre ne produira pas sa récolte ni les arbres leurs fruits¹.

Telle est l'histoire des musulmans d'aujourd'hui.

La révolution de l'époque du Prophète nous montre que si seulement un millier de personnes sont prêtes à tout donner pour la cause islamique, alors Dieu ne laissera pas leurs sacrifices sans ré-

I. Bible, Lévitique, Chapitre 26.

compense. Dans les temps modernes, des millions de musulmans ont montré la volonté de faire des sacrifices, mais Dieu n'a pas pris cause pour nous. Malgré tous nos sacrifices, nos efforts ont été stériles. Ceci montre que nos efforts ont été mal dirigés. Si nous avions suivi la Voie Droite que Dieu nous a indiquée, Il nous aurait sûrement donné gain de cause, comme il est dit dans ce verset du Coran :

« En vérité, Nous t'avons accordé une victoire éclatante, afin que Dieu te pardonne tes fautes, passées et présentes, afin qu'il paracheve sur toi Sa grâce et te dirige dans la Voie Droite. Dieu te prête ainsi un puissant secours. »¹

Un fermier qui sème du blé récolte du blé. Il ne dit pas la vérité s'il dit avoir semé du blé et que seules des ronces apparaissent à la place. Il est tout simplement impossible qu'une graine de blé puisse produire une récolte de ronces. Il en est de même pour nos efforts à l'époque moderne. Si nous avions réellement suivi la voie du Prophète et de ses Compagnons – si nous avions fait des sacrifices avec le même esprit –, il ne fait nul doute que nos énormes efforts auraient eu des résultats positifs. On peut se bercer d'un bonheur illusoire dans ce bas monde, le vrai Paradis dans l'autre monde est pour ceux qui fondent leurs vies sur la réalité et non pas sur le rêve et l'illusion.

L'assistance divine

En S'adressant aux croyants dans le Coran, Dieu leur dit : « Ô croyants ! Si vous défendez la Cause de Dieu, Il vous soutiendra et raffermira vos pas. »² Ici, l'expression « défendez la Cause de Dieu » signifie être en harmonie avec Son plan divin. Dieu a fixé une espèce de modèle de façon à ce que les événements surviennent dans ce monde. Il a créé des circonstances favorables qui, si elles sont exploitées correctement, donneront des résultats en conséquence.

1. Coran 48/1-3.

2. Coran 47/7.

Nous pouvons « entrer » dans ce plan divin en coordonnant nos efforts pour entrer dans ce modèle voulu. Dieu renforce ceux qui L'aident de cette manière.

Voici un exemple de ce qui arrive quand on omet de faire ainsi. Il y avait un prêtre qui voulait avoir un bel arbre devant sa maison. « Si je plante une graine, pensa-t-il, cela prendra au moins dix ans pour qu'elle devienne un arbre adulte. »

Il fit donc déraciner un grand arbre par des paysans à son service qui le transportèrent et l'installèrent devant sa maison. « Très bien, se dit-il, je viens d'achever le travail de dix ans en l'espace d'un jour. » Quel ne fut pas le choc lorsque le lendemain il se réveilla et vit les feuilles de l'arbre asséchées. Le soir, ses branches avaient ployé et en quelques jours les feuilles moururent et tombèrent au sol ; tout ce qu'il restait devant sa maison, c'était un gros morceau de bois sec. Quelques jours après, un ami vint rendre visite au religieux qu'il trouva en train de tourner comme un ours en cage dans son jardin. « Que se passe-t-il ? Pourquoi êtes-vous si énervé aujourd'hui ? » – « Je suis pressé mais Dieu ne l'est pas » répondit le prêtre qui continua à lui raconter l'histoire de l'arbre depuis le début. Dans tout ce qui survient dans le monde, il y a une partie jouée par Dieu et une autre par l'homme. C'est comme une machine qui fonctionne lorsque deux roues dentées tournent à l'unisson : l'une des roues est celle de Dieu, l'autre est celle de l'homme. La réussite de l'homme ne peut se faire que s'il garde la cadence de Dieu. S'il essaie d'avancer à son propre rythme, il se brisera car la roue de Dieu est plus forte que la sienne.

Il en est de même pour la révolution islamique. La première révolution islamique fut réalisée par un petit nombre de serviteurs de Dieu dont la roue était en harmonie avec celle de Dieu. Les générations postérieures à Adam, le premier homme sur Terre, adoraient toutes un Dieu Unique. L'humanité, comme l'affirme le Coran, « formait une seule communauté ». Cette situation se perpétua pendant quelques siècles mais par la suite l'adoration des phénomènes sur-naturels – le polythéisme – prévalut. Les gens trouvaient difficile de focaliser leur attention sur un Dieu invisible, alors ils portèrent leur attention ailleurs, sur des objets visibles, et, en faisant cela, réduisirent la croyance en Dieu à une foi abstraite au statut déchu et sans importance. C'était à cette époque que le soleil, la lune, les étoiles

devinrent des objets d'adoration, et les montagnes et les océans furent considérés comme des dieux. La divinité était même attribuée aux humains qui se détachaient du commun des mortels. C'est ainsi qu'après une période d'environ mille ans sur Terre, les gens virent la fin de la domination conceptuelle du monothéisme et leur intellect fut souillé par la pensée polythéiste.

C'est après le déclin de la religion monothéiste primordiale que Dieu a commencé à envoyer des prophètes à l'humanité. Ces prophètes n'ont cependant pas atteint assez de renom pour éradiquer complètement le polythéisme et réaffirmer la domination du monothéisme. À cette époque, les Prophètes se répandirent aux quatre coins du monde – selon un *hadîth*, il y eut 124 000 Prophètes – mais tous sans exception furent rejetés et pris en dérision.

Lorsqu'un individu, homme ou femme, rejette la vérité, il le fait pour une raison. Il le fait parce que quelque chose occupe une place importante dans sa vie et il ne peut l'abandonner même pour la vérité. Le Coran nous révèle la nature de cet attachement qui aliène les individus pour les éloigner du message vérifique des Prophètes :

« [...] Car lorsque leurs Prophètes venaient à eux prêcher avec des preuves évidentes à l'appui, ils se prévalaient de la science qu'ils détenaient. Mais les menaces dont ils se moquaient les assaillirent de toutes parts. »¹

Ce qui est appelé « science » dans ce verset, c'est cette forme corrompue de la religion à laquelle les gens ont adhéré depuis si longtemps qu'ils en sont venus à la considérer comme sacrée. La religion qui s'est transmise d'une génération à l'autre s'est, de cette manière, ancrée dans l'esprit des gens. Quand ils y réfléchissent, ils pensent aux noms des saints qui y sont associés. Cela devient partie intégrante de l'ordre établi. Enchâssée dans une tradition complexe, elle assure une position dominante dans la société.

Lorsque les Prophètes se rendent chez des peuples qui adhèrent à une religion polythéiste établie, leur enseignement monothéiste est une voie isolée dans un tel environnement. Ils affirment avec conviction la véracité de leurs enseignements, mais leur revendication fait

¹. Coran 40/83.

partie de celles qui n'ont pas encore reçu la ratification de l'histoire. Ils peuvent seulement discuter raisonnablement avec leurs peuples en essayant de les persuader de voir la lumière. Avec le retentissement d'une religion établie partout, un tel raisonnement si paisible tombe dans les oreilles de sourds. Les Prophètes apparaissent insignifiants face à la grandeur qui entoure la foi des ancêtres de leurs peuples. Prenez le cas du Prophète Jésus (ﷺ) qui dormait sous un arbre pendant que le grand prêtre des juifs résidait dans la splendeur du palais de Haykal¹. Comment les gens pouvaient-ils accepter que quelqu'un qui dormait sous les arbres puisse être le détenteur de la vérité plutôt que l'occupant du grand palais de Haykal ? C'est pour cela que les gens eurent tant de mépris pour leurs Prophètes. Ils révéraient les personnages bien établis : pourquoi donc devraient-ils les délaisser pour une créature insignifiante sans aucun statut apparent ? Il est vrai toutefois que certains Prophètes du passé ont été tenus en estime par leurs peuples mais ces Prophètes étaient devenus plus des héros nationaux que les prédicteurs de la vérité aux yeux de leurs admirateurs.

C'est une chose de s'attacher à un message et c'en est une autre, bien différente, de s'attacher à une institution. Il n'y a rien de plus difficile que de célébrer un office en accord avec un message et rien de plus facile qu'un office prononcé au nom d'une institution. Tout ce que le message a en guise de support, c'est la vérité tandis que les institutions sont supportées par toutes sortes de grandeur matérielle. Ce sont ceux qui donnent leur soutien à un message quand il n'a d'autre support que la simple vérité qui seront élevés et honorés auprès de Dieu. Quand il acquiert le statut d'une institution, alors le supporter ne bénéficiera à personne auprès de Dieu. S'engager pour l'islam en tant que message est un acte fait pour Dieu. S'engager pour l'islam en tant qu'institution est cependant, le plus souvent, un acte destiné à amasser les profits matériels qui en découlent.

I. Le temple de Salomon à Jérusalem.

L'exaltation de la parole de Dieu

Les Prophètes ont été envoyés par Dieu pour se tenir sur la route de la vie et montrer aux voyageurs le chemin qui mène au Ciel et les prévenir de rester éloignés de la voie qui mène aux feux de l'Enfer. Le Coran l'exprime par les mots suivants :

« C'est ainsi que Nous avons fait de vous une communauté du juste milieu afin que vous soyez témoins parmi les hommes et que le Prophète vous soit témoin. »¹

C'est dans cette perspective que, lorsque le polythéisme a évincé le monothéisme pour devenir la religion prédominante de l'humanité, les Prophètes ont été envoyés. Répandant sur eux la connaissance de la Vérité, Dieu les a envoyés pour guider les gens sur la Voie Droite et les prévenir de rester éloignés du mal. Tous les Prophètes se sont acquittés totalement de cette responsabilité. Leur enseignement de la Vérité était à la fois compréhensible et raisonnable. Ils n'ont rien laissé de côté dans leur communication de la Vérité ; ceux qui ont cru en eux seront dignes du Paradis, tandis que ceux qui les auront rejetés ne se sont préparés qu'à résider en Enfer.

Dieu est Capable de toute chose. Il aurait été aisé pour Lui de faire en sorte que la Vérité trône au-dessus de tout, de la même manière qu'il a fait que le soleil surpassé toutes les autres formes de lumière. Mais, puisque nous sommes mis à l'épreuve dans ce monde, Dieu a fait en sorte que les choses ne surviennent que dans les limites des règles de cause à effet. Si les événements devaient survenir miraculeusement, nous n'aurions d'autre choix que de voir la Main de Dieu dans leur occurrence : il n'y aurait là aucune épreuve. C'était donc dans les limites des règles de cause à effet que Dieu a fixé l'établissement de la domination de Sa Parole sur Terre. Il a créé toutes les circonstances nécessaires pour arriver à cette fin et a ensuite envoyé un Prophète ayant pour mission spéciale de la concrétiser. La tâche du Prophète, par conséquent, n'est pas seulement de proclamer la Vérité, mais de faire aussi que la Vérité soit une force prédominante sur Terre, achevant ainsi la grâce de Dieu sur l'hu-

I. Coran 2/143.

nité et nous permettant par ailleurs de profiter de l'assistance divine que leur caractère rebelle nous avait enlevée :

« [Ils] veulent éteindre la Lumière de Dieu par leurs calomnies mais Dieu parachèvera Sa Lumière, dussent les infidèles en souffrir ! C'est Lui qui a envoyé Son Prophète pour tracer la voie à suivre et prêcher la vraie religion qu'il élèvera au-dessus de toute autre croyance, dussent les idolâtres en souffrir ! »¹

Une nouvelle nation est née

Le Prophète Muhammad dit un jour : « Je suis [la réponse à] la prière d'Ibrâhîm. » L'invocation à laquelle il faisait référence était celle d'Ibrâhîm lorsqu'il reconstruisait la Ka'ba :

« Seigneur ! Envoie-leur un Prophète issu d'eux-mêmes, qui leur récitera Tes versets, leur enseignera l'Écriture et la Sagesse et les purifiera de leurs fausses croyances ! Tu es en vérité, le Puissant, le Sage. »²

Et pourtant, à peu près deux mille cinq cents ans se sont écoulés entre la prière d'Ibrâhîm et la naissance du Prophète Muhammad. Le Prophète Zakariyyâ (Zacharie) (ﷺ) pria pour avoir un fils prophète³ et en moins d'un an, sa femme donna le jour à Yahyâ (Jean le Baptiste) (ﷺ). Pourquoi donc la prière d'Ibrâhîm, qui était de la même nature que celle de Zakariyyâ, a-t-elle mis autant de temps à être exaucée ?

La raison à cela est que Jean le Baptiste avait à mener une mission immédiate. Il devait dénoncer la prétention religieuse de son peuple, en devenant martyr entre leurs mains, de façon à ce qu'ils ne pussent plus être les dépositaires des Écritures divines ; une autre nation devait venir les remplacer. Le Prophète Muhammad, d'un autre côté, devait rétablir la domination du monothéisme sur le polythéisme. Ceci ne pouvait être effectué sans les antécédents nécessaires :

1. Coran 61/8-9.

2. Coran 2/129.

3. Coran 3/30.

les conditions qui conduiraient à cela devaient être créées dans le monde ; une nation assez probe pour assister le Prophète dans l'accomplissement de cette tâche devait voir le jour. Tout ceci a nécessité deux mille cinq cents ans pour se produire, de façon à ce que cet événement puisse prendre place dans les limites des lois de cause à effet, selon la méthode voulue par Dieu.

En accord avec ce plan, Ibrâhîm reçut l'ordre de quitter le territoire civilisé de l'Iraq pour se rendre dans les étendues sèches et stériles de l'Arabie où il devait s'installer avec sa femme Hâjar (Hagar) et son fils Ismâ'il (Ismaël).¹

Lorsqu'il arriva à La Mecque avec sa femme et son bébé, Ibrâhîm ne trouva rien d'autre qu'une terre aride et inhospitalière. Sur ordre de Dieu, Ibrâhîm laissa son épouse et son enfant pour repartir en Iraq. Confiante en Dieu, Hâjar resta là où son époux l'avait laissée. Mais, rapidement la réserve d'eau s'épuisa et Ismâ'il commença à battre des pieds et des mains tant il avait soif. C'est alors que la source de Zamzam surgit. Si Dieu leur avait fait subir une dure épreuve, Il ne les avait cependant pas laissé la surmonter seuls. Ces deux êtres étaient impliqués dans l'œuvre de Dieu et Il serait toujours là pour leur porter secours aux moments cruciaux.

Quand Ismâ'il atteignit l'âge de l'adolescence, Ibrâhîm vit en songe qu'il devait sacrifier son fils. Il interpréta ce signe comme étant un commandement de Dieu et il s'apprêta à l'appliquer. Puis, alors qu'il tenait le couteau sur la gorge d'Ismâ'il, une voix venant du ciel lui ordonna de s'arrêter et de sacrifier à sa place un bétail. Ceci était un signe de Dieu disant à Ibrâhîm qu'il devait faire d'énormes sacrifices. Mais il n'eut pas à les faire ; ce fut seulement la volonté de sacrifier qui était désirée de Dieu. Une fois qu'il avait montré qu'il pouvait réussir ce test, l'acte en lui-même lui fut épargné. Dieu avait prévu d'utiliser Ibrâhîm et sa famille pour mener à bien un autre grand projet. Loin de les laisser sacrifier leurs vies inutilement, Il les protégerait.

Ismâ'il grandit et épousa une fille de la tribu des Jurhum qui s'était installée à La Mecque lorsque la source de Zamzam fut découverte. Ibrâhîm était en Syrie à ce moment-là. Un jour, il vint chez Ismâ'il qui était absent ; seule sa femme était présente et elle ne re-

1. Coran 14/37.

connut pas son beau-père. « Où est allé Ismâ'il ? » demanda Ibrâhîm. « Il est parti à la chasse », répondit-elle. Il engagea alors la conversation avec elle en lui demandant si elle et son époux vivaient bien. Et la femme d'Ismâ'il se plaignit à lui de leur pauvreté et des difficultés qu'ils devaient endurer. Ibrâhîm en prenant congé la pria de faire ses amitiés à Ismâ'il et de lui dire de « changer l'entrée de sa porte ». Quand Ismâ'il fut de retour, elle lui raconta toute l'histoire. Ismâ'il comprit que ce visiteur était son père qui était venu voir comment allaient les choses. Ismâ'il devina ce que son père entendait par « changer l'entrée de sa porte » : il devait se séparer de son épouse car, trop attachée aux biens terrestres, elle ne connaît pas pour engendrer la progéniture que Dieu désirait. Il divorça de cette femme et prit une autre épouse. Après un temps, Ibrâhîm revint pour une autre visite. Ismâ'il était à nouveau absent. Ibrâhîm posa à sa nouvelle belle-fille les mêmes questions qu'il avait posées à la précédente. Cette fois-là, la femme d'Ismâ'il fit la louange de son mari et dit que tout allait bien pour eux ; ils avaient tout pour être reconnaissants à Dieu. Ibrâhîm se leva et lui demanda de faire ses amitiés à Ismâ'il en lui disant de « conserver son entrée ». Cette femme avait les qualités idéales pour mener cette tâche ; Ismâ'il devait donc la garder pour épouse¹.

C'est ainsi que, dans la solitude du désert d'Arabie, les graines de la progéniture de ceux qui devaient être connus sous le nom d'enfants d'Ismâ'il avaient été semées. C'étaient les étapes initiales de la préparation d'un peuple qui, deux mille cinq cents ans plus tard, devait donner au sceau des prophètes toute l'aide nécessaire dont il avait besoin pour achever l'œuvre la plus monumentale de l'histoire humaine.

Les qualités d'un peuple qui a évolué dans les étendues stériles du désert environnant La Mecque peuvent se résumer à travers la citation de l'éminent historien Philip K. Hitti citant les qualités de ce peuple qui s'est développé dans le désert pendant des centaines d'années :

« Le courage, la patience dans les périodes difficiles, le respect des droits et des devoirs de voisinage (*jiwar*), la civilité, la générosité

1. Ibn Kathîr, *Tafsîr*.

et l'hospitalité, l'attention envers les femmes et l'acquittement d'une promesse solennelle. »¹

La meilleure des communautés

À l'époque, les polythéistes n'avaient pas nié l'existence de Dieu. Ils se plaisaient à Le façonner sous forme d'objets inanimés. Trouvant difficile d'imaginer un Dieu qui ne pouvait être vu, ils Le représentèrent sous des formes humaines ou matérielles et firent de ces objets visibles leur centre d'attention. Les objets qu'ils choisirent de révéler étaient invariablement des choses qui semblaient grandioses à leurs yeux.

Une partie de la prière d'Ibrâhîm, quand il commença à reconstruire la Ka'ba, s'énonçait ainsi :

« Seigneur, implora Ibrâhîm, fais de cette Cité un havre de paix ! Préserve-moi ainsi que ma descendance de l'adoration des idoles qui ont, Seigneur, égaré un grand nombre d'hommes ! Quiconque me suivra sera des miens. Mais quiconque me désobera... Seigneur, Tu es Clément et Miséricordieux. Seigneur ! J'ai installé une partie de mes descendants dans une vallée sans culture, auprès de Ton oratoire sacré afin, Seigneur, qu'ils puissent accomplir la prière (*salât*). »²

Le polythéisme avait atteint son apogée à l'époque d'Ibrâhîm. Où que l'on aille, on trouvait de gigantesques monuments glorifiant des idoles. Il apparaissait impossible à l'intellect humain de se débarrasser des chaînes de la pensée polythéiste. C'est à ce moment-là qu'il fut ordonné à Ibrâhîm de s'installer à La Mecque et d'engendrer une nouvelle lignée de descendants. Le but de Dieu était d'élever un peuple sur une terre qui n'avait pas encore été exposée à l'influence polythéiste, de façon à voir se développer une communauté à l'esprit assez élevé pour se détourner des apparences et à penser en

1. Philip K. Hitti, *Histoire des Arabes*, p. 253.

2. Coran 14/35-37.

termes de profondes réalités. Le Coran qualifie le produit final de cette progéniture humaine ainsi :

« Mais Dieu vous a fait aimer la foi qu'il a embellie dans vos cœurs, tandis qu'il vous a fait détester l'impiété, la perversité et la désobéissance. Ce sont ceux-là les bien-guidés. »¹

Nous ne pouvons comprendre ce verset que si nous pensons à la situation qui prévalait il y a 1500 ans, quand les Compagnons adoptèrent la foi. Ils étaient cernés par une multitude de « dieux » visibles mais malgré cela ils adoptèrent le Dieu invisible ; parmi une kyrielle de personnalités matérialistes, ils reconnaissent et crurent en un Prophète qui ne désirait aucune stature matérielle. À cette époque, l'islam était une religion étrange pour le monde mais c'est cette religion hors du commun – au sens propre et figuré – que les Compagnons apprirent à aimer. En résumé, ils virent la Vérité quand elle n'était encore qu'une force abstraite, avant qu'elle ne fût soutenue par la ratification de l'histoire. On devait être prêt à tout lui donner sans rien attendre en retour.

« Vous êtes la meilleure communauté qui ait jamais été suscitée parmi les hommes. »²

En commentant ce verset, 'Abdallâh Ibn 'Abbâs affirme qu'il fait référence à ceux qui ont émigré de La Mecque vers Médine avec le Prophète. En fait, ce petit nombre « d'expatriés » était représentatif de tous ces Arabes qui formèrent le groupe connu sous le nom de Compagnons du Prophète.

'Abdallâh Ibn Mas'ûd résuma les qualités des Compagnons dans les mots suivants :

Ils étaient la crème de la communauté musulmane : les plus chaleureux, les plus savants et les moins protocolaires. Ils étaient ceux que Dieu avait choisis pour accompagner Son Prophète et établir Sa religion.

1. Coran 49/7.

2. Coran 3/110.

L'un des exemples les plus remarquables d'altruisme dans l'acte de foi à cette époque était l'événement connu sous le nom de *bay'at 'aqaba thaniya* (le second serment d'allégeance d'al-'Aqaba), qui avait été fait avant que le Prophète n'émigre à Médine. Au moment même où la persécution avait atteint son comble, certains d'entre eux commencèrent à prêcher le message de l'islam à Médine, où chaque foyer fut très rapidement touché. À cette époque, certaines personnes de Médine s'étaient résolues à aller à La Mecque afin de prêter serment d'allégeance au Prophète et de l'inviter à venir immigrer à Médine. Jâbir al-Ansârî se rappela plus tard comment, lorsque l'islam s'était répandu dans chaque foyer de Médine, ils avaient tenu conseil ensemble. « Comment pourrions-nous laisser le Prophète, apeuré et affligé, errer dans les collines autour de La Mecque ? » se disaient-ils entre eux. Pour ceux qui ne jugeaient que d'après les apparences, le fait même que le Prophète était seul, avec peu d'adeptes, était la preuve qu'il n'était pas dans le vrai : comment pouvait-il être le Prophète de Dieu et être laissé dans une situation si abjecte ? Mais les gens de Médine considéraient l'affaire à un niveau plus profond. Ils avaient pris conscience de son véritable état de prophète et ils avaient vu qu'en l'aidant, ils gagneraient la grâce et la faveur divines.

Soixante-dix personnes parmi les gens de Médine prononcèrent ce serment d'allégeance. Nous pouvons raconter dans quelles conditions précaires ils le firent en nous basant sur les faits rapportés par l'un d'entre eux, Ka'b Ibn Malik. Il raconte comment ils s'étaient joints subrepticement à un groupe normal de pèlerins appartenant à leur tribu en prétendant faire eux aussi le pèlerinage. Près de La Mecque où les autres installèrent leur camp, les musulmans firent semblant aussi d'être gagnés par le sommeil. Après le premier tiers de la nuit cependant, ils quittèrent calmement leurs couches afin de se rendre au rendez-vous avec le Prophète en se déplaçant « tels des oiseaux avançant en silence dans le sous-bois ».¹

Quel moment extraordinaire cela a-t-il dû être alors que le Prophète était rejeté de tous et que quelques individus seulement se levèrent, impatients de le suivre. À cette période, le Prophète n'avait pas sa place dans sa propre ville natale ; il avait été chassé de

1. Ibn Hichâm, *Sîra*, vol. 2, p. 49.

Ta'if sous les injures et sous une volée de projectiles. Aucune tribu ne voulait lui accorder sa protection. Pourtant, dans des conditions si défavorables, les gens de Médine reconnaissent la vérité de sa mission prophétique et répondirent à son appel. Quand les *Ansâr*¹ s'apprêtèrent à lui jurer allégeance, l'un d'entre eux se leva et demanda : « Savez-vous ce que votre acte d'allégeance entraînera ? Il entraînera la destruction de vos biens et de vos maisons. » – « Nous en sommes conscients, répondirent-ils, et c'est un serment d'allégeance qui entraînera la destruction de nos biens et de nos maisons dans lequel nous nous engageons. » Ils demandèrent ensuite au Prophète : « Quelle sera notre récompense si nous te restons fidèles jusqu'à la fin ? » – « Le Paradis » répondit le Prophète. « Donnez-nous ta main, dirent-ils au Prophète, de façon à ce que nous te prions serment. »

Les *Ansâr*, dans leur grande majorité, donnaient leurs vies pour une vérité encore controversée, pour une réalité qui n'avait pas encore trouvé sa place dans le monde de l'humanité. C'était un acte qu'aucune communauté avant ou après eux n'avait essayé d'imiter.

Éviter les problèmes superflus

Ce sont généralement les problèmes appelés nationalistes dans la terminologie moderne qui capturent l'imagination de l'*intelligentsia* d'un peuple et qui conduisent à l'établissement de mouvements populaires. Les problèmes de cette nature se sont aussi posés au Prophète Muhammad mais il les a scrupuleusement évités. La réussite de sa mission dépendait de son aptitude à se conformer au plan divin qui avait évolué pendant les deux mille cinq cents ans passés. S'il s'était immiscé dans des problèmes inutiles, toutes les conditions qui avaient été créées auraient pu être ruinées.

La frontière territoriale arabe avec le Yémen était passée sous le contrôle du gouvernement éthiopien en 525 apr. J.-C. et Abraha avait été nommé gouverneur. Cet individu audacieux lança une attaque contre la sainte Ka'bâ, dans le but de la détruire et de mettre fin à la position centrale dont elle jouissait en vertu de son état de site

1. Les gens de Médine qui ont soutenu le Prophète.

du pèlerinage. L'année de son attaque sur la Ka'ba (570 apr.J.-C.), à l'aide d'une armée d'éléphants, coïncidait avec l'année de la naissance du Prophète (570-571 apr. J.-C.). C'était aussi l'année où l'armée sassanide (perse) attaqua le Yémen et l'assimila à son empire. Bazan devint le nouveau gouverneur. Quand le Prophète Muhammad commença sa mission, l'empereur perse entendit parler de lui ; il envoya des instructions à Bazan qui ordonnaient au nouveau Prophète d'abandonner ses prétentions. « Dans le cas contraire, dit l'empereur, apportez-moi sa tête. »¹

Ceci montre combien devenus importants les problèmes posés par la domination étrangère aux frontières de l'Arabie à l'époque où le Prophète Muhammad avait entamé sa mission. Le Prophète aurait pu inciter son peuple à se soulever contre les envahisseurs étrangers afin de les repousser hors du territoire arabe. Mais agir ainsi aurait été contraire au plan divin. C'était Sa volonté que le Prophète n'entrât pas en conflit avec d'autres adversaires sur des problèmes secondaires ; il devait se concentrer sur le but central de sa mission qui était de propager la Parole de Dieu. La conséquence fut, comme en témoigne l'histoire, que Bazan, de même que la plupart des chrétiens du Yémen, embrassèrent l'islam. À sa place, un leader politique aurait essayé de résoudre ces problèmes nationaux en utilisant sans scrupules toutes les intrigues politiques possibles. Au lieu de cela, le Prophète réussit à communiquer aux autres les idées de l'islam.

Après le décès d'Abû Tâlib, Abû Lahab devint le chef de la tribu des Banû Hâchim. Puisque le nouveau chef refusa d'assurer sa protection au Prophète, ce dernier était forcé de chercher la protection d'une autre tribu. À cette fin, il rendit visite à de nombreuses tribus, parmi lesquelles la tribu des Banû Chayban Ibn Thâ'labâ, installée à la frontière. Le chef de cette tribu, Musanna Ibn Hârithâ, expliqua au Prophète que son peuple vivait près de la frontière perse, sur un territoire que l'empereur sassanide les avait autorisés à occuper à la condition qu'ils ne prêcheraient ni nouvelle doctrine ni n'offrirent refuge à quiconque le ferait. « Peut-être que les dirigeants n'approuveraient pas vos enseignements » ajouta-t-il.²

1. Ibn Hîchâm, *Sîra*.

2. Ibn Kathîr, *Sîra*.

Ceci montre bien que le gouvernement étranger aux frontières de l'Arabie constituait bien plus qu'un empiètement politique et territorial sur la souveraineté arabe. Il empêchait en même temps le travail missionnaire du Prophète. Celui-ci aurait pu s'en servir comme prétexte pour initier une résistance active aux puissances étrangères, en disant qu'aucun travail missionnaire ne pourrait être mené tant que toutes les obstructions extérieures n'auraient pas été éliminées. Mais agir de la sorte dans les premières étapes de sa mission aurait été aller contre le plan divin, qui consistait à affaiblir les empires de Rome et de Perse en lutte l'un contre l'autre depuis vingt ans. Quand vint enfin le moment pour eux d'être conquis, ce furent eux qui eurent à porter la responsabilité du début des hostilités. Par ailleurs, cela fut relativement facile pour les musulmans de les soumettre, ouvrant ainsi la voie aux conquêtes sans précédent de l'époque post-prophétique. Si les musulmans s'étaient confrontés à Rome et à la Perse trop tôt, alors que ces empires étaient puissants et qu'eux-mêmes étaient faibles, le résultat aurait été contraire.

En accord avec le plan de Dieu

Le sol spirituel de l'Arabie sur lequel le Prophète accomplit sa mission était humide et fertile, prêt à produire de grands fruits. Pourtant, le Prophète devait employer les bonnes méthodes pour permettre à sa mission d'avancer ; pour atteindre le succès, il devait se conformer au plan divin.

Le principe de base de la mission d'enseignement du Prophète consistait à mettre l'accent sur la certitude de l'au-delà et de l'éternité. En aucun cas son enseignement ne devait reposer sur les affaires de ce bas monde. Le vrai problème auquel l'homme doit faire face, c'est celui de son éternelle destinée.

Le second principe du Prophète était d'éviter scrupuleusement tout conflit matériel entre lui – l'enseignant – et ceux à qui il adressait ses enseignements. Peu importe le prix à payer, il ne laissait jamais aucune rivalité matérielle s'immiscer entre lui et sa congrégation. Le traité de Hudaybiyya en était un exemple manifeste. En déclarant constamment la guerre aux musulmans, les Quraychites ont fait en sorte que les musulmans et les non-musulmans soient di-

visés en deux partis toujours en désaccord, voire en guerre. Dans ce traité, le Prophète accepta toutes les exigences des Quraychites en échange d'une trêve de dix ans. Les termes du traité étaient si unilatéraux que bien des musulmans le considérèrent comme une humiliation ; mais en réalité il ouvrit la voie à ce que le Coran appelle « une victoire éclatante ».¹ Ce traité mit fin à l'atmosphère de confrontation qui s'était développée entre musulmans et non-musulmans. Les musulmans ne pouvaient pas communiquer les enseignements de leur foi librement aux non musulmans qui, en retour, étaient libres de les accepter. Aucune rivalité matérielle ou préjudice quelconque ne se dressaient alors sur la route de la propagation de l'islam. À la suite du traité et de l'effet de conciliation qu'il eut sur les non-musulmans, le message de l'islam se répandit rapidement à travers toute l'Arabie. En seulement deux ans, le nombre de musulmans fut multiplié par dix. Il avait semblé impossible de conquérir La Mecque par la force des armes, pourtant elle succomba deux ans plus tard sous la force des enseignements islamiques.

Un des aspects importants de la méthode du Prophète était sa miséricorde envers ses ennemis, même quand ils étaient entièrement à sa merci. La raison à cela était qu'il ne considérait personne comme un ennemi ; il voyait tous les hommes et toutes les femmes comme les récipiendaires potentiels des enseignements islamiques et il tenait absolument à leur donner toutes les chances possibles d'accepter la foi. L'exemple le plus illustre de cette magnanimité que le Prophète manifesta tout au long de sa vie peut être vu dans le traitement infligé aux Quraychites après la conquête de La Mecque. Les mêmes gens qui les avaient, lui et ses partisans, inlassablement persécutés pendant les vingt années précédentes, étaient alors à la merci du Prophète. Mais, plutôt que de les punir pour leurs crimes passés, il pardonna à tous. Quand les Quraychites comparurent devant lui pour recevoir leur punition, il leur dit simplement : « Partez ! Vous êtes des hommes libres ! » Il prononça sur quelques-uns des peines de mort avec sursis mais ceux-là aussi furent libérés lorsqu'ils firent appel à sa clémence, soit personnellement soit par le biais d'intermédiaires. En tout, dix-sept personnes furent condamnées à mort, mais parmi elles, seules cinq – qui n'avaient fait aucun

1. Coran 48/1.

appel – furent effectivement exécutées. Pendant la bataille d'Uhud, l'oncle du Prophète, Hamza, avait été tué par Wahchî Ibn Harb, et son corps fut ensuite mutilé par Hind Bint 'Utba. Quand le Prophète apprit cela, il dit dans le feu de l'action : « Si Dieu me donne la victoire sur eux, je mutilerai alors trois d'entre eux »¹.

Wahchî et Hind figuraient parmi les dix-sept personnes condamnées à mort par le Prophète. Mais lorsqu'ils firent tous deux appel à sa clémence, il pardonna aux deux. C'était la volonté de Dieu que Son Prophète fût clément et indulgent envers ses ennemis car cette ligne de conduite était en harmonie avec le plan divin pour l'avancement de la cause islamique.

Ce principe est basé sur une analyse en profondeur de la nature humaine. La société est un corps composite d'individus vivants et sensibles chez qui un besoin de vengeance se déclenche dès que l'un d'eux est blessé. Supprimer un individu, c'est inviter à la rébellion de ceux qui lui sont associés, ce qui signifie que le temps qui pourrait être mis pour construire la société est perdu à freiner le mécontentement. En pardonnant à tous ses anciens ennemis après la conquête de La Mecque, le Prophète s'assura que, par la suite, aucune insurrection ne pointerait. En fait, la plupart de ceux à qui il avait pardonné embrassèrent l'islam et devinrent une source de force pour la religion ; l'exemple par excellence est celui de 'Ikrima, le fils d'Abû Jahl, un ancien adversaire implacable du Prophète et de ses Compagnons.

Une fois l'autorité du Prophète établie, il restait à entreprendre certaines réformes sociales. Le Prophète faisait très attention à introduire de telles réformes progressivement ; il ne s'empresait jamais à imposer des mesures que les gens n'étaient pas prêts à accepter.

Les gens de La Mecque étaient les héritiers de la religion d'Ibrâhîm, mais ils avaient déformé la vraie religion d'Ibrâhîm et avaient adopté différentes formes d'innovations religieuses. Par exemple, à l'époque d'Ibrâhîm, le pèlerinage (*hajj*) était accompli pendant le mois lunaire de dhû-l-hijja. Étant donné qu'une année selon le calendrier lunaire a onze jours de moins qu'une année solaire, ses mois ne reviennent pas aux mêmes saisons. Ainsi le pèlerinage tombait-il parfois dans

¹. Ibn Kathîr, *Tafsîr*, vol. 2, p. 352.

une saison et parfois dans une autre. Ceci allait contre les intérêts commerciaux des Quraychites. Ils voulaient que chaque année le pèlerinage tombât en été et ils adoptèrent alors une méthode connue sous le nom de « *nasi* ». Ceci consistait à ajouter onze jours au calendrier lunaire chaque année. Après cette intercalation, ils conservèrent le nom des mois lunaires, mais en réalité, leur calendrier était solaire. Cela signifiait que pendant trente-trois ans, toutes les dates étaient déplacées de leurs véritables places dans le calendrier lunaire ; tous les trente-trois ans, lorsque leur ajout annuel de onze jours au calendrier avait effectué la course d'une année complète, le pèlerinage était alors accompli à sa date réelle selon le calendrier lunaire. Une des tâches confiées au Prophète était de mettre fin à toutes les innovations des Quraychites et de faire en sorte que le pèlerinage soit accompli selon le système original d'Ibrâhîm. La conquête de La Mecque eut lieu pendant le mois de ramadan, en l'an 8 H. Le Prophète était alors le maître de toute l'Arabie. Il aurait pu mettre fin immédiatement à toutes les innovations des Quraychites. Mais au lieu de cela, il attendit le bon moment. Il restait seulement deux ans avant l'achèvement de la course de trente-trois ans du *nasi*. Le Prophète attendit ces deux années et bien qu'il fût le conquérant de La Mecque, il ne fit pas le pèlerinage pendant cette période. Ce n'est qu'à la troisième année après la conquête de La Mecque (l'an 10 H) qu'il participa au pèlerinage. C'était l'année où le pèlerinage était accompli à sa vraie date de *dhû-l-hijja*, en accord avec le système établi par Ibrâhîm. C'était le pèlerinage d'Adieu du Prophète au cours duquel il annonça, qu'à l'avenir, le pèlerinage serait accompli de la même manière que cette année-ci. Ainsi, il mit fin à la manipulation du calendrier lunaire d'une manière définitive. « Le temps a accompli sa course entièrement, annonça-t-il. Il est dans la même position que lorsque Dieu a créé les Cieux et la Terre. Et, pour Dieu, le nombre de mois dans une année est de douze. »¹

Il y avait une raison profonde dans le retard du Prophète à introduire cette réforme. Quand les gens ont adhéré à une certaine pratique religieuse pendant un nombre d'années, ils en arrivent à la considérer comme sacrée et ont une extrême difficulté à changer leur point de vue. En l'espace de deux ans, le pèlerinage tomberait le

1. Hadîth, Ibn Jarîr, Ibn Mardiya.

jour voulu par le Prophète, ce qui lui évita de prendre toute initiative prématurée qui aurait fait de cette affaire un problème. Quand l'heure fut venue pour le pèlerinage de tomber naturellement à son véritable moment, il annonça alors que c'était le jour exact où le pèlerinage devait être accompli et qu'il continuerait à l'avenir à être accompli le même jour.

De ces différents exemples, nous pouvons voir comment toute la politique du Prophète était empreinte de la sagesse dont Dieu lui avait fait don. On peut dire qu'il avait réglé sa propre roue dentée sur celle de Dieu ; chacun de ses mouvements était calculé pour être en parfait accord avec le modèle créé par Dieu. C'est pour cette raison que tous ses efforts ont produit des résultats fructueux.



chapitre 8

S'élever au-dessus des événements

*L*a péninsule Arabique, dans la période qui précédait immédiatement la venue du Prophète Muhammad, était confrontée à d'importants problèmes politiques. Les deux super-puissances de l'époque – les empires perse et romain – s'étendaient à l'ouest et à l'est de la péninsule Arabique et tous deux avaient transformé le territoire des Arabes en un terrain de jeux politiques. Les plus fertiles régions de la péninsule étaient sous le contrôle direct de l'une ou l'autre de ces deux puissances. L'Iraq avait été annexé par les Perses tandis que la Syrie, la Jordanie, la Palestine et le Liban faisaient alors partie de l'Empire byzantin. Malgré les frontières naturelles protectrices de la mer Rouge à l'Ouest et du golfe Persique à l'Est, les terres en bordure de ces mers n'étaient pas à l'abri de l'intrusion de ces deux puissants voisins. Les navires de guerre perses n'avaient aucune difficulté à traverser le golfe d'Oman et à pénétrer le territoire arabe. La mer Rouge non plus n'empêchait pas l'Egypte et l'Éthiopie – toutes deux sous le contrôle de l'empire byzantin – d'interférer dans les affaires des Arabes.

Les chefs de tribus avaient formé des États dans les régions intérieures de la péninsule Arabique, mais ils ne jouissaient pas non plus d'une réelle indépendance. La domination omniprésente de Rome et de la Perse signifiait que le seul moyen que ces chefs avaient pour préserver un minimum d'autonomie était de gouverner en tant que vassaux de ces puissances impériales. Aux frontières de la Syrie se trouvait l'État de Ghassâssina Arabiya, sujet de l'Empire romain et gouverné par Hârith Ibn Abî Chimr Ghassânî à l'époque de la mission prophétique de Muhammad.

Puis, il y avait Bosra qui, en plus d'être sous le contrôle politique des Romains, avait aussi subi l'influence de la culture romaine avec un grand nombre de ses habitants qui avaient accepté le christianisme.

À la frontière de l'Iraq se trouvait l'État de Hira Arabiyya qui était assujetti à l'Iran. Il y avait aussi plusieurs États le long du golfe Persique où l'influence de leur voisin perse était fortement ressentie. Le plus en vue parmi eux était l'État de Bahrayn, gouverné par Mundhir Ibn Sura, et où les habitants avaient adopté la religion zoroastrienne. Deux autres États étaient tombés sous l'influence de l'Empire perse de la même manière : Amman, dirigé par les deux fils de Jalandî, Jayfar et 'Abd, et Yamama, gouverné par Hamza Ibn 'Alî al-Hanafi. La rivalité entre les empires perse et romain était intense et leurs vassaux respectifs en Arabie prenaient part aux guerres qu'ils se livraient. Ghasasina, par exemple, prenait le parti des Romains et Hira, celui des Perses. De cette manière, le sang arabe coulait pourachever les desseins des deux super-puissances.

En ce temps, le Yémen était bien plus grand qu'il ne l'est aujourd'hui. Il comprenait plusieurs petits gouvernements tribaux dont le plus grand avait sa capitale à Sana'a. C'était là que se situait Nakran. Le gouvernement étranger au Yémen avait commencé en 343 apr. J.-C. quand les Romains envoyèrent des missionnaires chrétiens dans cette région. Ces missionnaires eurent un grand succès à Najrân et la plupart des habitants se convertirent au christianisme.

Bien que ce fût un événement religieux, leurs rivaux perses le perçurent comme une menace politique. Il leur semblait que l'Empire romain cherchait à établir un pied-à-terre dans le sud de l'Arabie. Les Perses s'étaient alliés aux tribus qui s'étaient installées au Yémen après avoir été expulsées de Syrie par les Romains en 70 apr. J.-C. Yûssuf Dhû Nuwwâs était arabe par sa naissance mais il avait accepté le judaïsme. Avec l'aide des Perses, il avait mis en place un gouvernement semi-autonome à Sana'a, placé sous l'autorité sassanide. Il s'employa par la suite à exterminer les chrétiens de Najrân, parmi lesquels beaucoup furent brûlés vifs en 534 apr. J.-C.

Les Romains prirent alors des mesures pour préserver leur emprise sur la région. Cherchant ostensiblement à protéger les chrétiens yéménites, ils choisirent le Négus éthiopien – un chrétien loyal aux Romains – pour atteindre leurs fins en l'incitant à se soule-

ver contre Yûssuf Dhû Nuwwâs. Le Négus envoya par la suite une armée au Yémen conduite par le chef éthiopien Aryat. Une courte bataille s'ensuivit qui se solda par la prise de Sana'a par les forces éthiopiennes et par le décès de Dhû Nuwwâs dans la mer. Très vite cependant, Abraha – un soldat de l'armée d'Aryat – tua son commandant et après avoir obtenu l'aval du Négus, il mit en place son propre gouvernement à Sana'a. C'était lui qui, en 571 apr. J.-C., partit attaquer La Mecque. Il eut pour successeurs ses deux fils : Yaksûm puis Masrûq.

Un membre de l'ancienne famille royale du Yémen, nommé Sayf Ibn Dhî Yazan, décida d'expulser les étrangers de son pays afin de réinstaurer la dynastie ancestrale. Il initia un mouvement de libération, mais lorsque le soutien local se révéla insuffisant pour arriver à ses fins, il alla voir le roi iranien Nurshirwan en quête d'un soutien militaire. Nurshirwan fut prompt à saisir cette occasion en or : pendant qu'une armée iranienne, sous le commandement de Dahraz, se préparait à avancer sur le Yémen, Sayf Ibn Dhî Yazan décéda. Mais son fils Ma'di Karb continua les préparatifs pour accueillir la force iranienne dans son pays. Ils traversèrent le golfe d'Oman, débarquèrent à Hadramawt et de là continuèrent sur Sana'a. L'alliance entre Ma'di Karb et Dahraz permit d'expulser les Éthiopiens du Yémen. Ma'di Karb devint roi de Sana'a mais une présence militaire iranienne avait été conservée, transformant ainsi le Yémen en une province iranienne transocéanique. Il y avait donc là-bas un gouverneur iranien à l'époque de l'avènement de l'islam. Son nom était Bazan et après s'être opposé au début à l'islam, il finit par s'y convertir.

Tout ceci pour montrer jusqu'où le territoire arabe était devenu la proie de desseins expansionnistes de la part de Rome et de la Perse à l'époque de la mission du Prophète Muhammad. Dans une telle situation, deux voies étaient laissées libres à un réformateur tel que le Prophète. Il aurait pu se laisser porter par la vague des événements de l'époque et fomenter une agitation politique contre les puissances coloniales qui menaçaient son pays. Ou alors il aurait pu se concentrer sur la construction de la force intérieure de son peuple jusqu'à atteindre un degré tel qu'il aurait fallu un léger effort de leur part pour faire s'écrouler entièrement l'édifice impérial.

Le Prophète choisit la deuxième solution plutôt que la première. L'attaque de la Sainte Ka'bâ par Abraha est mentionnée dans deux

chapitres (sourates 105 et 106) du Coran intitulés « L'Éléphant » et « Quraych ». Le Coran énonce explicitement que de telles menaces devaient être repoussées par « l'adoration ». C'est cela la manière d'agir de l'islam. Quand une menace politique se fait sentir, une solution doit être trouvée – non pas sur le plan politique – mais plutôt sur le plan spirituel, sur le plan de l'adoration.



chapitre 9

La méthode prophétique

Se renforcer intérieurement

L'histoire de l'islam a débuté en 610 apr. J.-C. quand le Prophète Muhammad reçut sa première révélation. À cette époque, il était le seul musulman au monde. En 622, le Prophète émigra de La Mecque vers Médine. Là, il établit un État islamique aux frontières extrêmement limitées. Elles s'étendaient seulement à quelques quartiers de la petite ville de Médine, la plus grande partie de la ville restant sous le contrôle des tribus juives et des Arabes qui ne s'étaient pas encore convertis à l'islam. Le Prophète décéda onze ans plus tard. Au moment de sa mort, les frontières de l'islam s'étendaient à l'ensemble de la péninsule Arabique pour atteindre le sud de la Palestine. Un empire islamique couvrant une surface de 2 590 000 km² avait vu le jour. En seulement moins d'un siècle, l'islam avait avancé à travers l'Afrique du Nord jusqu'en Espagne sur le front occidental et vers les frontières de la Chine sur le front oriental. Il existe toujours des traces de l'influence islamique dans des endroits aussi reculés que Budapest où un lieu saint dit Gul Baba, se trouve toujours sur les rives du Danube ou encore en France où beaucoup de clochers d'église contiennent des pierres avec des inscriptions en arabe ; vestiges du huitième siècle apr.J.-C. où le sud de la France était alors une province européenne du Califat de Damas. Deux cents ans auparavant, les habitants de l'Arabie conduisaient des chameaux ; maintenant ils menaient le monde. Bagdad était devenu le centre du monde civi-

lisé, prenant le relais de la Séleucie, de Persépolis, de Babylone et de Rome pour devenir le plus grand siège international de la science.

Ces conquêtes remarquables étaient le résultat d'un programme extraordinairement simple que le Coran explique en ces termes :

« Ô toi qui te blottis sous un manteau ! Lève-toi pour commencer tes exhortations et glorifier le Nom de ton Seigneur ! Hâte-toi de faire tes ablutions et de fuir toute abomination, en évitant cependant de te vanter de trop en faire et en te soumettant avec patience aux ordres de ton Seigneur. »¹

Si on le résume, le programme peut être divisé en trois étapes :

1- Une réponse individuelle, de façon à ce que l'on adore Dieu uniquement, que l'on corrige son niveau de morale et que l'on évite toutes formes de péchés et de mauvaises actions.

2- Faire prendre conscience aux autres de la réalité de leur existence et de la destinée finale : qu'ils sont les serviteurs de Dieu et que c'est à Lui qu'ils retourneront après la mort.

3- Rester patient face aux épreuves qui nous afflagent lorsque l'on essaie de se réformer soi-même et de réformer la société.

La force intérieure

Le *jihâd* est essentiellement un combat personnel, motivé par le désir irrésistible d'être sauvé dans l'autre monde, par l'envie que Dieu nous pardonne quand nous Lui serons présentés. Quand l'islam pénètre les profondeurs de notre conscience, nous ne pensons plus qu'à une chose : comment gagner la grâce et le pardon de Dieu. Nous cherchons immédiatement à façonnier notre foi, nos idées, notre tempérament, nos actions et tout ce que nous faisons dans la vie pour l'harmoniser avec notre préoccupation première : éviter de déplaire à Dieu. C'est sur la vie dans l'au-delà que nous devons focaliser toute notre attention. Nous appelons les autres à l'islam en étant sûrs que nous sommes d'abord de bons musulmans nous-mêmes :

1. Coran 74/1-7.

« Dis : «On m'a ordonné d'être le premier de ceux qui se soumettent à Lui.»¹

En ce qui concerne la motivation, devenir le « premier de ceux qui se soumettent à [Dieu] » est une affaire entièrement personnelle. Mais, dans ses conséquences, cet acte a des répercussions d'une portée considérable sur l'ensemble de la société. Une éruption volcanique commence à l'intérieur d'une montagne, invisible à l'œil humain. Mais quand l'éruption a lieu, elle illumine de son éclat toute la zone environnante. Il en est de même de ceux qui se soumettent à Dieu avant tout. La transformation qui s'opère dans leur for intérieur a des répercussions sur tout leur environnement. La même séquence peut être décelée dans la révélation du Coran : les premiers versets révélés concernaient la réforme personnelle ; plus tard vinrent les versets concernant l'amélioration de la société dans son ensemble. En comparant cette séquence avec la méthode adoptée par le Prophète de l'islam, Muhammad Marmaduke Pickthall, dans son introduction à la traduction du Coran, écrit :

L'inspiration du Prophète progressa à partir des choses intérieures vers celles extérieures².

Généralement, les gens considèrent les actions dans le monde extérieur comme étant les tâches les plus utiles dans la vie. Mais la leçon tirée de la vie du Prophète enseigne que l'on devrait d'abord travailler à se renforcer intérieurement. Les individus qui ont réussi à se consolider à l'intérieur deviennent une force irrésistible lorsqu'ils sortent au grand jour. Comment une personne peut-elle devenir forte intérieurement ? Le Coran ne nous fournit aucune prescription magique pour atteindre ce but. Il ne peut être atteint qu'à travers la foi, les actes vertueux et une constante persévérance. Avant toute chose, les vérités divines doivent être ancrées dans les profondeurs de nos cœurs et de nos esprits. Nous devons faire tous les efforts qu'il faut pour concentrer nos pensées sur l'autre monde, le monde des réalités éternelles. L'attitude à adopter est

1. Coran 6/15.

2. Muhammad Marmaduke Pickthall, *Le Saint Coran*, Londres, 1938.

celle qui consiste à dire que nous n'avons pas de droit dans la vie, seulement des responsabilités. Les difficultés sont amenées à s'élever quand on emprunte la voie de Dieu. Plutôt que d'en faire porter la responsabilité aux autres, nous devons les supporter et les accepter avec un esprit calme et humble. Voilà donc les qualités qui consolident la force intérieure. Le Prophète Muhammad nous a laissé le parfait exemple pour parvenir à cultiver ces qualités. Il les développa à un degré tel que personne n'était capable de résister à sa force de caractère. Quand le Prophète resplendit sur le monde extérieur, presque l'ensemble du monde connu capitula devant lui. Les gens succombaient devant son caractère inspiré car la force de sa personnalité venait de l'intérieur.

Dans son article intitulé « La bravoure », le célèbre écrivain hindi, Sardar Pooran Singh (1882-1932) qualifia le Prophète Muhammad d'homme le plus courageux de l'histoire. Il devait l'être en effet pour apporter une si grande révolution dans la péninsule Arabique. Sa grandeur peut se vérifier au fait que toute personne qui venait à être en contact avec lui le prenait aussitôt pour maître. Quel genre de bravoure peut rendre si puissant ? Poor Singh l'exprime en ces mots :

Lutter à chaque instant, à chaque heure pour devenir de plus en plus noble est de la bravoure. Ce sont les lâches qui disent : « Allez-y ! » alors que les braves disent : « Reculez ! » Les lâches disent : « Tirez l'épée ! » tandis que les braves disent : « Avancez votre tête ! » La politique des braves consiste à rassembler et à augmenter la force de toutes parts. Les braves augmentent leurs réserves internes en avançant à l'intérieur d'eux-mêmes car ils peuvent faire bouger le monde entier en bouleversant les cœurs des gens. La bravoure ne consiste pas à devenir émotionnellement irascible, à s'enflammer et à s'apaiser ensuite tel un morceau d'étain qui chauffe et refroidit en un clin d'œil. Le feu peut rester à brûler pendant des siècles et pourtant il n'enflammera pas le brave alors que des siècles de neige peuvent se révéler inefficaces à refroidir, ne serait-ce que l'ombre d'un brave. Les gens disent : « Agissez, agissez, travaillez, travaillez ! » mais tous ces mots semblent futiles. Créez d'abord puis rassemblez vos forces pour travailler. Il est futile de crier : « Agissez, agissez, agissez ! » sans, au préalable,

créer et rassembler la force pour travailler. Une personne doit grandir et s'enraciner profondément comme un arbre à l'intérieur de soi-même. Le monde ne se tient pas sur un tas d'immondices où n'importe quel coq peut devenir célèbre et être acclamé en poussant quelques cris. Le monde est plutôt tiré vers le haut par les principes éternels des vérités religieuses et spirituelles. Quiconque s'associe totalement à ces vérités sort victorieux¹.

Le secret de cette bravoure ne réside pas dans des prescriptions magiques ou des exercices spirituels entrepris dans la solitude. Les exercices des sciences occultes peuvent induire en erreur dans le monde de la matière, mais ils ne sont d'aucune utilité pour les gens en lutte avec les problèmes quotidiens auxquels ils sont confrontés. La vraie force est celle qui nous aide à vaincre les problèmes de la vie. Les gens ne développent réellement une force intérieure que lorsqu'ils se libèrent de tous liens égoïstes ; quand ils atteignent un niveau de réflexion où toutes les considérations superficielles sont mises de côté, où comme l'a dit le Prophète « [ils] voient les choses telles qu'elles sont réellement ». Leurs pensées et leurs actions ne sont plus alors guidées par les préjugés, la colère, la gourmandise (l'envie), la haine, la soif du pouvoir, la vanité, l'intérêt personnel ou tout autre désir aussi ignoble. C'est ce qui fait la force de caractère. C'est une force irrésistible dans la vie qui permet à une personne de faire face à toute épreuve.

Un exemple de la manière dont la force intérieure du Prophète Muhammad apporta des solutions à tous les problèmes qui se posaient à lui, peut être trouvé dans la situation qui se développa après la conquête de La Mecque. Sa force spirituelle se manifesta sous plusieurs formes selon les besoins du moment. Parfois elle prenait la forme du pardon, parfois celle d'un courage sans pareil, parfois celle de la confiance en Dieu. Quelques fois son succès était dû à sa clairvoyance. D'autres fois, il révélait comment celui qui désapprouve l'intérêt personnel devient une force invincible qui remporte tout en renonçant à tout.

Après que le Prophète Muhammad (ﷺ) ait pris La Mecque en l'an 8 H, certains Quraychites s'enfuirent dans les tribus de Hawazin et

1. Sardar Pooran Singh, Article « Bravoure ».

Thaqif qu'ils incitèrent à une nouvelle guerre contre les musulmans. Les tribus répondirent en mobilisant toutes leurs forces et rassemblèrent une armée de 20 000 hommes. Ils rencontrèrent les musulmans sur les terres de Hunayn. Les archers de Hawazin s'étaient dissimulés dans un ravin et lorsqu'ils décochèrent leurs flèches sur les musulmans, environ 11 000 des 12 000 membres de la puissante armée du Prophète se retournèrent et s'enfuirent. Pourtant, malgré le premier revers subi, les musulmans finirent par remporter une victoire extraordinaire. La raison de leur redressement était la force intérieure de leur chef, le Prophète Muhammad qui, à ce moment critique, ne montra aucun signe de panique. Il était l'exemple même de la tranquillité¹ et il restait pleinement confiant en Dieu. Quand sa force intérieure se manifesta au grand jour, il alterna sur-le-champ le cours de la bataille. Se tenant au beau milieu de ses adversaires, il cria à ses Compagnons affolés :

Je suis le Prophète de Dieu, et je ne mens pas ; je suis le petit-fils de 'Abd al-Muttalib. À moi, serviteurs de Dieu !

Son cousin Ibn 'Abbâs avait une voix forte. Le Prophète lui demanda de lancer l'appel aux soldats en fuite : « Ô vous qui avez juré fidélité au Prophète à l'ombre de l'arbre Ridwân ; vous avez juré que vous donneriez vos vies pour la foi ! Où êtes-vous maintenant ? » Quand les musulmans virent que leur chef tenait fermement tête à l'ennemi, ils prirent conscience que l'aide de Dieu était avec lui. Leurs esprits chancelants furent réanimés et ils retournèrent sur le champ de bataille avec une nouvelle détermination. Leur nouvel enthousiasme était si débordant qu'ils ne laissèrent même pas le temps à leurs chameaux embourbés de faire demi-tour : ils sautèrent de leurs montures et revinrent en courant sur le champ de bataille. Soudain le cours du combat changea. C'était alors au tour de l'ennemi de prendre la fuite. Les musulmans avaient remporté la victoire avec en prime un butin de 24 000 chameaux, 40 000 chèvres et 40 000 onces d'argent. Ils firent aussi quelques 6 000 prisonniers.

Malgré cette victoire, la situation continua à se détériorer. En terme d'importance, les Thaqif étaient la seconde tribu de toute

I. Coran 9/26.

l'Arabie. Ils possédaient aussi la seule ville fortifiée de toute la péninsule. Ils furent alors assiégés à Ta'if, mais en trois semaines de siège, ils infligèrent plus de victimes aux musulmans qu'ils n'en avaient subi eux-mêmes à Hunayn. Leur opposition à l'islam était si profondément ancrée dans leurs cœurs que lorsque l'un de leurs membres, 'Urwa Ibn Mas'ûd Thaqafî – qui avait la réputation « d'être plus cher à son peuple que les plus belles vierges » – se rendit chez le Prophète pour adhérer à l'islam, ils oublièrent leur ancienne affection pour lui, et le criblèrent de flèches.

Une fois de plus, la force intérieure du Prophète vint à sa rescoussse. Alors que le siège s'était renforcé, 'Umar demanda au Prophète de prier pour la destruction du peuple de Ta'if; mais au lieu de cela, le Prophète pria pour qu'ils soient guidés. Il était entièrement dénué de toute colère et de préjugés quant à leur traitement. Après avoir assiégié la ville pendant trois semaines, il ordonna à son armée de battre en retraite. Sur le chemin du retour, le Prophète atteignit Ji'rana, où le butin de la bataille de Hunayn avait été stocké. Là, le Prophète avait l'occasion de mener des représailles contre l'allié des Thaqif, les Hawazin. Mais il fit le contraire en acceptant l'appel fait par une délégation de cette tribu pour que leurs 6 000 prisonniers soient relâchés. Son attitude magnanime envers eux – non seulement il les libéra mais il leur donna en plus des vêtements et des provisions pour leur voyage – était destinée à leur faire une forte impression. Et ce fut effectivement le cas : la totalité de la tribu des Hawazin, conquise par la générosité sans limite du Prophète, accepta l'islam.

Les effets de cet événement se firent aussi sentir à Ta'if. Les Hawazin et les Thaqif étaient deux branches d'une plus grande tribu. Les Thaqif se sentirent bien plus menacés par la conversion à l'islam des Hawazin que lorsqu'ils avaient été assiégés dans leur ville. La rupture des Hawazin avec leurs alliés était une blessure mortelle qui allait – ils le savaient – les rendre incapables de livrer bataille aux musulmans.

Les Thaqif tinrent un conseil. Ils virent qu'ils ne pourraient plus désormais lutter contre tous les Arabes autour d'eux qui avaient fait serment d'allégeance au Prophète et ils acceptèrent l'islam¹.

I. Ibn Hichâm, *Tahzib as-Sirat*, Vol. 2, p. 107.

En l'an 9 H, une délégation de Ta'if arriva à Médine. Ils exprimèrent leur volonté d'embrasser l'islam mais seulement sous certaines conditions, plutôt inhabituelles. Ils refusaient le droit de passage sur leur territoire à l'armée musulmane ; ils refusaient de payer la *zakât* ; ils n'acceptaient pas de participer au *jihâd* et ils ajoutèrent qu'ils ne prieraien pas et qu'ils n'accepteraient aucun dirigeant qui ne serait pas issu de leur tribu. Le Prophète accepta toutes ces conditions mais leur dit clairement qu'il n'y avait rien de bon dans une religion où l'on ne se courbait pas devant Dieu. Les Compagnons étaient stupéfaits que le Prophète acceptât leur conversion à l'islam, assortie de toutes ces réserves. Mais le Prophète voyait loin dans l'avenir et il apaisa leurs esprits par ces mots :

Une fois soumis à Dieu, ils s'acquitteront dans quelque temps de leurs aumônes légales et ils combattront dans la voie de Dieu.¹

L'imam Ahmad raconte, d'après Anas Ibn Malik, que le Prophète avait l'habitude d'accepter toute requête faite par les gens avant qu'ils n'acceptent l'islam. Une personne qui était venue voir le Prophète, se vit offrir un troupeau de chèvres si grand que ses bêtes couvraient les montagnes. Il retourna ensuite dans sa tribu et invita les gens à embrasser l'islam, car « Muhammad donne tellement en abondance que l'on ne peut plus rien demander après cela ». Mais, comme l'a fait remarquer Ibn Kathîr, même si une personne venait au Prophète à la recherche exclusive de ce bas monde, avant la fin de la journée, il avait subi une transformation : la foi du Prophète devenait alors plus chère à ses yeux que tout ce que le monde peut offrir.

Une fois réglée l'affaire avec les Thaqîf et les Hawazin, un autre problème bien plus grave se dressa devant eux. Les musulmans avaient accumulé un grand stock de butin après leur victoire sur les Hawazin. Avec une grande générosité, le Prophète distribua ce butin uniquement aux nouveaux convertis mecquois. Quelques-uns parmi les Ansâr – le peuple de Médine qui avait aidé le Prophète lorsqu'il émigra dans leur ville – trouvèrent cela dur à supporter. Il leur semblait que maintenant que le Prophète était rétabli dans sa ville natale,

¹. Hadîth rapporté par Ibn Dâwûd.

il avait adopté une attitude chauviniste et qu'il déversait sur son peuple des richesses juste pour leur faire plaisir. Il ne fait aucun doute que le Prophète était au-dessus de motivations si basses mais le ressentiment des *Ansâr* – qui se sentaient abandonnés – était de trop et cela posait de sérieux problèmes pour l'unité des musulmans. La sincérité de l'objectif du Prophète montrait cependant la manière empathique à travers laquelle il leur ôta leurs doutes.

Le Prophète fit rassembler tous les *Ansâr* dans une cour et s'adressa à eux de la manière suivante : « N'est-il pas vrai que vous étiez égarés et que Dieu vous a guidés à travers moi sur le droit chemin ? Tout ce dont vous aviez besoin, Il vous l'a octroyé en abondance, de nouveau à travers moi. Vous étiez en guerre les uns contre les autres et Dieu a fait de vous un seul peuple rassemblé autour de moi. » Tous crièrent leur accord. Puis le Prophète poursuivit :

Vous avez parfaitement le droit de dire que nous, les *Muhâjirûn* (émigrés), sommes venus à vous comme des réfugiés, chassés de notre propre pays et que vous nous avez offert un abri ; nous étions dans le besoin et vous avez pris soin de nous ; nous étions terrorisés et vous nous avez offert la sécurité ; nous étions sans amis et vous nous avez offert votre compagnie. Dites-moi, ô mes *Ansâr* (secoureurs), êtes-vous rancuniers seulement parce que j'ai donné à quelques convertis un don sans importance de façon à leur redonner courage et à les faire se sentir en sécurité dans la foi alors que je vous ai confié le plus grand don que Dieu vous ait donné, c'est-à-dire l'islam ? Ô communauté des *Ansâr* (secoureurs), n'êtes-vous pas contents de voir les gens emmener chez eux des chameaux et des chèvres alors que vous retournez chez vous avec le Messager de Dieu ?¹

En écoutant ce discours, tout le monde éclata en sanglots. « Nous sommes heureux avec le Messager de Dieu », crièrent-ils en chœur. C'était de cette manière que la force intérieure du Prophète brisait toutes les barrières, ouvrait toutes les portes et surmontait tous les obstacles. C'était la clé du succès dans toutes les situations de la vie.

I. Hadîth d'Ahmâd, d'après Ibn Ishâq.

La cible extérieure : La transmission du Message

Quand le Prophète Muhammad commença un combat actif, il n'était nullement motivé par un quelconque désir de vengeance sur le monde extérieur qui l'avait maltraité. Habituellement, les mouvements populaires sont amorcés par un instinct de revanche, mais le combat du Prophète était basé sur ses propres concepts positifs ; ce n'était pas une réaction négative contre les événements, ni contre la manière dont il avait été traité par les autres. Certainement, toutes les circonstances qui provoquent d'habitude des réactions politiques, économiques ou sociales et qui débouchent sur l'établissement de mouvements populaires, étaient présentes en force quand le Prophète fut envoyé au monde. Mais, ce n'était pas sur ces points que le Prophète insistait dans sa communication de la foi. Il poursuivait son but inlassablement mais il le fit sans s'accrocher avec qui que ce soit sur les questions politiques, sociales et économiques.

Quand le Prophète commença sa mission, le territoire des Arabes était devenu la cible principale des attaques lancées par les puissances impériales de l'époque qui avaient été particulièrement rapides à annexer les terres les plus fertiles et les plus prospères du pays. Toute la Syrie, au nord de la péninsule, était sous contrôle romain, gouvernée par des chefs arabes qui avaient prêté serment d'allégeance à César. Les Perses tenaient sous leur domination le sud du Yémen qui était gouverné à l'époque du Prophète par un dénommé Bazan. Les seules régions à avoir gardé leur indépendance étaient le Hijâz, Tahama et le Najd. Par ailleurs, il y avait des déserts de roche et quelques oasis qui apparaissaient ça et là dans cette étendue déserte. Les Césars et les Chosroës considéraient l'Arabie comme leur propriété : c'est pour cela que lorsque le Prophète écrivit à l'Empereur de Perse pour l'inviter à embrasser l'islam, ce fier monarque déchira la lettre et dit avec indignation : « Il m'écrivit... et il est mon esclave ! »

L'attaque de La Mecque par Abraha l'année de la naissance du Prophète (570 apr. J.-C.) faisait partie de cet empiètement des puissances étrangères sur le territoire arabe. Avant l'avènement de l'islam, la Ka'bâ avait été un centre d'adoration d'idoles pour toute l'Arabie : chaque tribu y avait érigé sa propre idole et considérait cette enceinte comme sacrée. Tout au long de l'année, les gens af-

fluaiient à La Mecque de partout pour rendre hommage à la sainte Ka'ba et faire des offrandes aux idoles qu'elle abritait. L'économie de La Mecque tirait un grand profit de cet afflux constant de pèlerins et Abraha voulut détourner cette grande source de richesses vers son propre territoire, le Yémen, situé au sud-est de La Mecque. Il avait montré sa volonté de recourir à n'importe quel moyen pour arriver à ses fins en assassinant l'ancien gouverneur yéménite, en prenant le pouvoir et en forçant le roi d'Abyssinie à reconnaître son autorité sur la province. De foi chrétienne, Abraha avait fait construire une immense église dans la ville de Sana'a. Puis il lança une campagne de propagande pour inciter les gens à y venir en pèlerinage. Les chroniques arabes relatent que lorsque tous ses efforts se soldèrent par un échec, il se prépara à attaquer La Mecque de façon à ce que les gens n'aient plus où aller pour accomplir le pèlerinage, sauf l'église qu'il avait faite construire à Sana'a. Dans ce but, il prit une armée d'éléphants, ce qui lui valut le surnom de « seigneur des éléphants ». Même les noms de certaines personnes qui lui ont construit son église sont connus. Les Arabes ont baptisé la route qu'il a empruntée « la route des éléphants ». La source à laquelle ils s'abreuvèrent, la porte par laquelle ils entrèrent à La Mecque et l'année de leur attaque ont été appelées de la même manière.

Dans des conditions si défavorables, la plupart des dirigeants auraient soulevé un mouvement populaire contre la menace politique que constituaient les puissances impériales. Ils auraient cherché à libérer le pays du joug de la domination étrangère et à raviver la flamme nationaliste de leur peuple. Mais le Prophète de l'islam s'abs-tint complètement de susciter toute lutte nationale de libération de la nation.

L'Arabie avait aussi à faire face à des problèmes économiques critiques lorsque le Prophète vint au monde. C'était un pays quasi-aride : à une époque agraire, il n'avait aucune production agricole sur laquelle baser son économie. Ce problème touchait chaque individu dans le pays et aurait pu aisément être une bonne raison pour provoquer un mouvement de révolte populaire. Mais le Prophète, en aucun cas, ne tira parti des problèmes économiques de son peuple. Un jour, les nobles de La Mecque se sont rassemblés devant la Ka'ba après le crépuscule et ont convoqué le Prophète. Lorsqu'il leur ex-

posa les enseignements de base de l'islam, voici comment ils réagirent à son message :

Muhammad, tu sais très bien qu'il n'existe pas de pays plus pauvre et plus sec que le nôtre. Tu sais combien il nous est difficile de gagner notre vie. Alors prie pour nous ton Seigneur qu'il déplace ces montagnes arides qui ont rendu la vie si difficile ; Il devrait rendre ces terres fertiles et créer des rivières telles que celles de Syrie et d'Iraq qui irriguent leurs vallées.

De manière à comprendre pourquoi les chefs quraychites parlèrent au Prophète de cette manière, il faut comprendre la situation géographique de l'Arabie. Une chaîne de montagnes qui s'étendait tout au long de la côte du Hijâz jusqu'au fin fond du Nadj empêchait les vents marins de pénétrer à l'intérieur des terres, avec pour conséquence des précipitations minimales dans la péninsule Arabique, en contraste flagrant avec la situation en Iraq et en Syrie. Cette situation géographique est à la base des problèmes économiques de l'Arabie. Tout dirigeant en herbe pouvait instantanément attirer l'attention des gens en exploitant ces problèmes. Le Prophète cependant ne choisit pas cette voie. En fait, il ne prêta pas directement attention à des problèmes de cette nature et dédia tous ses efforts à prêcher l'unicité de Dieu. L'histoire montre que l'effort du Prophète pour la propagation du message a eu des effets d'une portée considérable, ouvrant de nouvelles opportunités pour les Arabes dans les secteurs économique et politique. Mais il est important de constater que ces avantages étaient le résultat indirect de l'effort du Prophète : ce n'était pas vers des conquêtes politiques et économiques qu'il dirigeait lui-même ses efforts.

La vie entière du Prophète montre que la seule chose à laquelle il attachait une importance de base, c'était prêcher la foi. Dès qu'il commença sa mission active, il mit de côté toutes les autres affaires pour se concentrer essentiellement sur la propagation du message de l'islam. En premier lieu, il était déterminé à informer ses proches qu'il avait été élu pour transmettre la parole de Dieu à l'humanité. À cet effet, il invita tous ses parents à un dîner – environ quatre cents invités parmi lesquels une trentaine de personnes répondirent à l'invitation. Après le repas, il s'adressa à ses invités, mais il rencontra

peu de succès. « Fils de 'Abd al-Muttalib, dit-il, je vous ai été envoyé en particulier, ainsi qu'à l'humanité dans son intégralité. Qui donc acquittera mes dettes et mes promesses ? Qui prendra soin de ma famille pendant que je serai au loin ? Quiconque parmi vous le fera sera mon compagnon au Paradis. » Le Prophète répéta ces paroles mais seul 'Alî, qui était un jeune garçon à l'époque, répondit positivement. « Moi, Prophète de Dieu ! » dit 'Alî. « Toi, ô 'Alî ! Toi, ô 'Alî ! » répondit le Prophète.¹

Un jour, Abû Jahl lança une pierre sur le Prophète qui fit couler du sang sur son visage. L'oncle du Prophète, 'Abbâs, eut vent de cela. Bien qu'à ce moment-là, il n'avait pas encore accepté l'islam, la fierté familiale l'amena à aller voir Abû Jahl et à le frapper en retour. Puis il revint voir le Prophète : « Mon neveu, dit-il triomphalement, je t'ai vengé. » – « Cela me rendrait plus heureux si tu acceptais l'islam, lui répondit le Prophète. »

Une autre fois, les chefs des Quraychites vinrent voir Abû Tâlib, un autre oncle du Prophète. « Abû Tâlib, dirent-ils, ton neveu entre dans nos cercles et nos assemblées et nous tient des propos qui nous agacent. S'il te plaît, si cela t'est possible, empêche-le d'agir ainsi. » Abû Tâlib envoya son propre fils, 'Aqil, pour aller chercher le Prophète. Quand il eut raconté au Prophète ce que les Quraychites lui avaient dit, le Prophète leva les yeux au ciel et dit : « Par Dieu, quelqu'un parmi vous peut-il allumer un feu à partir d'une flamme du soleil ? Eh bien, je ne suis pas plus capable de délaisser le message que Dieu Lui-même m'a confié. » Ayant dit cela le Prophète éclata en sanglots.

Les Banû Hâchim, tribu à laquelle le Prophète appartenait, étaient la crème de la société arabe. Puisque sa tribu était déjà dans une position dominante au sein de l'Arabie, certains pensèrent que le Prophète voulait peut-être consolider sa propre autorité et devenir roi. Mais les actions du Prophète montraient qu'une seule chose l'intéressait : avertir les gens de l'importance de se préparer à l'autre monde. Il insistait avec une telle force sur ce point que parfois les chefs quraychites le suppliaient de les laisser tranquilles dans des termes presque désespérés. « Muhammad, lui dit un jour Abû Jahl, vas-tu cesser d'insulter nos dieux ? Si tu veux seulement que nous

I. Hadîth transmis par al-Bazâr.

témoignions que tu as transmis ton message, alors très bien : nous en témoignons ; tu l'as effectivement plus que transmis. »

Le Prophète cependant ne se laissa pas décourager et il continua à transmettre son message. Cela irrita encore plus les Quraychites, et ils décidèrent de mettre au ban toute la famille des Banû Hâchim. Un interdit mit fin à tout mariage avec eux ainsi qu'à toute relation commerciale. En apprenant cela, les Banû Hâchim partirent à un endroit nommé « *Chi'b Abû Tâlib* ». Pendant que cet interdit était en vigueur, la prédication était limitée à ceux qui avaient été touchés par le message et le Prophète en tira tous les avantages. Ces restrictions toutefois prirent provisoirement fin pendant les mois sacrés. La famille du Prophète avait l'habitude de tirer profit de cette période de répit car ils pouvaient faire des transactions. Puis, rassemblant tous la viande du sacrifice, ils la séchaient pour l'utiliser le reste de l'année. Mais le Prophète utilisait cette trêve d'une manière différente : il se rendait dans toutes les tentes où plusieurs tribus résidaient et il leur communiquait le message de l'islam.

Imaginez combien avait due être précaire la situation du Prophète lorsqu'il émigra de La Mecque vers Médine. Et pourtant, même pendant ce périple, il ne manqua pas une seule occasion de prêcher l'islam à ceux qu'il venait à rencontrer. Quand il arriva à Ghanîm, par exemple, il transmit le message de l'islam à Barida Ibn Hasib qui par la suite – avec quatre-vingts autres membres de sa famille – accepta l'islam. En atteignant le défilé de Rakuba, le Prophète rencontra deux hommes à qui il parla de l'islam et qui acceptèrent la foi. Quand le Prophète leur demanda leurs noms, ils dirent qu'ils appartenaient à la tribu des Aslam et qu'ils étaient des brigands. Pour cette raison, expliquèrent-ils, on les appelait « *muhanan* » (les deux méprisables).

« Non, leur dit le Prophète, vous êtes les deux honorables. »¹

Le Prophète Muhammad inculqua à ses Compagnons la même attitude. Ce n'était pas leur but d'acquérir des territoires ou d'accumuler des butins de guerre. Ils devaient devenir des sources de richesse – la richesse de la foi – pour les autres. Quand le Prophète confia à 'Alî l'étendard musulman dans la plaine de Khaybar, il dit à son cousin de s'avancer doucement : « Et quand tu auras atteint leur contrée, appelle-les à l'islam et dis-leur quelles sont leurs respon-

1. Hadith transmis par Ahmad, d'après Sa'd.

sabilités vis-à-vis de Dieu. Par Dieu ! Si le Seigneur guide seulement l'un d'entre eux à l'islam grâce à toi, alors cela vaudra mieux pour toi qu'un troupeau de chameaux rouges. »

La transmission du message était une partie si importante dans la vie du Prophète que si l'on devait résumer tout son combat en un titre, ce serait sûrement celui-ci : « la transmission du message ». Il ne se concentrerait pas uniquement sur les problèmes économiques, politiques et sociaux comme le font les chefs politiques d'aujourd'hui ; il dévouait plutôt tout son temps et son énergie à prêcher la Parole de Dieu avant tout, tout en construisant la société. Au premier regard, il pourrait sembler que sa détermination était injustifiée. Mais, au vu du produit de ses efforts, il apparaît évident que si nous visons l'autre monde – comme l'a dit le Prophète – alors tous les objectifs matériels sont automatiquement atteints.

La patience et la résolution

La troisième partie de la mission du Prophète, mentionnée au début du chapitre, était la patience ferme face aux épreuves rencontrées sur la voie de Dieu. Le mot arabe pour patience est « *sabr* ». Un des mots dérivés de la même racine est « *sabbara* », qui signifie « un terrain dur et stérile », qui n'accepte aucune semence. Il en est de même d'une personne patiente : quelqu'un doté de « *sabr* » est quelqu'un qui ne laisse pas les événements l'affecter, qui ne perd jamais courage et qui poursuit son objectif avec une résolution implacable. Les gens courageux sont aussi appelés « *sabûr* », car ils ne se courbent pas devant la pression ; ils résistent fermement sans transiger, aussi défavorables que soient les circonstances.

La patience est la vertu la plus noble de celui qui a pris l'islam pour cause. Quand l'islam est devenu une partie vitale de notre vie, il nous imprègne d'un esprit immortel qui nous permet « de ne jamais perdre courage à cause de ce qui peut nous arriver sur la voie de Dieu », de ne jamais faiblir ou reculer misérablement.¹ Croire en Dieu, c'est s'en remettre à Lui totalement et celui qui place sa

1. Coran 3/146.

confiance en Dieu possède une force extraordinaire : rien ne peut affaiblir sa résolution.

Sans patience, les prédicateurs de la Parole de Dieu ne peuvent pas continuer leur travail très longtemps. Quand ils se lancent dans leur mission, ils se trouvent seuls en compagnie d'étrangers. Ils sont liés par les commandements de Dieu alors que d'autres se sentent libres d'agir comme bon leur semble. Tout ce qu'ils font est adapté pour la réussite et le salut dans l'autre monde tandis que toutes les avenues menant à la réussite matérielle sont ouvertes à leurs adversaires. Tous leurs efforts sont concentrés sur des fins spirituelles tandis que la compétence politique et économique des autres les rend forts aux yeux des hommes. Ils maintiennent des règles éthiques strictes alors que les actions des autres sont libres de toutes restrictions. Les prédicateurs de la Parole de Dieu peuvent facilement être affectés par de telles choses. Ils peuvent même être tentés de suivre la foule exaspérante et abandonner leur tâche. Ils peuvent même en arriver à penser que ce qu'ils font est si inefficace qu'ils feraient tout aussi bien d'éviter de le faire. C'est là que le « *sabr* » vient à leur secours, les empêchant d'abandonner seulement parce que leurs mots ne semblent pas avoir d'effet sur les autres :

« Sois donc patient ! La promesse de Dieu s'accomplira. Que ceux qui ne sont pas convaincus ne t'ébranlent point ! »¹

Parfois la patience revêt une autre forme, celle de la résolution et de l'endurance face aux persécutions des autres. C'était la méthode adoptée par tous les prophètes de Dieu. Ils disaient à leurs adversaires :

« Aussi sommes-nous décidés à supporter avec patience les outrages que vous nous faites subir, car ceux qui cherchent à se confier, c'est en Dieu qu'ils doivent placer leur confiance. »²

Les difficultés qui assaillent les prédicateurs de la Parole de Dieu font en fait partie intégrante de leur mission. Ceux auxquels ils

1. Coran 30/60.

2. Coran 14/12.

s'adressent sont obligés de montrer une certaine réaction à leurs paroles et parfois même par la violence et l'intolérance. S'ils commencent à se plaindre du traitement infligé par les autres, le sérieux même de leurs efforts pour les amener à la vraie foi est mis en doute. Ceux qui œuvrent vraiment pour la Cause de Dieu ne seront plus affectés par la réaction des autres par rapport à leurs actions. Les épreuves que nous rencontrons quand nous cherchons à satisfaire Dieu sont donc un véritable test pour notre sincérité. Tant que l'on n'a pas prouvé notre sincérité, nous ne pouvons espérer que nos paroles produisent leur effet sur les autres.

Les personnes qui doivent faire face à des attaques ennemis prennent généralement leurs propres mesures de vengeance ; les gens sont généralement habitués à se venger quand ils subissent un mauvais traitement de la part des autres. « *Sabr* », la patience, d'un autre côté, signifie supporter patiemment tout ce que l'ennemi vous inflige. Par exemple, si des musulmans dans un pays donné se trouvent être des victimes sur le plan économique par rapport à leurs compatriotes non musulmans, la patience ne consistera pas à exiger une égalité de traitement, mais plutôt à faire des efforts supplémentaires sur soi-même pour exceller sur les autres. Les préjugés ne peuvent avoir qu'un effet contraire quand des gens avec la même compétence sont en concurrence pour un seul poste. Si, cependant, l'un des candidats surpassé clairement les autres par sa compétence, alors tous les préjugés ne pourront lui refuser sa place de droit.

Quand les musulmans étaient économiquement isolés à La Mecque à l'époque du Prophète, certains d'entre eux partirent en Abyssinie, consolidant ainsi leur propre position. Les gens de La Mecque avaient rendu impossible aux partisans du Prophète la poursuite de leurs affaires. Des musulmans partirent alors dans un pays limitrophe pour y poursuivre leurs activités économiques. Ils étaient si travailleurs et si honnêtes dans leurs échanges commerciaux que le Négus, le roi d'Abyssinie, déclara que quiconque léserait un musulman aurait à payer une compensation de huit dirhams. Ceci n'était qu'un des moyens par lequel Dieu aida les musulmans à se réinstaller, étant donné la patience dont ils avaient fait preuve face aux persécutions des autres.

La patience peut sembler être une vertu négative mais en ce qui concerne ses résultats, ils sont toujours très positifs. Dès qu'on

prend conscience de la valeur de la patience (*sabr*), on ne prend pas d'immédiates mesures de vengeance contre ses oppresseurs ; on considère plutôt l'avenir et on met en marche une série d'événements qui conduiront au succès final. Les sentiments sont exacerbés quand on a été lésé. Si nous répondons immédiatement, il est possible que nous ne considérions pas de façon rationnelle l'attitude à adopter ; il est même probable que nous réagissions par rapport aux émotions du moment. La patience, au contraire, nous amène à considérer, de manière rationnelle et objective, toutes les possibilités qui nous sont offertes et d'analyser la nature de la situation à laquelle nous avons à faire face. Nous sommes alors en position de poursuivre une politique saine et sensée. L'impatience déclenche une action immédiate pour contenir la partie adverse alors que la patience nous amène à attendre que les lois éternelles de la nature décrétées par Dieu se mettent en marche pour contrer nos adversaires.

Quand nous combattons un ennemi avec impatience, nous sommes poussés par des motifs superficiels et des sentiments vils. Nous sommes forcés de faire des fautes et des erreurs de jugement qui ne peuvent que nous affaiblir. Mais quand on est patient, au contraire, une force divine – une intelligence – naît en nous. Notre intellect devient une source extraordinaire de force. Il peut voir à l'avance, au-delà des barrières et des obstacles, et planifier pour l'avenir. L'intelligence nous libère des impulsions négatives et nous permet de réfléchir à un niveau supérieur, à pénétrer dans les profondeurs mêmes de la situation.

L'émigration de La Mecque vers Médine est un exemple de la patience du Prophète. Quand les Quraychites décidèrent d'assassiner le Prophète, ce dernier n'eut plus alors que deux choix devant lui : soit il pouvait tirer l'épée pour se défendre, soit il pouvait quitter La Mecque pour une cité plus sûre. Le Prophète opta pour la deuxième solution. Il considéra la situation sereinement et choisit d'aller à Médine où il serait capable de poursuivre la même tâche dans un endroit différent. D'après 'Aïcha, le Prophète venait leur rendre visite quotidiennement les quelques jours précédent l'émigration. Il consultait Abû Bakr et tous deux firent les préparatifs dans le plus grand secret, pendant six mois. Tout allait pour le mieux selon le plan prévu et finalement le Prophète partit pour Médine emmenant avec lui un guide digne de confiance. Quand on considère les résul-

tats de l'émigration du Prophète, on peut constater sans équivoque que c'était le plus grand tournant de l'histoire islamique.

La patience nous permet de nous empêcher d'entreprendre une action et elle permet donc aux choses de suivre leur cours naturel. La nature humaine est une réalité immuable qui exerce en permanence une forte influence sur le cours de la vie humaine. Au fond de leurs coeurs, les gens ont toujours une petite place pour celui qui supporte les offenses calmement, pour celui qui refuse d'être provoqué même face à la plus grande insulte. La conscience humaine tend naturellement à favoriser l'opprimé plutôt que l'opresseur. Les grandes occasions s'ouvrent, dans la nature, à ceux qui en sont privés dans le monde des hommes ; ensuite, lorsqu'ils tiennent avec fermeté face à la persécution, ils réussissent à convaincre qu'ils étaient dans le vrai. Le boycott imposé au Prophète et à sa famille dans la septième année de la mission prophétique, en était juste un exemple. Suite à cet embargo, tout le clan des Banû Hâchim, à l'exception d'Abû Lahab, fut assiégé dans un ravin de montagne appelé « *Chi'b Abû Tâlib* ». La manière dont ces gens ont calmement enduré cette cruelle oppression devait nécessairement avoir un effet sur la conscience des autres. Et ce fut le cas. En trois ans, des gens tels que Abû al-Bakhtari, Hichâm Ibn 'Amr, Zubayr Ibn Umayya, Zam'a Ibn al-Awad et Mut'am Ibn 'Adi quittèrent les rangs ennemis, brisant ouvertement les termes du pacte qui imposaient le boycott des Banû Hâchim. Le pacte s'effondra et ces derniers furent sauvés de leur terrible situation.

Le plus important dans la patience, c'est que cela vous donne droit au secours divin. Une patiente persévérance en vue d'accomplir une cause qui en vaut la peine, signifie mettre ses propres affaires entre les Mains du Dieu de l'univers. Il est inconcevable que ceux qui placent leur confiance en Dieu, pour une cause juste, soient délaissés.

Ce secours divin se manifeste sous plusieurs formes. L'esprit humain ne peut ni les comprendre ni les sonder. Certaines de ces formes prises par le secours divin sont cependant clairement mentionnées dans le Coran. Quand les premiers musulmans rencontraient les non-musulmans sur un champ de bataille par exemple, le secours divin est venu compenser leurs ressources inférieures : le calme et

la confiance pénétraient le cœur des croyants tandis que la peur avait affaibli leurs opposants :

« Ô croyants ! Souvenez-vous des bienfaits de Dieu sur vous quand vinrent sur vous vos ennemis. Nous lançâmes contre eux un vent et des combattants que vous ne pouviez voir. Dieu voyait tout ce que vous faisiez. »¹

Ce verset fait référence à la bataille du Fossé (en l'an 627) où Dieu envoya deux choses – le vent et une armée d'anges – pour soutenir les croyants. Il n'y a rien d'extraordinaire au vent. Il souffle partout. Mais à un moment précis, à un endroit très spécial, il a dû souffler plus fort, venant prêter main forte aux musulmans. Ceci montre que lorsque Dieu décide d'aider quelqu'un, Il fait en sorte que des événements physiques normaux prennent une certaine intensité qui assurera leur succès.

Quant à l'armée des anges, ils ne sont pas venus en brandissant leurs épées aux côtés des musulmans. Ils amenèrent un soutien psychologique plutôt que militaire. Comme à plusieurs autres occasions, ils encouragèrent les croyants et jetèrent la terreur dans le cœur des infidèles.² Ils firent en sorte que les ennemis apparaissent comme « un petit groupe » tandis que les musulmans apparaissaient comme une « grande armée » aux yeux de leurs ennemis.

Pendant le règne du second Calife 'Umar (634-644 apr.J.-C.), l'armée musulmane se trouvait à Qadissiyya, au seuil de la Perse, sous le commandement de Sa'd Ibn Abî Waqqâs. Ils durent y rester plus longtemps que prévu et très vite ils furent à court de provisions. Sa'd envoya alors quelques hommes chercher du bétail pour pouvoir manger. Ils rencontrèrent un Perse à qui ils demandèrent s'il y avait des chèvres ou des vaches dans les alentours. Bien que l'homme était lui-même berger, il nia savoir s'il y avait des bêtes dans les parages. Il avait même caché son propre troupeau dans une forêt voisine dense après avoir oui-dire que l'armée musulmane était dans la région. Mais c'est alors qu'un bœuf gémit : « Le berger ment. Nous sommes ici dans ce sous-bois. » En entendant le gémissement,

1. Coran 33/19.

2. Coran 8/12.

les musulmans pénétrèrent dans le bois, s'emparèrent de quelques bêtes et les conduisirent jusqu'à Sa'd. Quand le reste de l'armée entendit toute l'histoire, ils en furent très heureux et ils l'interpréterent comme un signe que l'aide de Dieu était avec eux.

Mais, comme l'écrit l'historien Ibn at-Taqtqî, on ne doit pas penser que le bœuf a réellement dit : « Nous sommes ici » en arabe. Il a gémi comme le font tous les bœufs et le son émis permit aux musulmans de constater que le bétail était caché dans le sous-bois.

Placer sa confiance en Dieu

Le Coran résume la méthode islamique dans les termes suivants :

« S'ils te proposent la paix, accepte-la en te confiant à Dieu, car Il est l'Audient et l'Omniscient. S'ils cherchent à te tromper, qu'il te suffise d'avoir Dieu avec toi ! »¹

Ceci montre que la véritable méthode islamique est de poursuivre nos objectifs pacifiquement. Même lorsqu'il y a la crainte d'être trompés par nos adversaires, nous, musulmans, devons placer toute notre confiance en Dieu et être prêts à faire la paix.

Nous devrions donc concentrer nos efforts sur ce champ d'action où – sans aucune confrontation avec les autres – il y a toutes les chances pour nous d'avancer. Quant aux autres domaines où aucune opportunité ne se présente, il faut laisser les forces de la nature faire leur œuvre. Si nous réservons nos forces pour ces domaines où nous pouvons agir efficacement, Dieu nous aidera dans ceux où nous ne pouvons rien faire. Si nous abandonnons cette zone d'actions qui a été allouée et que nous cherchons à agir dans d'autres où nous n'avons aucune opportunité, c'est comme si nous avions essayé de fonctionner non pas à partir de notre propre zone mais à partir de celle de Dieu. Essayer de remplacer Dieu dans Son œuvre ne peut que conduire à Son mécontentement ; cela ne peut nous faire gagner Son secours.

1. Coran 8/61-62.

chapitre 10

Le Prophète à La Mecque

Di l y a deux périodes importantes dans la vie du Prophète : mecroise et médinoise, ces deux adjectifs étant dérivés des noms des villes de La Mecque et Médine dans lesquelles il a vécu. Les toponymes ont tendance à avoir une signification historique qui dépasse leur sens littéral et les noms de La Mecque et Médine n'y font pas exception. Ils n'ont peut-être été à l'origine que des noms de lieux, mais aujourd'hui, ils sont devenus les symboles des deux faces de la « pièce islamique ». Ils reflètent le processus par lequel l'islam est venu au monde. D'un côté, La Mecque est symbolique de la *da'wa*, c'est-à-dire l'appel des gens à la foi, tandis que de l'autre côté, Médine est symbolique du changement. Ce verset du Coran raconte toute l'histoire de l'islam mecrois et médinois :

« Muhammad est le Prophète de Dieu. Autant ses Compagnons sont durs envers les infidèles, autant ils sont pleins de compassion entre eux. On les voit s'incliner et se prosterner, aspirant à obtenir la grâce et l'assentiment du Seigneur. On les reconnaît à l'empreinte laissée sur leurs fronts par leurs prosternations dans la prière. Telle est l'image que l'on donne d'eux dans la Thora, alors que dans l'Évangile, ils sont comparés à une semence qui germe, se gonfle de sève et grandit pour se dresser sur sa tige, faisant l'admiration des laboureurs et soulevant le courroux des infidèles. Dieu promet à ceux d'entre eux qui croient et effectuent des œuvres salutaires, rémission et immense salaire. »¹

1. Coran 48/29.

La référence à la Thora dans ce verset est faite par rapport aux qualités individuelles des Compagnons du Prophète. La référence à la Bible montre leurs qualités quand ils sont unis en un seul groupe. Leurs qualités individuelles se sont développées à La Mecque alors que leurs qualités en tant que membres d'une communauté sont apparuées à Médine.

Ces qualités n'ont été que le fruit des enseignements d'un Prophète qui était avant tout humain et accessible. Il n'avait pas voué sa prédication sur le miraculeux. Non, il cherchait plutôt à montrer que la voie du salut s'arpentait en cultivant les qualités que nous avons tous. C'est en cela que le Prophète était un exemple : accessible et humain.

Les biographies du Prophète traitent généralement du sujet comme s'il avait été quelqu'un doté de pouvoirs magiques extraordinaires ; qui, par des moyens mystérieux, aurait amené l'ensemble de l'Arabie sous sa tutelle. Ces livres se lisent comme des contes de fées ; même les événements qui ne contiennent aucun miracle se voient attribuer des interprétations miraculeuses plutôt fantasques. Prenez le cas de l'émigration de Suhayb Ibn Sanan de La Mecque à Médine. Lorsque des jeunes Quraychites lui bloquèrent la route, Suhayb leur parla ainsi : « Et si je vous laissais tous mes biens, me laisseriez-vous partir ? » Ils répondirent par l'affirmative. Suhayb n'avait que quelques onces d'argent sur lui. Il leur donna le tout et poursuivit sa route vers Médine. Selon une tradition rapportée par Bayhaqi, Suhayb aurait dit que lorsque le Prophète l'aperçut à Médine, il lui dit que son négoce – c'est-à-dire l'abandon de sa fortune aux Quraychites – avait été très bénéfique. Selon cette tradition, Suhayb aurait été stupéfait car personne susceptible d'apporter cette nouvelle n'était arrivé à Médine avant lui. « Ce doit être Gabriel qui te l'a révélé » dit-il au Prophète. Mais le même événement a été rapporté par Ibn Marduya et Ibn Sa'd. Selon eux, Suhayb aurait raconté son histoire dans les termes suivants :

« J'ai poursuivi ma route jusqu'à Médine. Quand le Prophète eut entendu que j'avais abandonné toute ma fortune aux Quraychites, il dit : « Suhayb a gagné au change ! Suhayb a gagné au change ! »¹

I. Hadîth relaté par Ibn Marduya Ibn Sa'd.

Le fait que le Prophète ait mené une vie si simple signifie qu'il est aisement pour tous les autres de suivre son exemple. Il était un être humain comme tous les autres mais sa vie était un modèle parfait pour tous. Selon al-Bukhârî, il pouvait comme n'importe qui d'autre trébucher sur la route. En effet, la raison pour laquelle ses congénères avaient refusé de croire qu'il était le récipiendaire de la révélation divine, c'était parce que, contre toute apparence, le Prophète semblait être pareil à tout autre être humain.

« Tu fais des affaires en ville. Tu cherches à gagner ta vie tout comme nous »¹.

La vérité est que la grandeur de la vie du Prophète réside dans le fait que c'est un événement humain plutôt qu'un conte tiré par les cheveux, truffé d'actes miraculeux sans pareils. Le Prophète était l'humble serviteur de Dieu ; un humain choisi par Dieu pour transmettre Son message et qu'il aidait à tout moment critique. Dans ce sens, sa réussite était un miracle mais le Prophète en lui-même n'avait aucun pouvoir miraculeux. C'est plutôt l'aspect humain de sa vie qui ressort de l'étude du Coran.

Le début de la mission publique du Prophète

Quand, à l'âge de quarante ans, le Prophète reçut la révélation pour la première fois, il réagit comme l'aurait fait n'importe quel autre être humain dans la même situation. À l'époque, on l'a dit, il méditait dans la grotte de Hira. À la vue de l'ange Gabriel, il retourna chez lui pétrifié de peur où sa femme Khadîja l'attendait. Juge impartiale, elle était en position de considérer la situation objectivement. Elle pouvait voir que l'expérience du Prophète, loin d'être un cauchemar, devait être un signe qu'il avait été élu par Dieu.

« C'est impossible, dit-elle, Dieu ne voudrait jamais t'humilier. Tu es bon envers tes proches ; tu aides toujours les opprimés ; tu aides ceux qui n'ont pas de travail à se remettre sur pied ; tu honores tes invités. Quand les gens ont des ennuis, tu leur fournis ton aide. »²

1. *Al-Bidâya wa an-nihâya*.

2. *Hadith* de Bukhârî et Muslim.

Le Prophète s'attela à sa tâche de la manière qui convient à quelqu'un qui devait prêcher un nouveau message dans une société attachée à des croyances et à des coutumes traditionnelles. Il procéda avec précaution, suivant un ordre totalement naturel. Au début, il devait travailler en secret. C'est ainsi que l'historien Ibn Kathîr décrit un événement survenu au début de la mission du Prophète :

'Alî, fils d'Abû Tâlib et cousin du Prophète, vint chez le Prophète alors que celui-ci et Khadija priaient. Il demanda à son cousin ce qu'ils faisaient. Le Prophète lui répondit que c'était la religion de Dieu, la voie que Dieu Lui-même avait choisie. C'était pour appeler les gens vers cette voie qu'il avait envoyé Ses prophètes au monde. « Crois au Dieu Unique, dit le Prophète. Il n'a pas d'associé. N'adore que Lui. Abandonne Lât et 'Uzza. » – « Je n'ai jamais rien entendu de pareil avant ce jour, répliqua 'Alî. Je ne peux prendre de décision tant que je n'en ai pas parlé avec mon père, Abû Tâlib. » Mais le Prophète ne souhaitait pas que son secret soit connu avant que ne vienne l'heure de le déclarer en public. « 'Alî, dit-il, si tu n'es pas prêt à devenir un musulman, garde alors cela pour toi. » 'Alî attendit une nuit puis Dieu fit basculer son cœur vers l'islam. Il retourna voir le Prophète très tôt le matin et lui demanda : « De quoi me parlais-tu au juste hier ? » – « Sois témoin qu'il n'est rien qui ne vaille d'être adoré sauf Dieu. Il est Unique. Il n'a pas d'associé. Abandonne Lât et 'Uzza et renie tous ceux qui sont considérés comme des égaux avec Dieu. » 'Alî le fit et devint musulman. Puis, par crainte d'Abû Tâlib, il venait voir le Prophète secrètement. 'Alî garda sa conversion secrète ; il n'en parla à personne¹.

Ils suivirent la même ligne de conduite, même plus tard, lorsque les premiers musulmans parmi les tribus des Aws et Khazraj retournèrent à Médine. D'après l'historien Tabarânî, « ils revinrent vers leur peuple et les invitèrent secrètement à embrasser l'islam. »

À travers toute sa mission publique, le Prophète fit toujours très attention à ne pas prendre une quelconque initiative tant qu'il ne fut pas certain qu'il avait les ressources nécessaires. 'Aïcha, épouse du Prophète et fille d'Abû Bakr, raconte comment lorsque le Prophète eut rassemblé autour de lui trente-huit partisans, Abû Bakr le pressa de déclarer sa mission au grand jour. Abû Bakr était d'avis que

1. Al-Bidâya wa an-nihâya, vol. 3, p. 24.

le Prophète et ses Compagnons devaient sortir au grand jour et prêcher l'islam en public. Mais le Prophète lui dit : « Non, Abû Bakr. Nous sommes trop peu. » La même chose arriva six ans après le début de la révélation quand 'Umar embrassa l'islam. Il protesta auprès du Prophète : « Pourquoi devrions-nous garder notre islam secret alors que nous sommes dans le vrai ? Et pourquoi d'autres auraient-ils le droit de déclarer librement leur foi alors qu'ils sont dans l'erreur ? » Le Prophète fit à 'Umar la même réponse qu'il avait faite plusieurs années auparavant à Abû Bakr : « Nous sommes trop peu, 'Umar. » Tant que le Prophète fut à La Mecque, il conserva cette attitude prudente et refusa de s'engager dans un combat. Ce ne fut qu'après l'émigration avec la consolidation des rangs musulmans, quand l'armée des Quraychites marcha sur Médine pour exterminer l'islam et les musulmans, que la permission fut donnée aux musulmans de contrer les Quraychites. La première bataille qui opposa alors les musulmans à leurs adversaires fut celle de Badr. Alors que le combat commençait, le Prophète dit : « Celui qui vaincra aujourd'hui sera le vainqueur dans les temps qui viennent. » Cela voulait dire que le seul moment opportun pour les musulmans de prendre des initiatives positives était lorsqu'ils étaient en position de façonner un nouvel avenir pour l'islam.

Une chose ressort clairement des différentes biographies du Prophète. Lorsque lui échut la tâche de prêcher en public, il devint hautement conscient de la grandeur de cette responsabilité, se rendant compte que cela nécessiterait une attention ferme de tous les instants. Il espérait que sa famille le prendrait en charge financièrement, ce qui lui permettrait – n'ayant plus à travailler pour gagner sa vie – de se concentrer sur son travail de prédication. Il fit rassembler toute la famille de 'Abd al-Muttalib dans sa propre maison. Il y avait environ trente membres à l'époque. Il leur dit ce que sa réelle mission dans la vie était devenue. Il leur demanda leur soutien pour qu'il puisse s'acquitter de ses devoirs prophétiques. L'imam Ahmad rapporte, d'après 'Aïcha, que le Prophète leur a dit :

Banû 'Abd al-Muttalib ! J'ai été envoyé à vous en particulier et à l'ensemble de l'humanité en général. Qui me jurera fidélité et deviendra mon frère et mon compagnon ? Qui se portera garant de mes dettes et de mes promesses ? Qui s'occupera des affaires

de ma famille ? [Celui qui acceptera cela] sera avec moi au Paradis. »

Quelqu'un dit à haute voix : « Muhammad, tu es un océan. Qui peut s'avancer et accepter de prendre une telle responsabilité ? »¹

La propre famille du Prophète n'était pas prête à se porter garantie pour lui. 'Abbâs Ibn 'Abd al-Muttalib, l'oncle du Prophète, était financièrement en position de s'occuper de son neveu. Pourtant, il garda le silence, de peur que cette responsabilité ne dévore sa richesse. Dieu cependant aida Son Prophète. D'abord à travers son épouse Khadîja Bint Khuwaylid et plus tard à travers Abû Bakr, dont la richesse profita au Prophète pendant toutes ces années à Médine.

Le Prophète fit preuve d'un enthousiasme sans bornes dans ses efforts pour communiquer la foi aux autres. L'historien Ibn Jarîr raconte d'après 'Abdullâh Ibn 'Abbâs, comment les nobles quraychites, s'étaient un jour assemblés autour de la Ka'bâ et avaient fait appeler le Prophète. Il vint sur-le-champ, pensant qu'ils pourraient avoir quelque penchant pour l'islam. Il était toujours désireux de voir son peuple embrasser l'islam. La seule pensée de les savoir condamnés était source de tourment pour lui. Cependant, et encore une fois, ils n'avaient appelé le Prophète que pour lui chercher querelle. Accepter l'islam était la dernière chose qu'ils avaient en tête. Le Prophète leur parla longuement puis s'éloigna plein de chagrin. Ibn Hichâm poursuit ainsi l'histoire :

Le Prophète retourna chez lui triste et abattu car l'espoir qu'il avait nourri pour son peuple, lorsqu'ils l'avaient appelé, était anéanti. Il avait constaté combien les gens étaient loin d'accepter son message².

Lorsque l'oncle du Prophète, Abû Tâlib, était sur son lit de mort, les gens vinrent le voir pour lui demander de régler les affaires entre eux et son neveu avant qu'il ne meure : « Fais-lui prendre un engagement à notre égard et fais-nous prendre un engagement à son encontre, de façon à ce qu'il n'ait plus rien à faire avec nous ni nous avec lui, dirent-ils. » Abû Tâlib fit appeler son neveu et lui demanda :

1. Hadîth de l'imam Ahmad, d'après 'Aïcha.

2. Ibn Hichâm, *Tâhzîb as-sîra*, p. 68.

da ce qu'il attendait des gens. Le Prophète répliqua qu'il voulait simplement qu'ils témoignent qu'il n'y a rien qui soit plus digne d'être adoré que Dieu et qu'ils abandonnent tout autre objet d'adoration. Son peuple cependant se refusait à accepter cela. Quand tout le monde prit congé, Abû Tâlib dit à son neveu : « Tu sais, je pense que tu ne leur demandais pas grand-chose. » En écoutant ces paroles, le Prophète fut plein d'espoir, pensant que peut-être son cher oncle allait accepter l'islam. « Mon oncle, lui dit-il, pourquoi n'attestes-tu pas de l'unicité de Dieu de façon à ce que je puisse intercéder en ta faveur au Jour du Jugement Dernier ? » Cependant, Abû Tâlib refusa et le Prophète en fut profondément déçu.

Le dévouement avec lequel le Prophète se consacrait à sa tâche était total ; il y employait toute son énergie physique et mentale. Outre son temps et son énergie, ses biens aussi étaient employés à faire avancer la Cause de Dieu. Avant le début de sa mission, le Prophète était devenu assez riche grâce à son mariage avec Khadija qui était prospère. Au début de la période mequoise, les Quraychites envoyèrent 'Utba Ibn Rabi'a pour parler au Prophète. Comme l'explique Ibn Kathîr, 'Utba fut vite gagné à la cause du Prophète ; ce fut un événement qui fut malheureusement mal interprété par sa famille qui attribua cette conversion à l'amour qu'il portait à la fortune du Prophète.

À la suite de cela, 'Utba resta chez lui et n'en sortit plus pour voir qui que ce soit. « Mes frères quraychites, dit Abû Jahl, il me semble que 'Utba a de la sympathie pour Muhammad. La nourriture qu'il lui a offerte a dû le rallier à sa cause. Ceci n'a pu lui arriver que parce qu'il est dans le besoin. Allons le voir ensemble ! » Et ils partirent le voir. Abû Jahl lui dit : « 'Utba, nous sommes venus te voir car nous pensons que tu portes de l'affection à Muhammad et à sa religion. Écoute, si tu veux, nous pouvons rassembler assez d'argent pour t'assurer que tu n'auras plus à aller chez lui pour être nourri. » 'Utba devint furieux et il jura qu'il n'adresserait plus la parole à Muhammad.

De la même manière, Walîd Ibn Mughîra vint un jour voir le Prophète. Lorsque celui-ci lui récita quelques versets du Coran, Walîd fut très impressionné par le style du Livre de Dieu. Lorsque Abû Jahl eut vent de cela, il alla voir Walîd et lui dit que les gens étaient prêts à lui collecter de l'argent, car il était clair qu'il était

dans le besoin, et qu'ainsi, il n'aurait plus à aller voir Mu_{hammad} dans ce but précis. Le Prophète était donc financièrement à l'aise lorsqu'il commença sa mission. Mais, après treize ans, lorsqu'il émigra à Médine, l'histoire était devenue bien différente. Il n'avait plus rien à lui et il dut même emprunter de l'argent à Abû Bakr pour le voyage.

L'appel du Prophète

Plus que personne, le Prophète trouvait les multiples chemins qui pouvaient conduire l'homme à Dieu. Il savait que chaque personne avait une sensibilité particulière et qu'il fallait respecter cela en chacun. Cela signifie que tout homme qui appelle à Dieu doit prendre en considération les besoins de chaque individu auquel il s'adresse et qu'il doit couler ses mots dans un moule qui sera compris de tous.

Considéré d'un point de vue logique, l'appel de l'islam consiste pour beaucoup en la répétition de facteurs constants et récurrents. Ce sont les mêmes points, à savoir : l'unicité de Dieu, l'importance et l'inéluctabilité de la vie après la mort, le besoin pour les gens de comprendre leur rôle de serviteurs de Dieu et de vivre en concorde avec le modèle prophétique, qui sont toujours et sans cesse soulignés. Quand ces mots proviennent du prédicateur du Verbe de Dieu, ils prennent la teinte de la propre personne du prédicateur. Il apporte un élément individuel à des thèmes de base invariables. Cet ajout signifie que le message de l'islam, la répétition de textes donnés, est exprimé avec une vitalité et une spontanéité irrésistibles. Le sens est un mais il se diversifie selon les formes qu'il prend. Aussi fixés que soient ses sujets, il est pourtant impossible d'en dresser une liste complète. Le cœur du prédicateur du Verbe divin est plein de la crainte de leur Seigneur. Son souhait le plus sincère est d'apporter son audience sur la voie droite. Il sait que s'il réussit à amener les serviteurs de Dieu plus près de leur Seigneur, Dieu sera satisfait de lui. Tous ces facteurs l'ont encouragé dans sa tâche. Ils assurent que ses mots, loin d'être répétitifs et monotones, sont entourés d'une aura d'inspiration divine. Malgré le thème unique dans sa teneur, son message devient plus varié dans sa tonalité. Le prédica-

teur du Verbe de Dieu pense avant toute chose à son assemblée de fidèles. Il souhaite plus que toute autre chose qu'ils trouvent la vraie voie. Cela signifie qu'il doit prendre en considération les besoins de chaque individu auquel il s'adresse et qu'il doit couler ses mots dans un moule qui sera compris de tous.

Personne n'a suivi ce modèle aussi parfaitement que le Prophète de l'islam. Il était occupé à prêcher la Parole de Dieu nuit et jour. Mais sa prédication était loin d'être la morne répétition de discours préparés. Il avait pour habitude de prendre en considération la nature de l'assemblée avant de formuler son message.

À une occasion, dans les premiers jours de l'islam à La Mecque, le Prophète prêcha l'islam à Abû Sufyân et à sa femme Hind. Voici comment il arrangea son discours :

Abû Sufyân Ibn Harb, Hind Bint 'Utba ! Vous allez mourir et puis vous serez ressuscités. Les bons entreront alors au Paradis et les malfaisants entreront en Enfer. Je vous le dis : telle est la vérité.¹

L'historien Ibn Khuzayma nous a transmis la conversation entre un membre de la noblesse mecqoise, Hasin, et le Prophète Muhammed (ﷺ).

« Dis-moi, Hasin, dit le Prophète, combien de dieux adores-tu ? » – « Sept sur Terre et un au Ciel » répliqua Hasin. « Qui appelles-tu quand tu as des problèmes ? » – « Celui au Ciel. » – « Et qui appelles-tu quand tu subis des pertes d'argent ? » – « Celui au Ciel. » – « Il est le Seul à répondre à tes prières, alors pourquoi Lui associes-tu d'autres dieux égaux à Lui ? »²

L'imam Ahmad a rapporté, d'après Abû Umama, qu'un homme d'une certaine tribu vint voir le Prophète et lui demanda quels enseignements il avait reçus de Dieu. « Que les relations (liens de sang) doivent être renforcées et que le meurtre gratuit doit être évité ; que les routes doivent être libres ; que les idoles doivent être brisées ; qu'un seul Dieu doit être adoré ; qu'aucun autre dieu ne Lui soit associé et rendu égal, dit le Prophète. »

1. Hadîth Ibn 'Assâkir.

2. Al-Asaba, vol. I.

Après son arrivée à Médine cependant, lorsqu'il envoya au peuple de Najrân une invitation officielle à embrasser l'islam, il présenta son message d'une manière différente :

Je vous appelle à adorer Dieu plutôt que les hommes et à reconnaître la puissance souveraine de Dieu plutôt que celle des hommes¹

Le Coran lui-même constituait une base constante et importante au travail de prêche du Prophète. À chaque fois que le Prophète rencontrait quelqu'un, il lui récitait un passage du Coran. Le Coran opérait une attraction extraordinaire selon les Arabes. Certains des ennemis les plus acharnés de l'islam avaient même l'habitude de monter la nuit à pas furtifs jusqu'à la maison du Prophète, de coller leur oreille au mur pour l'écouter psalmodier le Coran. Le style sublime du Coran avait le plus profond impact sur le peuple du Prophète. Prenez le cas de Walîd Ibn Mughîra qui vint un jour voir le Prophète au nom des Quraychites. Lorsque le Prophète lui lut un passage du Coran, Walîd fut si impressionné qu'il retourna chez les Quraychites et leur dit que le Coran était une œuvre littéraire d'une excellence tellement insurpassable qu'il surclasse toute autre chose. La récitation du Coran, à cette époque, était une méthode commune pour prêcher l'islam.

Quand Mus'ab Ibn Zubayr fut envoyé à Médine en qualité de prêcheur, il avait l'habitude « de parler aux gens et de leur réciter un passage du Coran ». C'était pour cela que les gens en étaient venus à le connaître sous le nom de « *muqri* », de « lecteur » du Coran.

Pendant la période mequoise, le prêche du Prophète a toujours été conduit à un haut niveau intellectuel. Il était dominé par le haut degré d'excellence établi par le Coran. Les adversaires du Prophète en revanche ne pouvaient offrir que l'opprobre et les injures. Les gens sensés de La Mecque ne pouvaient s'empêcher de constater que les adversaires de Muhammad n'avaient rien de concret à offrir pour défendre leur cause. D'après Ibn Jarîr, certains des nobles parmi les Quraychites avaient projeté d'organiser une rencontre pour s'entretenir avec le Prophète. Leur intention était de se pré-

I. Hadîth de l'imam Ahmad, d'après Abû Umama.

munir contre tout reproche en ce qui concernait Muhammad ; c'est-à-dire, de l'assurer qu'ils n'avaient rien à voir avec les viles stratégies ourdies par les ennemis les plus acharnés du Prophète.

L'aptitude des Arabes

Nous en arrivons maintenant aux facteurs qui produisent la réaction évoquée par le prêche islamique. Aussi inlassables que soient les efforts du prédicateur, et aussi précise que puisse être sa présentation du vrai message de l'islam, c'est plus la disposition de son audience qui détermine si son appel sera entendu ou non. Le caractère des Arabes était un facteur précieux qui a contribué à leur faire accepter l'islam. C'étaient des êtres simples, élevés dans un cadre naturel simple. Malgré leur ignorance et leur opiniâtreté superficielles, ils conservaient toutes les qualités de leur environnement. D'une superficie de trente millions de km² de désert, ce pays chaud, stérile et dur dans lequel ils vivaient, était le terrain idéal pour produire les valeurs humaines les plus élevées. L'Arabe moyen n'avait qu'une seule source de revenus : son chameau. Mais s'il venait à avoir des invités, il sacrifiait cette bête inestimable pour la leur donner à manger. Si la victime d'une oppression venait à se réfugier sous la tente d'un Arabe, elle savait qu'elle avait en lui un ami qui donnerait sa propre vie pour défendre l'opprimé. Même les brigands faisaient leurs rapines d'une manière chevaleresque. S'ils voulaient s'emparer des vêtements et des bijoux de la gente féminine d'une tribu quelconque, ils ne s'autorisaient pas à le faire de leurs propres mains ; au lieu de cela, ils commandaient aux femmes de leur remettre leurs effets précieux pendant qu'eux-mêmes regarderaient dans la direction opposée, afin d'éviter de les apercevoir pendant qu'elles enlevaient leurs vêtements.

Il serait incorrect de ne considérer les Arabes du désert que comme des niais qui ne savaient rien. Ils étaient des gens hautement intelligents, vifs, prompts à pénétrer les profondeurs d'une affaire.

Sept musulmans convertis d'une certaine tribu vinrent voir le Prophète. Ils lui dirent qu'ils avaient appris cinq choses au temps de l'ignorance (*jâhiliyya*), et qu'ils continueraient à adhérer à ces principes, à moins que le Prophète ne leur donnent des instructions

contraires. Le Prophète leur demanda alors quelles étaient ces caractéristiques qu'ils avaient hérité du temps de l'ignorance. Ils répondirent : « La gratitude en période de prospérité, et la patience face à l'adversité. La fermeté sur le champ de bataille et la résignation face au destin. Nous avons appris à ne pas nous réjouir des malheurs d'autrui, même si c'était notre propre ennemi qui en était affligé. » En entendant cela, le Prophète s'exclama : « Ces gens sont des intellectuels, des hommes de lettres ! Ils sont coulés dans le moule des prophètes. Combien sont merveilleux leurs mots ! »¹

Damad, un exorciste appartenant à la tribu des Banû Azdashanwa, vint un jour à La Mecque. Là, les gens lui parlèrent du Prophète. « Il est possédé par un mauvais esprit, disaient-ils. » Damad se rendit voir le Prophète pensant qu'il pourrait l'aider à guérir. Mais lorsqu'il entendit les propos du Prophète, son attitude changea. « J'ai entendu des devins et des illusionnistes, dit-il. J'ai vu les œuvres des poètes, mais je n'ai jamais eu à faire à quelque chose de cette sorte. Donne-moi ta main, dit-il au Prophète. Laisse-moi te prêter serment [de fidélité]. » Comme à son habitude, le Prophète ne fit pas un long discours à cette occasion. Il dit tout simplement :

Louange à Dieu. Nous Le louons et nous cherchons refuge auprès de Lui. Celui que Dieu guide, personne ne saurait l'égarer, et celui que Dieu égare, personne ne peut le guider. J'atteste que nul n'est digne d'être adoré excepté Dieu. Il n'a pas d'égal.²

Dans ces quelques mots, Damad trouva une multitude de significations. « Répète cela encore, demanda-t-il au Prophète. Tes mots sont aussi profonds que l'océan. »³

Pour un Arabe, il n'était pas question qu'il y ait contradiction entre les mots et les actions. Il était lui-même fidèle à sa parole et espérait que les autres fassent de même. Dès qu'il saisissait la vérité d'une affaire, il l'acceptait. Selon le biographe du Prophète, Ibn Ishâq, la tribu des Banû Sa'd envoya Damam Ibn Thâ'laba en qualité d'émissaire auprès du Prophète. Il arriva à Médine, fit asseoir son chameau près de la porte de la mosquée et l'attacha. Puis il

1. Hadith cité dans *Kanz al-'Ummâl*, vol. I, p. 69.

2. Hadith transmis par Muslim.

3. *Al-Bidâya wa an-nihâya*, vol. 3, p. 36.

entra. Le Prophète était assis à l'intérieur avec ses Compagnons. Damam était un homme brave et intelligent. Il se tint debout devant l'assemblée et demanda : « Qui parmi vous est le fils de 'Abd al-Muttalib ? » – « C'est moi, répondit le Prophète. » – « Muhammad, je vais te poser quelques questions et je vais être très dur dans mon interrogation. J'espère que tu ne m'en voudras pas. » – « Pas du tout. Tu peux demander ce que tu veux. » – « Pourras-tu me jurer au Nom de ton Dieu, du Dieu de ceux qui t'ont précédé, du Dieu de ceux qui viendront après toi, que Dieu t'a envoyé en qualité de Prophète ? » – « Par Dieu, je le jure. » – « Pourras-tu me jurer, au Nom de ton Dieu, au Nom du Dieu de ceux qui t'ont précédé, et du Dieu de ceux qui viendront après toi, que Dieu t'a ordonné de nous exhorter à n'adorer que Lui Seul et à ne Lui attribuer aucun associé ; qu'il t'a commandé de nous dire d'abandonner l'adoration des idoles et toutes les choses que nos ancêtres avaient l'habitude d'adorer ? » – « Par Dieu, je le jure, répliqua le Prophète. » – « Je te demande de me jurer, au Nom de ton Dieu, et du Dieu de ceux qui t'ont précédé et du Dieu de ceux qui viendront après toi que Dieu nous a commandé de prier cinq fois par jour. » Damam posa ensuite des questions sur la *zakât* (l'aumône légale), le jeûne, le *hajj* (le pèlerinage) et tous les autres commandements de l'islam, en formulant chaque question de la même manière. Quand il eut fini son interrogation et que le Prophète lui répondit à chaque question avec la même simplicité, Damam tint ces propos :

J'atteste que nul n'est digne d'adoration excepté Dieu et que Muhammad est le Prophète de Dieu. Je m'acquitterai de ces obligations et je m'abstiendrai des choses que tu as prohibées. Je n'en ferai ni plus ni moins.¹

Puis il remonta sur son chameau et s'en alla. De retour dans sa tribu, il leur raconta ce qui s'était passé. Avant que la nuit ne tombe, tous les hommes et les femmes de sa tribu avaient accepté l'islam.

Il n'y avait pas la moindre trace d'hypocrisie chez ces gens. Ils ne connaissaient que l'acceptation ou le refus – rien d'intermédiaire. Quand ils faisaient une promesse, ils la tenaient, quoi qu'il arrive.

1. *Ibid.*, vol. 5.

Aucune menace contre leurs vies ou leurs biens ne pouvait les empêcher de transformer leurs mots en actions. Telle était la nature du tempérament arabe. Les historiens ont décrit les discours des Aws et des Khazraj – les deux tribus de Médine – à l'occasion du second serment d'allégeance. Ils comportent tout l'éclat qui distinguait leur tribu. 'Abbâs Ibn 'Ubayda dit ceci : « Gens de Khazraj, savez-vous à quoi vous vous engagez en prêtant allégeance à cet homme ? Vous vous engagez à entrer en guerre contre les hommes de toutes les races. Réfléchissez-y bien. Si, lorsque vous subirez la perte de vies et de biens, vous le renvoyez chez les siens, alors autant le faire tout de suite. Si vous le faites plus tard, alors cela signifiera l'humiliation pour vous dans ce monde et dans l'autre. Mais si vous pensez que vous tiendrez vos promesses, et cela quel que soit le nombre de morts parmi vos chefs, alors emmenez-le avec vous à Médine. Ceci vaudra mieux pour vous dans ce monde et dans l'autre. »

Tous répondirent à l'unisson qu'ils emmèneraient avec eux le Prophète à Médine quelles que soient les pertes en vies et en biens qu'ils aient à subir.

« Qu'aurons-nous en retour si nous tenons notre parole ? » demandèrent-ils au Prophète. « Le Paradis, répondit-il. » – « Tends-nous la main, crièrent-ils tous. » Il tendit la main et prit leur allégeance¹.

Ce n'était pas de simples mots de la part des *Ansâr* ; c'étaient des mots supportés par des actes. Même lorsque les musulmans dominaient, ils ne demandèrent aucune compensation politique pour les sacrifices qu'ils avaient faits. Ils étaient prêts à laisser le Califat aux mains des Mecquois. Ils ne recherchaient pas la récompense dans ce monde, mais ils étaient satisfaits de laisser ce monde aux autres et ils étaient impatients de recevoir leur récompense dans l'autre monde de la Main de Dieu.

L'influence omniprésente du message du Prophète

Le biographe du Prophète, Ibn Ishâq, raconte comment la noblesse quraychite se rassembla un jour chez Abû Tâlib, l'oncle du Prophète. Parmi les présents figuraient 'Utba Ibn Rabi'a, Chayba Ibn

1. *Ibid.*, vol. 3, p. 162.

Rabi'a, Abû Jahl Ibn Hichâm, Umayya Ibn Khalaf et Abû Sufyân Ibn Harb, tous des leaders éminents chez les Quraychites. À travers Abû Tâlib, ils demandèrent au Prophète ce qu'il attendait d'eux.

Une seule chose, répondit-il. Si vous acceptez, vous deviendrez les seigneurs des Arabes. Même les gens d'Asie capituleront devant vous.¹

Le monothéisme est plus qu'une doctrine. C'est le secret de toutes les formes de réussite humaine. Croire en un Dieu Unique, c'est donner sa vraie expression à la nature humaine. C'est pourquoi cette foi réside dans les profondeurs du psychisme humain. Elle trouve même place dans le cœur de ses ennemis. Khâlid Ibn al-Walîd devint musulman juste avant la conquête de La Mecque, mais il avait été conscient depuis bien longtemps déjà de la vérité du message de l'islam. Plus tard, il raconta sa conviction précoce que Muhammed, et non pas les Quraychites, était dans le vrai et qu'il devrait joindre ses forces à celles du Prophète de l'islam.

« J'ai participé à toutes les batailles contre Muhammed, disait-il, mais il n'y avait pas une bataille de laquelle je revenais sans avoir le sentiment que je combattais du mauvais côté.² »

Beaucoup de gens sont connus pour avoir eu des penchants pour l'islam bien avant d'avoir accepté la foi. Certains ont même fait des rêves sur l'islam. L'un d'entre eux était Khâlid Ibn Sa'd Ibn al-'As. Il se vit en rêve debout au bord d'un immense gouffre de feu. Quelqu'un essayait de l'y pousser. Puis vint le Prophète Muhammed qui le sauva du gouffre de sa propre perte.

La plupart des nouveaux musulmans mettaient leur fortune à contribution. Ce fut tout d'abord Khadîja, la première épouse du Prophète, qui procura à la toute naissante communauté son soutien financier. Puis ce fut Abû Bakr qui avait tiré un bénéfice de 40 000 dirhams de son négoce et qui mit tout son capital au service de l'islam. Quand lui et le Prophète émigrèrent pour Médine, il prit avec lui 6 000 dirhams – assez pour financer toutes les dépenses du voyage. 'Uthmân fit don de 10 000 dinars pour l'expédition de Tabûk en

1. Ibid., vol. II, p. 123.

2. Ibid., vol. 4.

l'an 9 H. En une occasion parmi d'autres, 'Abd ar-Rahmân Ibn 'Awf, l'un des plus riches Compagnons, offrit 500 chevaux pour une bataille. Ainsi en était-il d'autres personnes qui avaient embrassé l'islam. Jamais le Prophète ne critiqua un musulman de s'enrichir et de vivre aisément, cependant, il attachait une importance capitale pour que la richesse ne soit pas un élément important de la condition des uns et des autres. Riches et pauvres avaient le même rang, les mêmes responsabilités, la même importance au regard du Prophète. En cela, il chercha à tout prix à faire de la première société musulmane une société égalitaire et non discriminatoire.

La croyance en un Dieu Unique est la seule foi qui ne permet aucune distinction sociale ou préjudice racial. C'est pour cette raison que les masses affluent pour joindre tout mouvement qui s'élève sur les bases de ce principe. Elles se rendent compte que sous la bannière du monothéisme tous les gens deviennent égaux au sens vrai du terme. En tant qu'humbles serviteurs d'un Dieu Unique, ils deviennent tous des êtres humains avec un droit à la dignité humaine. En trouvant leur vraie place dans le monde, ils atteignent la plus haute position à laquelle l'homme peut aspirer. Lorsque Mughîra Ibn Chu'ba entra dans la cour du guerrier perse, Rustam, il fit un discours aux courtisans réunis là. Comme l'explique Ibn Jarîr, ses mots eurent un effet dévastateur sur tous ceux qui les entendirent :

Les classes inférieures dirent : « Par Dieu ! Cet Arabe a dit la vérité ! » Quant aux classes supérieures, elles dirent : « Par Dieu ! Il nous a attaqués avec des mots que nos esclaves trouveront irrésistibles. Que Dieu damne nos prédécesseurs. Qu'ils étaient stupides de considérer avec tant de légèreté cette communauté ! »¹

Quand, lors de la treizième année de la mission, le Prophète et Abû Bakr arrivèrent à Médine, quelques cinq cents personnes vinrent à leur rencontre. Ils accueillirent les nouveaux venus par ces mots :

1. Tabarî, *Tarikh Tabarî*, vol. 3, p. 36.

Bienvenue ! Vous êtes tous deux en sécurité avec nous. Nous vous acceptons comme nos dirigeants¹.

C'était la conquête des cœurs qui avait fait du Prophète le dirigeant du peuple de Médine. Le premier habitant de Médine à qui le Prophète avait prêché l'islam était probablement Suwayd Ibn Sāmit al-Khazrajī. Quand le Prophète lui eut donné un aperçu des enseignements de l'islam, Suwayd dit : « Il semble que ton message soit le même que le mien. » – « Quel est ton message ? » – « La sagesse de Luqmān, répondit Suwayd. » Lorsque le Prophète lui demanda d'expliquer la sagesse de Luqmān, Suwayd récita quelques poèmes. Le Prophète lui dit : « J'ai le Coran qui est bien supérieur à cela ». Il récita alors quelques versets du Coran et Suwayd accepta immédiatement l'islam. Il retourna à Médine et prêcha le message de l'islam à sa propre tribu, mais ils le tuèrent.² »

Après cela, un chef de Médine, Abū Haysar Anas Ibn Rafī', vint à La Mecque. Il était accompagné d'un groupe de jeunes de la tribu des Banū 'Abd al-Ashhal. Ils étaient venus à La Mecque pour réaliser une alliance avec les Quraychites pour le compte des Khazraj, une des principales tribus de Médine qui était entraînée dans un conflit avec la seconde plus importante tribu, les Aws. Le Prophète sut qu'ils étaient à La Mecque. Il alla les voir et leur dit : « Devrais-je vous parler de quelque chose de bien meilleur que ce pour quoi vous êtes venus ? » Il continua alors à leur expliquer ce que signifiait la croyance en un Dieu Unique. Il y avait parmi eux un jeune du nom d'Ayas Ibn Mu'ādh qui leur dit que ce que le Prophète leur avait raconté était bien meilleur que ce pour quoi ils étaient venus. La délégation ne fut cependant pas d'accord. « Laissez-nous seuls, dirent-ils, nous sommes ici pour une autre affaire. » Ils retournèrent à Médine. Peu après cela, une guerre violente et dévastatrice éclata entre les Aws et les Khazraj connue sous le nom de Bu'ath.

Selon Khubayb Ibn 'Abd ar-Rahmān, deux personnes de Médine, Sa'd Ibn Zarara et Zakwān Ibn Qays vinrent à La Mecque et séjournèrent chez 'Utba Ibn Rabi'a. Quand ils entendirent parler du Prophète, ils allèrent le voir. Le Prophète les invita tous deux à em-

1. *Al-Bidâya wa an-nihâya*, vol. 3.

2. Tabarî, *Târîkh at-Tabarî*, p. 234.

brasser l'islam et il leur récita un passage du Coran. Ils acceptèrent l'invitation du Prophète et devinrent musulmans. Au lieu de retourner directement à la maison de leur hôte, 'Utba, ils partirent directement pour Médine après avoir vu le Prophète. Ils étaient les premiers à communiquer le message de l'islam aux gens de Médine. Ceci se passa la dixième année de la mission du Prophète, trois ans avant son émigration à Médine.

L'année suivante, six membres de la tribu des Khazraj vinrent à La Mecque accomplir le pèlerinage. Ils devinrent musulmans, prièrent serment d'allégeance au Prophète et puis s'en retournèrent à Médine pour y propager l'islam. Ensuite, lors de la douzième année de la mission du Prophète, douze personnes vinrent prêter allégeance au Prophète. Le serment qu'ils prêtèrent à 'Aqaba, près de La Mecque, est célèbre dans l'histoire islamique et est connu sous le nom de serment de 'Aqaba. Puis suivit un autre pacte, au même endroit, l'année suivante, auquel soixante-quinze personnes participèrent.

Contrairement à ce qui s'était passé à La Mecque, les personnalités éminentes de la ville de Médine acceptèrent l'islam dès le début. Selon la coutume tribale, les gens de l'époque suivaient la religion de leurs dirigeants. L'islam se répandit donc rapidement à Médine. Très vite, il n'y eut plus une seule maison où l'islam n'avait pas encore pénétré. Rien de plus naturel alors que les musulmans, en majorité à Médine, devinrent la force dominante dans les affaires de la ville. C'est ainsi, comme l'écrit Tabarâni, « que les musulmans devinrent les gens les plus influents de Médine. »

Les facteurs en faveur du travail de prêche

Il reste toujours des hommes qui résistent à la corruption du monde environnant et qui restent attachés à leurs vraies natures primordiales. C'est vrai de toutes les époques mais c'était particulièrement vrai des Arabes lorsque le Prophète initia sa mission. Outre leur simple style de vie auquel ils étaient habitués, les Arabes avaient aussi l'héritage de la religion d'Ibrâhîm (Abraham) qui en amenait beaucoup à chercher la vérité et à s'écartier de l'idolâtrie. De tels gens étaient communément appelés des *hanîf* ou *sincères*. Quss Ibn

Saîda et Waraqah ibn Nawfal figuraient parmi ces *hunafa*. De même que Jandub ibn 'Amr ad-Dawsi. Pendant le temps de l'ignorance qui avait précédé l'islam, il était connu pour avoir dit au Prophète : « J'ai vu un homme que les gens qualifient d'irréligieux. Je n'ai jamais vu quelqu'un qui te ressemble plus que lui. »¹

De telles personnes n'avaient aucun problème à comprendre la véracité du message du Prophète. Le préicateur de la Parole de Dieu est comme un planteur qui sort semer des graines. Si parfois ses graines tombent sur une terre aride, il arrive aussi qu'elles tombent à des endroits qui produisent un bon rendement à l'insu du planteur.

D'autres personnes mirent beaucoup de temps à accepter l'islam. Cela ne veut pas dire que la vérité de l'islam les a finalement tous éclairés d'un coup. Le Prophète suivait un mode de vie connu pour son très haut niveau moral. En outre, il passait tout son temps à prêcher l'islam. Même l'opposition au Prophète se révéla être un facteur en sa faveur : cela signifiait que sa personnalité et son message étaient des sujets de conversation. Toutes ces choses avaient contribué à planter la graine de l'islam dans l'esprit de beaucoup d'Arabes. L'adhésion à la coutume tribale et la forme religieuse des ancêtres étaient toujours d'actualité mais il semblait quelques fois qu'il existait une vive opposition à l'islam mais qu'après coup, dans le cœur des gens, la graine de l'islam grandissait en silence. On pense généralement par exemple que lorsque 'Umar accepta l'islam, cela arriva d'un coup sous l'influence d'un certain événement. Il serait plus juste cependant de dire que c'était cet événement qui a apposé le sceau final sur sa foi, qui s'était développée pendant quelque temps dans son âme.

Bien avant que 'Umar n'embrassât l'islam, alors qu'il apparaissait sur le front d'opposition à la mission du Prophète, certains musulmans avaient émigré en Abyssinie. Umm 'Abdullâh Bint Abî Hathma était l'une d'entre eux. Elle raconte sa propre histoire ainsi :

Nous partions pour l'Abyssinie. Mon mari, 'Amir, et moi étions partis récupérer certains de nos effets. C'est alors que nous rencontrâmes 'Umar ibn al-Khattâb, un homme qui nous avait fait

1. Hadith de Muslim d'après 'Abdullâh ibn Samit.

subir des tourments et des souffrances indescriptibles. Il s'avança et se tint debout à mes côtés. Il n'avait pas encore jusque là embrassé l'islam. Il me dit : « Umm 'Abdullâh, t'apprêtes-tu à partir quelque part ? » – « Oui, répondis-je, car tes amis nous ont tellement infligé de souffrances, nous ont tellement tourmentés, que nous devons partir chercher un endroit pour nous-mêmes sur la Terre de Dieu. Nous continuerons à partir jusqu'à ce que Dieu nous délivre de notre détresse. » – « Puisse Dieu être avec vous ! » dit 'Umar tandis que des larmes coulaient sur son visage alors qu'il parlait. Je ne l'avais jamais vu agir ainsi auparavant. Puis il continua son chemin, et il était certainement très triste de nous voir quitter La Mecque¹.

À chaque époque, certaines idées prennent racine dans l'inconscient populaire. Avant que ces idées ne disparaissent, aucun nouveau message, aussi rationnel soit-il, ne peut devenir acceptable. L'opposition que les Arabes affichèrent en premier lieu au message de l'islam n'était pas seulement due à leur opiniâtreté ou à de l'opportunisme de leur part. Il était sincèrement difficile pour eux de comprendre comment une quelconque religion qui différait de celle des saints patrons de la Ka'bâ pouvait être la véritable religion. Les tribus arabes vivant dans le voisinage des tribus juives étaient libres de telles croyances restrictives. Ils avaient souvent entendu les juifs dire qu'il était écrit dans les Écritures qu'un prophète viendrait parmi les Arabes. Comme l'explique l'historien Tabarânî, c'était pourquoi il était plus facile pour les gens de Médine de reconnaître la vérité de l'islam :

Lorsque les *Ansâr* écoutèrent les enseignements du Prophète, ils gardèrent le silence. Leurs coeurs étaient satisfaits car ce qu'il avait prêché était vrai. Ils avaient entendu les Gens du Livre dire comment serait le dernier Prophète. Ils reconnurent la véracité de son message. Ils confirmèrent ses enseignements et crurent en lui².

1. *Al-Bidâya wa an-nihâya*, vol. 3, p. 79.

2. Rapporté par Tabarânî.

Lorsque le Prophète se rendit à la foire de 'Ukaz et qu'il entra sous la tente des Banû Khanda, il expliqua ses enseignements et voilà ce qu'un des jeunes répondit :

Mon peuple ! Laissez-nous nous précipiter afin d'être les premiers à suivre cet homme, car, par Dieu, les Gens du Livre avaient l'habitude de nous dire qu'un Prophète viendrait du Territoire Sacré et que son heure était proche.¹

Les Aws et les Khazraj avaient donc été préparés intellectuellement à l'arrivée d'un prophète arabe. Lorsqu'il vint, ce fut comparativement facile pour eux de l'accepter. Cependant, pour les gens de La Mecque, ainsi que pour la plupart de leurs compatriotes garder le contrôle de La Mecque était primordial et tout était évalué sous cet angle, sans chercher la vérité. Dans l'ancienne tradition arabe, la Ka'ba était considérée comme étant la couronne d'un roi. En fait, son symbolisme relevait d'un ordre bien plus élevé que celui de la couronne, car cette dernière n'apportait avec elle que la puissance politique alors que celui qui tenait sous son emprise la Ka'ba était l'héritier à la fois du pouvoir politique et d'une riche tradition spirituelle. Comme le montre la conversation suivante entre Dhû Jawchân ad-Dubba'i et le Prophète, les Arabes, dans leur simplicité, ne pouvaient considérer la vérité qu'en fonction de qui aurait le contrôle de la Maison de Dieu à La Mecque. Le Prophète dit à Dhû Jawchân : « Pourquoi n'acceptes-tu pas l'islam afin que tu sois compté parmi les premiers à avoir agi ainsi ? » Dhû Jawchân répondit qu'il ne le ferait pas. Le Prophète lui demanda pourquoi. « J'ai entendu dire que ton peuple en veut à vos vies, dit Dhû Jawchân ». – « N'as-tu pas entendu parler de leur défaite à Badr ? » demanda le Prophète. Dhû Jawchân acquiesça. « Nous vous montrons seulement le véritable chemin de la guidance, ajouta le Prophète. » Dhû Jawchân dit qu'il n'accepterait pas l'islam tant qu'il [le Prophète] n'aurait pas conquis La Mecque et le contrôle de la Ka'ba. « Si tu vis assez, tu verras cela arriver, dit le Prophète. » Dhû Jawchân raconte que, plus tard, il était avec sa famille à Ghawr lorsque survint un cavalier. Dhû Jawchân lui demanda ce qui se préparait. « Muhammad a conquis La Mecque

I. Abû Na'im, *Ad-Dala'il*.

et a pris le contrôle du Territoire Sacré, dit-il. » – « Malheur à moi ! Si seulement j'avais accepté l'islam ce jour-là ; si j'avais demandé à Muḥammad une émeraude, il me l'aurait donnée. »¹

La réaction au message du Prophète

Lorsque le Prophète de l'islam initia sa mission de prêche, il rencontra exactement la réaction à laquelle on pouvait s'attendre de la part d'une société qui entend un nouveau message. Les gens étaient incapables de saisir le sens de ses enseignements. Un jour, la noblesse quraychite envoya en qualité de délégué auprès du Prophète, 'Utba Ibn Rabi'a. Il fit une longue dénonciation du Prophète et de ses enseignements. Quand il eut fini de dire ce qu'il avait à dire, le Prophète lui demanda : « As-tu fini ? » 'Utba répondit que oui. « Au Nom de Dieu, le Miséricordieux, le Tout Miséricordieux » commença le Prophète en poursuivant par la récitation des treize premiers versets de la sourate du Coran La Prosternation. « N'as-tu rien d'autre à dire ? » demanda 'Utba avec indignation. Le Prophète répondit que non. Lorsqu'il revint chez les Quraychites, ils lui demandèrent ce qui s'était passé. « J'ai dit tout ce que vous avez souhaité que je dise, répliqua 'Utba. » Ils demandèrent si Muḥammad avait donné une réponse. 'Utba répondit par l'affirmative mais que les preuves qu'il avançait étaient incompréhensibles. Tout ce qu'il put saisir était qu'il les mettait en garde contre un coup de foudre comme celui qui avait frappé Thamûd et 'Âd. Choqués, les Quraychites lui demandèrent : « Que t'est-il arrivé ? Comment est-il possible qu'une personne te parle en arabe et que tu ne comprennes pas ce qu'il dit ? » 'Utba insista en disant : « Tout ce que j'ai compris, c'est qu'il parlait d'un coup de foudre. »²

Certaines personnes ne connaissaient la religion que sous une forme particulière et conventionnelle. Pour eux, le message de l'islam n'était qu'une mise en accusation de la religion de leurs ancêtres. Damad vint un jour à La Mecque accomplir la 'umra (petit pèlerinage). Il eut l'occasion de s'asseoir dans une assemblée aux

1. Hadîth de Tabarânî.

2. Hadîth de Bayhaqî.

côtés d'Abû Jahl, de 'Utba Ibn Rabi'a et d'Umayya Ibn Khalaf : « Il [Muhammad] pense que nous sommes tous des idiots et considère que nos ancêtres étaient tristement égarés. Il insulte nos idoles. » – « Il est fou sans aucun doute, ajoute Umayya. »¹

Quand 'Amr Ibn Murra al-Juhani prêcha l'islam dans sa propre tribu, les Juhayna, l'un des membres prit la parole : « Puisse Dieu te faire goûter une vie amère, 'Amr ! Tu voudrais que nous abandonnions nos idoles, que nous divisions notre peuple, et que nous contredisions la religion de nos vertueux ancêtres ? La religion que ce Quraychite de Thahama prêche n'a aucune affection ni aucune clémence en elle. » Il poursuivit par la récitation de trois vers dont le dernier disait ceci :

Il cherche à prouver que nos ancêtres étaient des idiots. Celui qui agit ainsi ne peut jamais prospérer².

D'autres personnes furent empêchées par la jalousie d'accepter le message de l'islam. Le Prophète ne cachait nullement qu'il était envoyé par Dieu ; il proclamait ce fait haut et fort. Mais les gens trouvent toujours très difficile d'accepter le fait que quelqu'un d'autre puisse recevoir une connaissance de la réalité qu'ils se sont vu eux-mêmes refuser. Bayhaqî a rapporté, d'après Mughîra Ibn Chu'ba, comment un jour Abû Jahl prit le Prophète à part et lui dit : « Par Dieu ! Je sais trop bien que ce que tu dis est la vérité mais une chose m'empêche de croire. Les Banû Qussay disent qu'ils sont les gardiens de la Porte de la Ka'bâ et je suis d'accord avec eux. Ils affirment que c'est leur fonction de porter de l'eau aux pèlerins et je suis à nouveau d'accord. Ils réclament une place dans *Dâr an-nadwa* et je suis d'accord qu'ils en ont entièrement le droit. Ils disent que c'est leur responsabilité de porter l'étandard sur le champ de bataille et à nouveau je suis d'accord. Maintenant ils disent qu'il y a un Prophète parmi eux. Et ça, je ne peux l'accepter. »³

Pour d'autres gens, c'était la menace de pertes financières qui les empêchait d'accepter le message de l'islam. La Maison de Dieu à La Mecque avait été transformée en temple d'idolâtrie avant l'avènement

1. Al-Asaba, vol. 2, p. 210.

2. Al-Bidâya wa an-nihâya, vol. 2.

3. Ibid., vol. 3.

ment du Prophète. Des gens de toutes les religions y avaient placé leurs idoles. Il y avait même des statues de Jésus et de Marie à l'intérieur des murs de la Ka'ba, qui était ainsi devenue un lieu de pèlerinage pour les gens de toutes les confessions. C'était pourquoi quatre mois avaient été rendus sacrés – afin que les gens soient libres de visiter la Ka'ba pendant cette période sans crainte d'être blessés ou attaqués sur le chemin. Pendant les quatre mois où les gens affluaient à La Mecque, les négociants mecquois faisaient des affaires exceptionnelles. Si les idoles venaient à disparaître de la Ka'ba, les gens arrêteraient de visiter la ville et les habitants auraient eu à souffrir d'immenses pertes. Il y avait donc beaucoup de gens qui étaient directement intéressés par la continuation des pratiques polythéistes. Ils craignaient que si le monothéisme se répandait dans le pays, La Mecque en souffrirait drastiquement ; la zone en serait alors réduite à la vallée incultivable qu'elle était à l'origine.

À cela s'ajoutait le fait que les Quraychites, grâce à leur position de protecteurs de la Ka'ba, en étaient arrivés à régner partout sur l'ensemble des tribus arabes. Leurs caravanes avaient l'habitude de voyager d'est en ouest, bien au-delà des frontières de la péninsule. En accord avec des pactes signés de longue date, ils avaient l'habitude de faire du commerce avec des tribus aussi éloignées qu'en Perse, en Abyssinie et dans l'Empire byzantin. Les Quraychites pensaient qu'en acceptant Muhammad en tant que Prophète, ils ne pouvaient qu'amener les tribus voisines – en fait tous les polythéistes de l'Arabie – à rompre les accords commerciaux qu'il avait faits avec les Quraychites. Cela signifiait la fin de leur hégémonie sur les Arabes. C'est la signification du verset de la sourate du Coran L'Événement :

« Et avez-vous renié vos moyens de vivre ? »¹

L'allusion ici est faite à la notion des Quraychites qui, en rejetant le Prophète Muhammad, et la religion monothéiste qu'il enseignait, pensaient se sauver d'une ruine financière.

Une fois que le Prophète commença à prêcher son message, sa personne devint un sujet de curiosité générale. D'après l'historien Abû Ya'lâ, les gens qui le voyaient se demandaient les uns aux autres :

I. Coran 56/82.

« Est-ce lui ? » Il pouvait voyager au milieu de la foule d'une caravane : il était distingué parmi tous. Quiconque venait à La Mecque, emportait avec lui, entre autres choses, des nouvelles du Prophète. « Muhammad, fils de 'Abdallâh a prétendu être un Prophète et le fils d'Abû Qahafa (Abû Bakr) l'a suivi, disaient-ils. » Les Quraychites appelaient le Prophète *Muzammam*, ce qui signifie « répréhensible, blâmable », au lieu de Muhammad qui signifie « digne de louanges, le loué ». Ils l'accusaient d'insulter leurs ancêtres. Un jour, comme l'a relaté le biographe du Prophète, Ibn Hichâm, alors que le Prophète avait remarqué les ordures que ses compatriotes quraychites avaient mis dans la rue qu'il empruntait, il dit d'un air consterné : « Quels mauvais voisins les Banû 'Abd al-Manâf ont ! »

Tant que l'oncle du Prophète, Abû Tâlib, était encore en vie, ses ennemis étaient incapables d'entreprendre quelque action contre lui car, selon la tradition tribale, une agression contre le Prophète aurait équivaut à une agression contre l'ensemble de la tribu des Banû Hâchim. Avant qu'il n'acceptât l'islam, 'Umar Ibn al-Khattâb s'était un jour mis en route avec l'intention de tuer le Prophète (ﷺ). Il a suffi que quelqu'un lui dise : « Comment vas-tu vivre avec les Banû Hâchim si tu tues Muhammad ? » pour que 'Umar changeât d'avis. La même question se posait à tous ceux qui cherchaient à blesser le Prophète. La persécution à La Mecque était essentiellement dirigée contre les esclaves qui étaient devenus musulmans – des gens qui n'avaient pas de tribu pour les protéger. D'après un des proches Compagnons du Prophète, 'Abdullâh Ibn Mas'ûd, dans les premiers jours de l'islam à La Mecque, seuls sept hommes avaient ouvertement déclaré leur conversion à l'islam : le Prophète lui-même, Abû Bakr, 'Ammar, Sa'id, Suhayb, Bilâl et Miqdad. En ce qui concerne le Prophète, Dieu le protégea à travers son oncle. Quant à Abû Bakr, sa tribu veillait sur lui. Les autres étaient saisis par les idolâtres qui leur enflaient des côtes de maille et les exposaient à un soleil de plomb¹.

Quand le chef des Banû Hâchim, l'oncle du Prophète, Abû Tâlib, mourut, un grossier membre des Quraychites jeta des saletés sur le Prophète qui restèrent collées à lui. Quand ce dernier arriva chez lui, l'une de ses filles, Fâtima, les lui enleva. « Les Quraychites ne m'ont

I. Hadîth de l'imam Ahmad, d'après Ibn Mas'ûd.

jamais rien fait d'aussi méchant auparavant, commenta le Prophète. » Ce n'est qu'à la suite du décès d'Abû Tâlib qu'ils commirent de vils actes d'agression de cette nature. Comme l'a fait remarquer le Compagnon du Prophète, Abû Hurayra : « Les Quraychites traitaient le Prophète très sévèrement après la mort d'Abû Tâlib. » « Mon oncle, déjà je regrette ta perte, se lamenta une fois le Prophète.¹ »

Les Quraychites avaient même déjà commencé à planifier un plan pour se débarrasser du Prophète. C'était pendant cette période qu'Abû Jahl jeta les intestins d'un animal sur la tête du Prophète et que 'Uqba Ibn Mu'it attacha un drap autour du cou du Prophète et tira dessus pour essayer de l'étrangler. Heureusement, cette tentative se solda par un échec. Maintenant qu'Abû Tâlib était mort, il sembla que rien ne pouvait arrêter ces violentes attaques sur la personne du Prophète. La seule chose qui retenait encore les gens, c'était que rien de tel n'était encore arrivé en Arabie ; qu'un membre de la tribu des Banû Hâchim soit attaqué et tué par son propre congénère quraychite était un fait sans précédent. De surcroît, il y avait encore des gens parmi les idolâtres tenaillés par leurs consciences et qui, au plus profond de leurs cœurs, soutenaient le Prophète. La première fois qu'Abû Jahl tenta d'assassiner le Prophète, Abû al-Bakhtari en entendit parler. Il prit un fouet et alla à la Ka'ba où Abû Jahl était assis triomphalement avec ses acolytes. Abû al-Bakhtari s'assura tout d'abord qu'Abû Jahl avait réellement attaqué le Prophète de cette manière, puis quand cela se révéla exact, il prit son fouet et frappa Abû Jahl si fort sur la tête que ce dernier hurla de douleur.

On peut voir à partir de l'histoire de plusieurs religions, comment, même en tant que credo, le polythéisme était plus qu'une croyance ; il procurait les bases mêmes de la structure des ordres sociaux. Il y avait donc aussi des raisons politiques qui expliquent l'attachement de ces gens au polythéisme. Telle était la situation à La Mecque, et c'est la raison pour laquelle cette période a été pour le Prophète une épreuve suprême de patience. Seule une poignée de gens crut en lui pendant les trois premières années de sa mission. La cité de La Mecque était aussi pauvre en arbres ombrageux qu'en soutiens prêts à aider le Prophète. Seules quatre personnes réussirent à rester proches de lui – 'Alî, Zayd, Abû Bakr et Khadîja – cinq

1. Abû Na'im, *al-Hilya*.

si l'on inclut la première personne née musulmane, 'Aïcha, la fille d'Abû Bakr.

La situation perdura trois longues années. Quand le Prophète quittait sa maison, il était accueilli par des railleries dans la rue comme s'il était fou. Un jour, sur l'instigation d'Abû Jahl, un groupe de gens était en train d'injurier le Prophète. Un passant fut incapable de supporter qu'une personne issue d'une famille quraychite fût traitée de la sorte. Il partit voir directement Hamza, l'oncle du Prophète et lui dit : « As-tu perdu tout sens de l'honneur ? Tu restes assis alors que les gens déshonorent ton neveu. » Cela suffit à enflammer chez Hamza le sens de la fierté. Il avait un arc d'acier qu'il emporta avec lui et il alla voir Abû Jahl. Il le frappa violemment et lui dit : « J'ai fait mienne la religion du Prophète. Si tu en es capable, ose faire quelque chose contre cela ! »¹

Hamza était connu dans toute l'Arabie pour être un guerrier. Après sa conversion, les gens reprurent courage et le nombre des musulmans s'éleva à trente. Toujours à la même époque, il y avait deux grandes personnes influentes à La Mecque : 'Umar Ibn al-Khattâb et Abû Jahl Ibn Hichâm. Le Prophète fit cette prière à Dieu : « Seigneur ! Renforce ta religion par l'entremise de 'Umar Ibn al-Khattâb ou d'Abû Jahl Ibn Hichâm. » Cette prière fut exaucée en faveur du premier. Dans la dixième année de la mission du Prophète, 'Umar Ibn al-Khattâb embrassa l'islam. Avec lui, plusieurs autres personnes se convertirent et le nombre des musulmans atteignit les quarante. Pendant cette période, les musulmans se réunissaient secrètement à Dâr al-Arqâm, la maison du Compagnon nommé Arqâm. D'après l'historien Ibn Kathîr, trente-neuf personnes s'y réunissaient.

Mais, un si petit nombre ne pouvait pas combattre la puissance du système conventionnel qui, en termes de nombre et de ressources, était bien plus fort. Très vite, l'oppression contre les musulmans reprit à nouveau. Le Prophète était soumis à toutes sortes de persécutions mais toute tentative de le tuer échoua. Le système tribal protégeait toujours le Prophète. Personne n'osait lui prendre la vie, car agir de la sorte aurait signifié déclarer la guerre à l'ensemble de la tribu du Prophète. Il n'était pas le premier prophète à être défendu.

1. Hadîth de Tabarânî.

du de la sorte. Le peuple du Prophète Chu'ayb évita aussi de le tuer pour la même raison, malgré le désir de le faire.

« Ils dirent : « Ô Chu'ayb ! Nous comprenons peu ce que tu nous dis. Et nous te voyons faible parmi nous. Si ce n'était ta tribu, nous t'aurions lapidé. Tu n'as aucune importance pour nous. »¹

Un jour, les Quraychites déposèrent une requête chez le chef des Banû Hâchim, l'oncle du Prophète, Abû Tâlib, lui demandant d'exclure son neveu de la tribu, afin qu'ils puissent le mettre à mort. L'honneur d'Abû Tâlib l'empêcha de franchir ce pas. Lorsque Abû Tâlib, à la demande des Quraychites, demanda à son neveu d'arrêter de critiquer leurs idoles, le Prophète s'inquiéta de voir son oncle le livrer aux Quraychites. Mais Abû Tâlib apaisa sur-le-champ l'esprit de son neveu et lui dit : « Par Dieu ! Je ne te livrerai jamais à personne. »²

Quand tout le reste échoua, les Quraychites décidèrent, dans la septième année de la mission du Prophète, d'ostraciser les Banû Hâchim. Abû Tâlib emmena le Prophète et toute sa famille hors de La Mecque et ils s'installèrent dans un ravin connu sous le nom de « Ravin d'Abû Tâlib ». À part quelques arbres sauvages, il n'y avait rien dans cette passe de montagne. Pendant trois ans, Abû Tâlib et sa tribu vécurent des feuilles et racines de ces arbres. Leur seul répit était pendant les quatre mois sacrés où, les Banû Hâchim se rendaient à La Mecque. Ils ramenaient avec eux la viande des sacrifices et vivaient pendant quelques mois de la viande séchée qu'ils avaient préparée.

Trois ans plus tard, dans la dixième année de la mission du Prophète, le pacte d'ostracisme contre le Prophète, que les Quraychites avaient conclu entre eux, toucha à sa fin. Les Banû Hâchim purent alors retourner vivre à La Mecque. Mais la tension générée par toute cette période d'exil, avait été fatale à Abû Tâlib qui mourut la même année (620 apr. J.-C.). 'Abd al-'Uzza, connu sous le nom d'Abû Lahab, devint chef de la tribu des Banû Hâchim. C'était

1. Coran 11/91.

2. Ibn Hichâm, *Tahzîb as-sîra*, p. 60.

un adversaire implacable du Prophète et il prit la décision dont Abû Tâlib s'était toujours abstenu : il expulsa le Prophète de sa tribu.

L'expulsion

Expulser un Arabe de sa tribu à cette époque, c'était le donner en pâture à une horde de loups. Il n'y avait alors pas de gouvernement responsable de la sécurité des citoyens. Seul le système tribal existait et on ne pouvait vivre que sous la protection d'une tribu.

Un jour le Prophète prêcha le message à une tribu dans les tentes de pèlerins à Médine ; mais ils refusèrent de l'accepter. Cependant, on peut se rendre compte à partir des propos de l'un d'entre eux, Maysara Ibn Masruq al-'Abâsî, que les paroles du Prophète avaient eu un impact sur lui. Ibn Kathîr explique comment les espoirs du Prophète s'étaient ravivés en ce qui concerne Maysara.

« Comme tu as bien parlé et combien tes mots sont révélateurs de vérité. Mais ma tribu n'est pas d'accord avec moi et on ne peut aller contre sa tribu. »¹

Ceci exprimait bien toute l'importance que revêtait la tribu pour un individu.

Cela devait donc être une affaire très grave que d'être expulsé de sa tribu. Le Prophète n'avait plus alors nulle part où aller dans son propre pays. Il n'y avait pas d'autre solution que de chercher la protection d'une autre tribu. La première tentative à ce sujet explique son voyage à Ta'if. Plus tard, il expliqua cette longue histoire à sa femme 'Aïcha, en disant qu'il s'était présenté devant 'Abd al-Yâlîl. Selon les propos de 'Urwa Ibn Zubayr : « Quand Abû Tâlib mourut et que l'affliction du Prophète devint intense, il se rendit lui-même dans la tribu de Thaqif dans l'espoir qu'ils lui donneraient asile et soutien. »² Mais on peut deviner quel traitement sauvage ils lui avaient réservé en écoutant la prière que le Prophète fit à son retour à La Mecque :

1. *Al-Bidâya wa an-nihâya*, vol. 3.

2. Abû Na'im, *Dala'il an-nubuwwa*.

Seigneur ! Je me plains auprès de Toi de ma faiblesse et mon désespoir. Comme je suis vulnérable parmi les hommes, ô Très Miséricordieux !

Après son retour à La Mecque, le Prophète déclara qu'il était tout aussi bien que les gens de La Mecque n'aient pas entendu parler de ce qui lui était arrivé à Ta'if. S'ils l'avaient su, cela les aurait rendus encore plus audacieux.² Le Prophète ne pouvait pas vivre à l'intérieur de la ville. Il resta à l'extérieur et envoya des messages à plusieurs personnes, leur demandant de le prendre sous leur protection personnelle afin qu'il puisse retourner dans la ville. Finalement, Mut'im Ibn 'Adi accepta d'étendre sa protection au Prophète qui, protégé par les épées des fils de Mut'im, pénétra une fois de plus dans les murs de la ville.

Les foires, auxquelles toutes les tribus d'Arabie se rendaient, étaient tenues à divers endroits à cette époque-là. Le Prophète y allait et s'adressait aux différentes tribus dans l'espoir que l'une d'elles accepte de le prendre sous sa protection. Il exposa sa situation critique à son oncle 'Abbâs. « Je ne suis pas en sécurité ici avec vous et vos proches. Pourras-tu m'emmener demain avec toi à la foire, afin que nous rendions visite aux gens sous leurs tentes et que nous leur parlions ? » lui dit-il.

Le Prophète se rendait sous les tentes des gens, s'y présentait et leur demandait quelle protection ils pouvaient lui accorder : « Protégez-moi et donnez-moi refuge afin que je puisse continuer à prêcher la religion que Dieu m'a révélée. » Les historiens ont relevé les noms de quinze tribus que le Prophète a approché individuellement, et qui, l'une après l'autre, lui ont répondu par un refus. Bien qu'il était considéré honteux de chercher refuge auprès d'une tribu et d'essuyer un refus – en fait, c'était le premier exemple notable dans l'histoire arabe d'une personne qui a passé plusieurs années à chercher une tribu qui l'intègrerait –, personne n'était prêt à endosser cette responsabilité dans le cas du Prophète. Quand un groupe d'une tribu se sentait prêt à prendre en pitié le Prophète, l'un de leurs aînés les réprimandait : « Sa propre tribu l'a expulsé et vous

1. *Al-Bidâya wa an-nihâya*, vol. 3.

2. Ibn Hichâm, *Tâhzîb as-sîra*, p. 60.

avez l'intention de lui accorder protection. Que voulez-vous faire ? Déclarer la guerre à toute la nation arabe ? »¹ Ils savaient qu'offrir refuge à une personne qui avait été désavouée par sa propre tribu revenait à déclarer la guerre à ladite tribu.

C'étaient les Quraychites qui l'avaient expulsé, et les Quraychites étaient les maîtres de toute la péninsule Arabique. Accorder l'asile à une personne exclue par eux équivalait à déclarer la guerre à toutes les tribus arabes – en tout cas à toutes celles qui considéraient les Quraychites comme étant leurs leaders et les gardiens de la sainte Ka'bâ. C'est pourquoi, quand les *Ansâr* jurèrent allégeance au Prophète, Abû Haytham Ibn at-Tayyihan les mit en garde : « Si vous le prenez avec vous, la nation arabe tout entière s'abattra sur vous d'un commun accord. »²

Outre cela, il y avait le fait que les tribus arabes frontalières avaient conclu des pactes avec les grandes puissances étrangères avoisinantes. Ces tribus craignaient des répercussions si elles venaient à accepter chez elles une personnalité controversée telle que le Prophète. Comme l'a expliqué Ibn Kathîr dans son livre *Al-Bidâya wa an-nihâya*, le Prophète entra un jour dans la tente des Banû Chayban Ibn Thâ'laba à La Mecque et parla à leurs anciens. Ils étaient impressionnés par les paroles du Prophète mais avaient finalement décidé que leur position, le long de la frontière perse, était trop précaire pour eux pour qu'ils prennent la responsabilité du Prophète. Comme l'a dit leur porte-parole, Hani Ibn Qubaysa, ils avaient fait des pactes avec l'empereur perse et « il se pourrait que les rois n'apprécient pas trop le message que tu prêches »³.

Le Prophète était désespéré de trouver une tribu qui lui accorderait protection, car il n'y avait pas d'autre moyen pour lui de poursuivre sa mission. Un jour, il alla voir une tribu répondant au nom de Banû 'Abdallâh. Après que le Prophète les ait, comme d'habitude, appelé à l'islam et qu'il se soit présenté à eux, dans l'espoir qu'ils lui donnent asile, il dit : « Banû 'Abdallâh ! Quel beau nom portait votre ancêtre ! » Mais ils ne furent pas touchés par son évidente bonne volonté et ils rejetèrent ses propositions⁴.

1. 45. Abû Na'im, *Dala'il an-nubuwwa*.

2. Hadîth de Tabarânî.

3. *Al-Bidâya wa an-nihâya*, vol. 3.

4. *Ibid.*

Les trois dernières années du Prophète à La Mecque furent passées parmi plusieurs tribus à la recherche de celle qui lui accorderait l'asile. Malgré des efforts pourtant inlassables, pas une seule tribu n'était prête à le prendre sous son aile. Certains de ceux qu'il approchait le raillaient en disant : « N'as-tu donc pas encore désespéré de nous ? » Finalement Dieu offrit les tribus des Aws et des Khazraj, originaires de Médine, qui avaient le courage d'étendre leur soutien au Prophète. Il y a une raison psychologique spéciale qui explique leur décision. Dans leur voisinage résidaient des tribus juives, notamment les juifs de Khaybar, qui avaient en leur possession les terres les plus fertiles de la région ainsi que le contrôle du commerce. Beaucoup parmi les Aws et les Khazraj étaient employés par eux mais le travail était si dur et la récompense si injuste que cela s'assimilait pour eux à de l'esclavage. (Il est fait mention de cela par le Prophète lorsque, après son émigration à Médine, il fit construire sa mosquée par ses Compagnons. D'après Ibn Kathîr, le Prophète remarquait « que ce n'était pas le dur labeur de Khaybar ; que ce travail était bien plus honnête et qu'il en valait bien plus la peine. ») Dans une telle situation économique dominée par les juifs et leur exploitation des tribus médinoises, les combats entre les juifs d'un côté et les Aws et les Khazraj de l'autre, éclataient souvent. Les juifs avaient l'habitude de railler ces tribus en leur disant qu'un prophète viendrait bientôt parmi les Arabes et que lorsqu'il serait là, ils rejoindraient leurs forces aux siennes et qu'ils élimineraient les Aws et les Khazraj dans leur totalité et pour toujours.

Quand les Aws et les Khazraj entendirent les enseignements du Prophète Muhammad, ils le reconnurent comme étant le Prophète que les juifs leur avaient annoncé en se moquant d'eux ; ils se précipitèrent pour l'accepter avant les juifs. Il y avait bien sûr d'autres raisons historiques à cela ; il était comparativement plus facile aux Aws et aux Khazraj de comprendre le message apporté par le Prophète et de croire en lui personnellement que cela ne l'était pour les autres tribus. Ils ne délibérèrent pas très longtemps avant de lui jurer allégeance.

Ainsi le moment tant attendu par le Prophète pendant des années était enfin arrivé. Il avait trouvé un endroit dans lequel, sous la protection des tribus, il pourrait continuer son combat efficacement. Les musulmans de La Mecque et des territoires alentours se-

raient rassemblés autour d'un centre. Le fait que la majorité des gens de Médine avait accepté l'islam rendit plus facile la concentration des ressources des musulmans à un seul endroit ; leur utilisation en serait d'autant plus efficace pour faire avancer la cause de l'islam. Lorsque les Aws et les Khazraj eurent prêté serment d'allégeance, le Prophète retourna rapidement vers ses Compagnons. Il leur dit : « Louange à Dieu, car aujourd'hui la progéniture de Rabi'a obtient quelque chose d'aussi bien qu'une victoire sur les Perses. »¹ Le Prophète vit comment l'islam avait été renforcé par les *Ansâr* qui acceptèrent l'islam et les musulmans.

Il commença à faire des préparatifs pour l'émigration vers Médine. Cela devait lui prendre six mois après la conversion des Aws et des Khazraj avant de pouvoir le faire. Pendant tout ce temps, il essaya de garder le plus grand secret, mais les idolâtres, les Quraychites, furent tout de même au courant de son intention de partir. Ils apprirent la proposition d'asile qu'on lui avait offerte à Médine et la protection que les *Ansâr* lui avaient assurée. Le fait que les *Ansâr* avaient par ailleurs embrassé l'islam avait été porté à leur connaissance et ils apprirent encore que les musulmans se rassemblaient à Médine. Leur complot contre le Prophète prévoyait de le faire prisonnier au moment de son départ et ensuite, soit de le tuer, soit de le garder prisonnier². Mais leur plan fut réduit à néant. Quand tous ses préparatifs furent finis, il réussit à prendre la fuite tranquillement vers sa nouvelle demeure.



1. *Ibid.*, vol. 3, p. 145.

2. Hadîth de Tabarânî d'après 'Urwa.

chapitre 11

L'islam vient à Médine

Avant la venue de l'islam, la ville de Médine était appelée Yathrib. Outre les deux principales tribus des Aws et des Khazraj, quelques tribus juives qui vivaient dans cette zone, avaient réussi à y établir leur domination en poursuivant une politique de division et de règne. Leur but primordial avait toujours été de garder leurs voisins arabes, faibles et désunis. Seulement cinq ans avant que le Prophète n'émigre à Médine, les Khazraj, sur l'instigation des juifs, se soulevèrent contre les Aws. Un chef des Aws répondant au nom d'Abû Haysar Anas Ibn Rafi' se rendit à La Mecque accompagné de quelques-uns de ses amis, afin d'obtenir l'aide des Quraychites. Le Prophète, ayant entendu parler de leur arrivée, alla les voir et les invita à accepter l'islam.

L'un d'entre eux, un jeune du nom d'Ayas Ibn Mu'âdh, fut impressionné par les paroles du Prophète. Il dit à ses compagnons que cela était bien mieux que ce pour quoi ils étaient venus mais ils ne furent pas d'accord. Abû Haysar jeta de la terre au visage d'Ayas en signe de dégoût et lui dit d'oublier ce que Muhammad avait dit car ils avaient une autre affaire plus urgente à traiter.

La délégation des Aws retourna sans avoir accepté l'islam. Peu après, les Aws et les Khazraj se livrèrent bataille (une guerre connue sous le nom de Bu'ath). L'hostilité entre les deux tribus était devenue si forte que chaque partie voulait éradiquer l'autre. Dans cette guerre, les Khazraj prirent d'abord le dessus. Puis les Aws, sous le commandement d'Abû Usayd, vainquirent les Khazraj. Ils s'infligèrent de lourdes pertes les uns aux autres, allant jusqu'à brûler les maisons et les vergers. De cette manière, les Arabes s'affaiblissaient eux-mêmes par leurs guerres intestines.

C'étaient leurs voisins juifs qui tiraient bénéfice de cette guerre et leur influence à Médine s'en trouvait encore plus consolidée. Lorsque les sentiments s'apaisèrent, les gens responsables des deux bords parmi les Aws et les Khazraj se rendirent compte qu'ils avaient fait une grave erreur. Ils faisaient le jeu de leurs ennemis. Ils s'étaient affaiblis eux-mêmes et avaient renforcé les juifs. Beaucoup de gens dans chaque tribu prirent conscience de la nécessité de rectifier la situation. Mais cela ne pouvait se faire qu'avec la volonté des deux tribus d'oublier et de pardonner. Le meilleur moyen de réussir la réconciliation serait de nommer un roi qui coordonnerait le processus de paix. 'Abdallâh Ibn Ubayy, de la tribu des Khazraj, une forte personnalité ayant des qualités de dirigeant, fut choisi pour mener à bien cette tâche. Au même moment précisément, quelques hommes de Khazraj étaient en voyage pour La Mecque afin d'accomplir le pèlerinage. Là, ils rencontrèrent le Prophète Mu^{hammad}. Il leur dit que Dieu l'avait envoyé avec la vraie religion et il les appela à croire en lui. Les paroles du Prophète leur rappelèrent quelque chose. Ils se souvinrent que les juifs leur racontaient souvent qu'un prophète, qui régnerait en maître suprême, était sur le point de venir. Les juifs se réjouissaient de la promesse de sa venue car ils envisageaient de faire alliance avec lui afin de vaincre les Arabes définitivement. Les gens de Médine se rendirent compte que c'était le Prophète dont les juifs leur avaient parlé. C'était là une occasion en or pour l'accepter avant les juifs.

Ainsi, en exprimant leur foi au Prophète, ils lui dirent : « Nous avons laissé notre peuple derrière nous. Aucune autre nation n'est plus déchirée par l'hostilité et les guerres fratricides que nous. Peut-être que Dieu les unira à travers toi. Nous allons retourner à eux et leur parler de la religion que nous avons acceptée. Si notre peuple s'unit autour de cette foi, alors il n'y aura personne de plus puissant que toi sur ce territoire. »¹

Après cela, les gens de Médine acceptèrent l'islam en grand nombre. Ils devinrent connus sous le nom d'*Ansâr* (secoureurs, auxiliaires) de l'islam. C'était ce soutien désintéressé qu'ils offrirent à l'islam qui permit à la religion du Prophète d'avoir la suprématie sur toute l'Arabie.

¹. Ibn Hichâm, *Tâhzîb as-sîra*, vol. 2, p. 38.

Cinq ans avant l'émigration du Prophète à Médine, les gens de cette cité n'avaient rien accepté de son message et ils l'avaient rejeté sans appel. Pourtant cinq ans plus tard, ces mêmes gens acceptaient l'islam. La raison à cela était que lorsqu'ils avaient rencontré le Prophète pour la première fois, ils étaient préoccupés par des considérations militaires ; ils ne pouvaient penser à rien d'autre qu'à soumettre leurs ennemis. Cela signifiait qu'ils n'avaient pas de temps à consacrer aux affaires spirituelles. Dieu et la vie après la mort étaient à leurs yeux des problèmes accessoires, destinés à les détourner de leur véritable but.

Les Aws et les Khazraj dilapidèrent toutes leurs ressources dans la guerre de Bu'ath, pourtant, ils ne récoltèrent que leur propre destruction. L'avenir même de ces deux tribus était incertain : il semblait que les juifs les monteraient les uns contre les autres jusqu'à leur annihilation complète. Ces réflexions inauguraient un changement d'attitude. Ils commencèrent à penser en termes de paix et non plus en termes de guerre, d'unité au lieu de conflit civil. Ils commencèrent à établir des relations avec leurs voisins dans un contexte plus large que celui du champ de bataille. Ils s'aperçurent que le problème résidait plus entre les tribus Aws et Khazraj d'un côté et les tribus juives voisines de l'autre, qu'entre les deux tribus arabes elles-mêmes. Si les Aws et les Khazraj pouvaient s'unir autour d'une plate-forme commune, ils seraient capables de présenter un front uni face à leurs ennemis. Une foi unificatrice était exactement ce dont ils avaient besoin pour guérir les blessures du conflit tribal et rapiécer les différences entre les deux tribus. Et s'ils pouvaient trouver un leader acceptable pour les deux côtés, ils seraient capables de mener à bien le processus de paix jusqu'à son achèvement. En la personne du Prophète Muhammad, ils trouvèrent le leader et la foi qui leur faisaient défaut. Ils se précipitèrent donc pour accepter sa religion.

C'était donc l'islam qui indirectement avait bénéficié de la guerre de Bu'ath car cela permit aux Aws et aux Khazraj de se rendre compte de la futilité de la guerre et de chercher à faire la paix ensemble. Cette paix, ils la trouvèrent dans l'islam et ils s'unirent les uns aux autres pour aider le Prophète. Aïcha dit d'ailleurs à ce propos : « La guerre de Bu'ath était une guerre que Dieu a apportée pour donner un soutien à Son Prophète. »

chapitre 12

L'émigration de La Mecque à Médine

L'émigration du Prophète de La Mecque à Médine fut l'événement le plus important de l'histoire islamique. C'est pour cela que les Compagnons marquèrent le début du calendrier islamique par cet événement. Mais, de manière à bien comprendre la véritable signification de l'émigration, il est nécessaire d'enlever la poussière de légendes et autres contes de fées qui, à travers le temps, se sont accumulés sur le coffre de verre de l'histoire.

L'un de ces mythes s'est développé à propos du séjour du Prophète dans la grotte de Thawr, sur la route de La Mecque à Médine. Les Quraychites étaient sur ses talons et pour les fuir, il se réfugia dans la grotte. L'histoire raconte que lorsque le Prophète entra, Dieu ordonna à une araignée de tisser sa toile à l'entrée de la grotte. Puis Il ordonna à une colombe de pondre un œuf sur la toile donnant ainsi – providentiellement – l'impression que la grotte était inhabitée. Mais comme il est courant avec ce genre d'événements, les faits concernant l'émigration du Prophète à Médine ont été exagérés et déformés jusqu'à devenir méconnaissables. Ceci est clair si l'on fait une lecture de la véritable version historique de ce qui s'est passé.

Comme l'a fait remarquer l'historien Ibn Kathîr, la version des faits la plus digne de confiance est celle de l'imam Ahmad d'après 'Abdallâh Ibn 'Abbâs. Voici comment se poursuit le récit :

Ils [les Quraychites] étaient sur les talons du Prophète mais lorsqu'ils atteignirent la montagne, ils perdirent sa trace. Ils gravirent ensuite la montagne et passèrent près d'une grotte. Remarquant une toile d'araignée à l'entrée de la grotte, ils se dirent les uns aux

autres : « S'il était entré dans cette grotte, la toile d'araignée ne serait pas intacte. »¹

Il n'est pas explicitement affirmé que la grotte qu'ils ont vue était celle de Thawr. Même si nous admettons qu'il s'agissait bien de cette grotte, tout ce qui ressort clairement de ce récit, c'est qu'ils ont vu une toile d'araignée à l'entrée de la grotte. Il n'y est fait nulle mention de Dieu qui ordonne à l'araignée de tisser sa toile une fois le Prophète à l'intérieur ou à la colombe de pondre son œuf sur la toile d'araignée. De tels ajouts sont fantaisistes et sont le fruit de l'imagination.

Le plus grand dommage causé par de telles interpolations, c'est qu'elles détournent notre attention vers le fantastique, vers des contes de fées exagérés et nous font manquer la véritable leçon qui doit être tirée des faits purement et simplement.

Les émigrants accueillis comme chez eux

La manière par laquelle les tribus de Médine ont secouru le Prophète est l'un des plus extraordinaires événements de l'histoire. Grâce à leur soutien, ils en sont venus à être appelés les « *Ansâr* » – les secoureurs (défenseurs). Généralement, quand les gens offrent, c'est en retour d'une faveur ou c'est pour s'immiscer dans les bonnes grâces d'une personne. Il y a aussi ceux qui font des dons aux « hommes saints », car ils pensent qu'en agissant de la sorte, ils attireront la bénédiction sur leurs familles et leurs biens. Mais l'émigration du Prophète est peut-être le seul exemple dans les annales de l'histoire humaine où des gens ont ouvert leurs portes à des émigrants indigents et désespérés alors qu'ils n'avaient eux-mêmes rien à gagner pour agir de la sorte et sûrement beaucoup à perdre. L'action des *Ansâr* était entièrement basée sur leur engagement voué à la cause de l'islam. Non seulement ils accueillirent les émigrants (*Muhâjirûn*) chez eux mais ils les traitèrent en frères, et partagèrent leurs biens avec eux. Ils firent tout cela, pleinement conscients que leurs actions impliquaient bien plus qu'un sacrifice économique. Ils

I. Hadîth de l'imam Ahmad, d'après 'Abdallâh ibn 'Abbâs.

savaient pertinemment que ce qu'ils faisaient soulèverait l'hostilité des plus puissantes factions, tant en Arabie qu'en Perse. Il n'y a pas de mots plus justes que ceux de 'Alî pour les décrire : « Ils étaient sincères et fidèles à leurs paroles, fermes dans l'adversité. »¹

Quand les *Muhâjirûn* (Émigrés) abandonnèrent leur propre pays pour Médine, chacun des *Ansâr* était impatient de leur offrir l'hospitalité. Ils firent même un tirage au sort pour avoir le privilège d'être parmi ceux qui accueilleraient de si nobles hôtes. Ils remirent aux *Muhâjirûn* la meilleure part de leurs biens. Et ceci, malgré le fait que dans le serment d'allégeance qu'ils prêtèrent, il était spécifiquement stipulé que d'autres auraient la priorité sur eux. Bien qu'ils aient fait les sacrifices les plus extrêmes pour l'islam, ils ne montrèrent pas la moindre désapprobation envers cette clause².

Malgré toute l'aide qui lui avait été fournie, le Prophète n'avait pas une vie facile à Médine. L'appréhension que toute l'Arabie se liguerait contre les musulmans n'était que trop vraie. Voici comment Ubayy Ibn Ka'b, un Compagnon du Prophète, décrit la situation :

« Quand le Prophète et ses Compagnons arrivèrent à Médine et que les *Ansâr* leur donnèrent asile, les Arabes s'unirent contre eux. Les musulmans gardaient leurs armes jour et nuit. »

Les Quraychites lancèrent des sanctions économiques contre les gens de Médine. Toutes les tribus arabes, dans la ligne des Quraychites, durcirent leurs relations avec la cité. Les ressources internes vinrent à s'amenuiser sous l'augmentation considérable de la population et les dépenses pour la défense de la ville poussèrent son économie jusqu'à son extrême limite. 'Umar raconte que le Prophète était tenaillé par la faim toute la journée à Médine. Il n'y avait même pas assez de dattes asséchées afin qu'il mange à sa faim. Dans les dernières années, quelqu'un demanda à 'Aïcha s'ils avaient une lanterne. Elle répondit : « Si nous avions eu de l'huile pour allumer une lanterne, nous l'aurions bue. » Les musulmans sortaient en expédition avec presque aucune provision. Abû Mûsâ raconte une expédition qu'il fit avec le Prophète. « Il y avait seulement un chameau pour six. Nous le montions à tour de rôle. La peau de nos pieds commençait à peler à force de constamment marcher, et nous

1. *Al-Bidâya wa an-nihâya*, vol. 3.

2. Ibn Hichâm, *Tâhzib as-sîra*, vol. I, p. 111.

les bandions à l'aide de chiffons. C'était pourquoi cette expédition vint à être connue sous le nom de *Dhât ar-Riqâ'* (*riqâ'* signifiant torchons ou rapiècements). » Les rations de nourriture s'étaient tellement amoindries que les gens suçaient les dattes au lieu de les manger. Les feuilles d'acacias et les locustes constituaient le reste de leur alimentation. Si à La Mecque, ils avaient une alimentation composée de viande et de lait, à Médine, les dattes constituaient la grande partie de leur nourriture. Tabarî a relaté qu'un jour, alors que le Prophète vint pour accomplir la prière du Vendredi, un musulman mecquois se plaignit à lui en disant : « Prophète de Dieu ! Ces dattes brûlent nos intestins ! » tant la nourriture était pauvre et de mauvaise qualité¹.

Lémigration à Médine fut un grand tournant de l'histoire islamique. D'un point de vue pratique, l'islam sortit d'une période purement missionnaire et entra dans une phase de confrontation active. Pendant la période où il n'était soucieux que de prêcher, le Prophète travaillait selon un principe strict. Il évitait tout sujet de controverse et se concentrat entièrement à annoncer les bonnes nouvelles des joies du Paradis et à prévenir des tourments de l'Enfer. Il évitait toute discussion concernant les affaires politiques, économiques ou tribales. Lorsqu'il prêcha le message de l'islam à la tribu des Banû 'Amir Ibn Sa'sâ'a à la foire de 'Ukaz, il les assura en même temps que tout ce qu'il ferait serait de poursuivre son travail missionnaire d'une manière pacifique ; il ne soulèverait aucun problème accessoire.

« Je suis le Prophète de Dieu, disait-il. Si je viens parmi vous, me protégerez-vous afin que je puisse continuer à communiquer mon message ? Je ne vous obligerais pas à faire quoi que ce soit. »²

À Médine, le travail missionnaire demeura le but primordial de la mission du Prophète. Mais la palette s'était élargie et l'islam devait alors prendre aussi en compte les problèmes sociaux. La politique adoptée par le Prophète sur ce point visait à adoucir les coeurs des gens envers l'islam, afin que le but de sa mission puisse être atteint sans conflit. « J'ai été aidé par le sentiment de crainte révérencielle que j'inspire – cela a été l'équivalent d'un mois de voyage », dit-

1. At-Tabarâni.

2. Abû Na'im, *Dala'il an-nubuwwa*, p. 100.

il un jour. Généralement, ses missions étaient couronnées de succès grâce à la seule force de sa personnalité.

Il y avait deux aspects complémentaires à cette méthode : l'une visait à intimider les adversaires de l'islam tandis que l'autre était destinée à planter en eux la graine de l'amour. La première signifiait l'accumulation d'une force assez impressionnante pour convaincre les adversaires de l'islam qu'ils ne pouvaient les battre et, cela étant, qu'ils feraient mieux de vivre dans son giron.¹

La seconde manière consistait à faire des dons aux adversaires de l'islam afin d'adoucir leurs cœurs envers l'islam et les musulmans.² La générosité dont fit preuve le Prophète était sans pareille. Personne, avant ou après lui, ne peut revendiquer une telle munificence sans limite. Safwân Ibn Umayya, un noble de La Mecque, partit se cacher dans le ravin d'une montagne. Après la conquête de La Mecque par les musulmans, le Prophète avait décrété une amnistie et il demanda à le voir. Après que la tribu des Hawazin fut soumise, le Prophète supervisait la répartition du butin à Jî'râna. Safwân Ibn Umayya était avec lui. Il n'avait pas encore embrassé l'islam. Debout au bord d'une ravine, il admirait avec émerveillement les chèvres et les chameaux qui pullulaient en contrebas. L'appelant par son surnom, le Prophète lui demanda : « Abû Wahhâb, voudrais-tu posséder tout ce bétail ? » Safwân répondit que oui. « Alors, il est à toi, lui dit le Prophète. » – « Personne sauf un prophète ne peut être aussi généreux, répliqua Safwân. » Il accepta immédiatement l'islam et attesta qu'il n'y avait personne digne d'être adoré sinon Dieu et que Muhammad était Son serviteur et Son Messager.³

Les nombreux mariages du Prophète faisaient partie de sa politique. La plus grande importance était attachée, dans le système tribal, aux relations à travers le mariage. Ceci nous éclaire sur les mariages contractés par le Prophète après son émigration à Médine. À travers eux, des relations furent établies avec d'innombrables gens, dont les cœurs s'adoucirent alors envers sa mission. Le premier mariage du Prophète était avec Khadija, une veuve qui avait presque deux fois son âge. À part ce mariage, tous les autres ont été contractés pour les raisons politiques et missionnaires qui profitèrent à l'islam.

1. Coran 8/60.

2. Coran 9/60.

3. *Kanz al-'Ummâl*, vol.V, p. 294.

L'année qui suivit la paix de Hudaybiyya (628 apr. J.-C.), le Prophète – accompagné de 2 000 musulmans – partit en pèlerinage pour la Ka'ba. Durant son séjour de trois jours à La Mecque, il épousa une veuve du nom de Maymuna Bint al-Hârith. Elle avait huit sœurs, toutes mariées dans les familles mequoises les plus distinguées. En l'épousant, le Prophète eut des liens de parenté avec ces huit familles. Khâlid Ibn al-Walîd était le neveu de Maymuna et elle l'avait élevé comme son fils. Ainsi, Khâlid, le plus grand guerrier quraychite, devint-il le beau-fils du Prophète. Après cela, Khâlid ne s'allia plus à aucune action hostile contre les musulmans, et très rapidement il entra lui aussi dans le giron de l'islam. Pour célébrer son mariage avec Maymuna, le Prophète avait décidé d'organiser une réception pour les gens de La Mecque, mais les Quraychites lui rappelèrent que – selon les termes du traité de Hudaybiyya – il n'était autorisé à rester à La Mecque que trois jours. Son temps s'était écoulé et il devait quitter la cité sur-le-champ. La réception du mariage, qui visait à attirer les gens vers la foi, ne put avoir lieu. Mais Khâlid Ibn al-Walîd et 'Amr Ibn al-'As étaient tous deux devenus musulmans. C'est ainsi qu'à leur arrivée à Médine, les gens s'exclamèrent : « Avec ces deux-là avec nous, La Mecque nous est soumise. »

Umm Habîba, la fille d'Abû Sufyân, un membre éminent des Quraychites, et son époux 'Ubaydallah Ibn Jahch acceptèrent l'islam et émigrèrent en Abyssinie. Là, cependant, le mari devint chrétien. Peu après, il mourut. En entendant cela, le Prophète demanda Umm Habîba en mariage qui accepta. Il prit alors des mesures pour l'épouser par procuration, en attendant qu'elle puisse le rejoindre. Après la mort d'Abû Jahl sur le champ de bataille de Badr, Abû Sufyân était devenu le chef le plus important des Quraychites. Le Prophète était alors devenu son beau-fils. Le mariage fut alors fait par procuration car on craignait que, si Umm Habîba rentrât à La Mecque, son père ne refuse le mariage. La cérémonie fut alors présidée par le Négus d'Abyssinie, et la mariée partit immédiatement pour Médine. Avec l'établissement de cette nouvelle relation, l'inimitié d'Abû Sufyân pour le Prophète s'adoucit et il se convertit à l'islam un jour avant la conquête de La Mecque.

L'autre aspect de cette politique était de « frapper de terreur » les coeurs des ennemis de l'islam. Ceci consista à rassembler assez de forces et à en faire un tel spectacle qu'il n'y aurait nul besoin d'en

faire usage. La défaite des musulmans à Uhud (an 3 H) aurait pu finir en déroute si Abû Sufyân avait fait suivre sa victoire d'une autre attaque au lieu de s'en retourner à La Mecque. En effet, lorsqu'il arriva à Ruha, il se rendit compte de son erreur et fit marche arrière pour revenir sur la forteresse des musulmans. Mais, même à cette heure de grand désarroi, le système d'information du Prophète fonctionnait encore efficacement. Il eut vent de l'intention d'Abû Sufyân et décida de sortir pour aller à sa rencontre. Il rassembla immédiatement son armée ébranlée et partit en direction de La Mecque. Contrairement à sa pratique morale qui était de maintenir, voilées dans le plus grand secret, ses manœuvres militaires, cette expédition fut clamée haut et fort. Lorsque les musulmans eurent atteint Hamra al-Asad, à treize kilomètres de Médine, Abû Sufyân entendit parler de cette poursuite. Pensant que des renforts frais devaient être arrivés, il abandonna son idée d'attaquer Médine et retourna à La Mecque. Le Prophète rebroussa chemin vers Médine quand il fut pleinement assuré que l'armée d'Abû Sufyân s'était retirée.

Un an après la bataille de Mu'ta, qui survint pendant le mois de jumada al-awwâl, en l'an 8 H, l'empereur byzantin commença à rassembler ses forces sur la frontière syrienne. Les Ghassanides, en compagnie d'autres alliés des Romains parmi les tribus arabes de la région, emboîtèrent le pas à l'empereur. En réponse à cela, le Prophète avança sur Tabûk avec une armée de 30 000 hommes. L'expédition de Tabûk était réellement une manœuvre militaire, une force de frappe. Le but était de frapper les ennemis de terreur, de façon à ce qu'ils se découragent et abandonnent toute intention hostile. Quand le Prophète eut atteint Tabûk, il entendit dire que César (l'empereur romain) n'avancait pas à la rencontre des musulmans mais qu'au lieu de cela, il commençait à retirer ses forces de la frontière. Il n'était alors plus question de bataille, et le retrait même de César avait assuré au Prophète une victoire morale qu'il décida de tourner à son propre avantage politique. Pendant ses vingt jours de stationnement à Tabûk, il prit contact avec les tribus arabes environnantes qui étaient à l'époque sous influence romaine. Le chef chrétien de Dumat al-Jandal, Ukyaydir Ibn 'Abd al-Malik al-Kindi, Yuhanna Ibn Ruya d'Ayla, ainsi que des chrétiens de Maqna, Jarba et Azru, furent d'accord pour payer la *jizya*, un impôt prélevé sur les non-musulmans vivant sous la protection d'un gouvernement musulman, qui

garantit la sécurité de leurs vies et biens et les laissent exercer librement leur culte.

La même raison était derrière l'expédition placée sous le commandement d'Ussâma, entreprise peu après la mort du Prophète. Les tribus de Médine mises à part, l'Arabie tout entière s'était soulevée pour se rebeller quand le Prophète mourut. Soudain, les musulmans se retrouvèrent en désaccord avec leurs compatriotes arabes. Il apparut opportun à ce moment-là de préserver toutes les forces musulmanes à Médine, de façon à contrer l'ennemi de l'intérieur. Mais, plutôt que de suivre ce plan, Abû Bakr agit sur une décision prise par le Prophète. Une force de sept cents hommes fut envoyée sur le front romain sous le commandement d'Ussâma, Abû Hurayra explique l'impact que cette expédition a eu sur les tribus arabes en rébellion :

Quand les forces d'Ussâma passèrent devant ces tribus qui étaient sur le point d'apostasier, les gens s'exclamèrent : « Si les musulmans n'avaient pas de grandes réserves de guerriers, ils n'auraient jamais dépêché une telle force. Laissons-les se battre avec les Romains. » Les musulmans combattirent avec les Romains et les vainquirent ; ils revinrent sains et saufs après les avoir combattus. En voyant cela, ceux qui avaient pensé à apostasier devinrent plus fermes dans leur foi.¹

Quand le Prophète atteignit Médine, il y avait, outre une petite minorité d'idolâtres, deux grandes communautés qui y vivaient : les juifs et les musulmans. Ces deux communautés se subdivisaient en plusieurs petits groupes. Aucun ne put offrir un front uni. Les gens attendaient seulement quelqu'un qui les organiserait et les unirait. Quand le Prophète se rendit compte que c'était bien ce que les gens voulaient, il publia un décret stipulant que les juifs et les musulmans étaient reconnus en tant que communautés de plein droit. « Les juifs sont une communauté de même que les musulmans... Ils pratiqueront leur religion et les musulmans, la leur. » Aucun empiètement n'était fait sur les droits et les devoirs ordinaires des juifs ou des musulmans et des concessions acceptables avaient été faites

¹. *Al-Bidâya wa an-nihâya*, vol. 6, p. 305.

selon l'avis des deux communautés. Une clause fut ajoutée cependant qui disait ceci : « À chaque fois qu'intervient un désaccord sur quelque chose, l'affaire devra en être référée à Dieu Tout-Puissant et à Muhammad. »¹

Ce décret équivalait à une initiative politique qui, de la manière la plus ingénieuse et la plus diplomatique, introduisait un gouvernement constitutionnel islamique dans la cité de Médine.

Le départ du Prophète pour Médine, au lieu d'apaiser les Quraychites, souleva leur haine à un nouveau degré d'intensité. Ils virent que les musulmans étaient tous concentrés à un endroit et devenaient par là même plus forts. Deux ans à peine s'étaient écoulés avant que le Prophète n'ait eu à décider si les musulmans devaient rencontrer l'armée quraychite à l'extérieur de la cité ou s'ils devaient les laisser entrer dans Médine pour détruire le nid nouvellement construit de l'islam. Les Quraychites comptaient 950 hommes dans leur armée tandis que les musulmans en dénombraient seulement 313. Mais la perspicacité du Prophète lui laissa deviner que les Quraychites n'étaient animés que par leurs impulsions négatives. Leur haine des musulmans et leur jalousie du Prophète guidaient leur agression. Les musulmans, au contraire, étaient animés par les instincts les plus nobles et les plus positifs. Ils avaient la foi en Dieu pour s'encourager, de même qu'ils avaient la certitude qu'ils combattaient pour une vraie cause. Les musulmans étaient donc infinitement plus motivés que leurs ennemis.

En plus de cela, la guerre arabe était une affaire individuelle. Chaque guerrier cherchait à se faire un nom en exhibant sa propre bravoure. La foi en Dieu avait effacé cette faiblesse chez les musulmans. Le Prophète fut la première personne dans l'histoire arabe à ordonner à ses forces de suivre une ligne de conduite unique et de combattre en rangs. Il souligna l'importance de combattre non en tant qu'individus mais en tant qu'unité. Les croyants étaient invités à détruire la force individuelle quraychite par la force de solidarité :

« Dieu aime ceux qui combattent pour Sa cause en rangs serrés comme s'ils étaient un solide édifice cimenté. »²

1. Ibn Hichâm, *Tahzîb as-sîra*, p. 129.

2. Coran 61/15.

C'était la foi et la capacité des musulmans à combattre comme un seul homme qui a apporté la première victoire dans l'histoire islamique : la bataille de Badr.

La victoire de l'islam

La défaite à Badr eut l'effet de provoquer encore plus les Quraychites et plusieurs batailles, notamment celles d'Uhud (an 3 H) et celle du Fossé (an 5 H), se suivirent en seulement l'espace de deux ans. Les musulmans rencontrèrent de graves difficultés pendant ces campagnes. Les 800 hommes qui prirent part à la bataille du Fossé souffrirent d'un froid extrême, de la faim et d'épuisement. À un tel point que, lorsque le Prophète demanda un volontaire pour une mission d'espionnage dans le camp ennemi, personne ne se leva. Finalement, le Prophète déléguait personnellement cette tâche à Hudhayfa.

Il y avait aussi des problèmes récurrents avec les juifs de Médine qui, alliés aux Quraychites, conspiraient sans cesse contre les musulmans. Médine fut assiégée pendant vingt jours lors de la bataille du Fossé. Finalement, les Quraychites furent forcés par une violente tempête de sable de rebrousser chemin vers La Mecque. Une fois que leur collaboration avec les Quraychites avait été établie, le Prophète choisit ce moment-là pour résoudre ce problème. Il y avait trois tribus juives à l'intérieur et autour de Médine – les Banû Nadir, les Banû Qaynuqa⁴ et les Banû Qurayza. Immédiatement après la bataille du Fossé, ils furent assiégés et exilés en accord avec les principes de leur propre loi judaïque. La menace qu'ils avaient fait planer sur les musulmans à Médine était ainsi définitivement écartée.

Et puis, il y avait le problème de Khaybar. Six ans après l'émigration du Prophète, Médine était une « île » islamique située entre les Quraychites de La Mecque à 400 kilomètres au sud et les juifs de Khaybar à 200 kilomètres au nord. Les Quraychites et les juifs étaient unis dans leur hostilité envers l'islam mais aucun des deux n'étant assez fort pour l'affronter seul, ils étaient entrés en négociations dans le but de mettre en place un plan d'action commun contre les musulmans. Ces derniers, quant à eux, n'étaient pas non plus en position de faire face à ces deux ennemis en même temps.

C'était dans ce climat politique que le Prophète, agissant sous inspiration divine, partit pour La Mecque en l'an 6 H, accompagné de 1 400 Compagnons. Il fit clairement savoir que les musulmans n'avaient aucune intention de combattre qui que ce soit et qu'ils partaient pour accomplir la '*umra*'. Les chameaux sacrificiels que les musulmans prirent avec eux étaient une preuve supplémentaire de leurs intentions pacifiques. On avait même appliqué sur les chameaux l'emblème du sacrifice appelé *qalada*, de façon à ce que les gens de La Mecque soient bien sûrs qu'ils étaient destinés au sacrifice. Ce voyage visait aussi à dissiper les craintes des Quraychites qui croyaient que les musulmans avaient l'intention de détruire le statut religieux et commercial de la Ka'ba.

Comme il était prévu, les Quraychites sortirent pour empêcher les musulmans d'entrer à La Mecque. Les deux belligérants se rencontrèrent à Hudaybiyya, à environ 11 km de La Mecque. Soucieux d'éviter toute hostilité, le Prophète y installa son camp. Il envoya ensuite un message aux Quraychites, en proposant un accord de paix pour les deux parties. Il recommanda fermement à ses émissaires de préciser clairement qu'ils n'étaient pas venus combattre qui que ce soit. « Nous sommes venus en tant que pèlerins. La guerre nous a affaiblis et a infligé aux Quraychites de lourdes pertes. S'ils le souhaitent, je suis disposé à une trêve avec eux : ils ne devront pas s'interposer entre moi-même et les gens pendant cette période. Si j'en sors vainqueur et qu'ils le souhaitent, ils pourront accepter la religion que d'autres ont acceptée. Si je n'en sors pas vainqueur, ils auront le droit d'agir à leur guise. Si les Quraychites refusent cette offre, je les combattrai pour soutenir ma cause, même si cela doit me coûter la vie. Et ce que Dieu veut arrivera sûrement. »¹

Le thème de ce message montre que le Prophète faisait appel à une zone sensible de la conscience même des Quraychites. Quand le Prophète commença sa mission en public à La Mecque, 'Utba Ibn Rabi'a vint à lui de la part des Quraychites. Quand il revint chez les Quraychites, voici ce qu'il leur dit :

Laissez cet homme continuer son travail car, Dieu Seul le sait, il n'abandonnera jamais. Ne l'empêchez pas de prêcher aux Arabes.

I. Hadîth, *Sahîh al-Bukhârî*.

S'il les rallie à lui, alors son triomphe sera le vôtre. S'ils prennent le dessus sur lui, vous en serez débarrassés grâce à d'autres¹.

Le Prophète en appela ainsi aux Quraychites dans les propres termes qu'ils avaient eux-mêmes envisagés ; en conséquence, il put trouver des soutiens à cette initiative de paix à l'intérieur même du camp ennemi.

Le Prophète envoya ce message aux Quraychites et en même temps, il entama plusieurs procédures visant à les influencer. L'un des Banû Kinâna vint de La Mecque à Hudaybiyya pour s'assurer des intentions des musulmans. Quand le Prophète fut au courant de l'imminence de son arrivée, il parla à ses partisans de la vénération des Banû Kinâna pour les chameaux sacrificiels, et leur demanda de prendre avec eux les chameaux quand ils iraient à sa rencontre. Ils firent ainsi en scandant la *talbiyya*, l'invocation du pèlerinage – « Nous sommes ici à Ton service, Seigneur... » – en même temps. L'émissaire des Quraychites fut fortement impressionné. À son retour à La Mecque, il raconta aux Quraychites qu'il était pratiquement sûr que les musulmans étaient venus en pèlerinage et pour aucune autre raison, et qu'ils devraient les laisser poursuivre leur route.

Le spectacle même de 1 400 musulmans montrant leur foi en Dieu produisit un profond impact sur les Quraychites. Lorsque l'un de leurs envoyés vint dans le camp musulman, les musulmans priaient tous alignés en rangs derrière le Prophète. Il était grandement impressionné par l'organisation et la discipline des croyants. Quand il fut de retour chez les Quraychites, il leur raconta que les musulmans travaillaient comme un seul homme : quand Muhammad faisait un geste, tous ses Compagnons faisaient de même. Un autre émissaire vit que lorsque le Prophète faisait ses ablutions, les musulmans se précipitaient pour récupérer l'eau qu'il avait utilisée dans leurs mains avant qu'elle ne touche le sol. Il remarqua le silence qui se faisait parmi eux lorsque le Prophète parlait, le respect qui les empêchait de le regarder droit dans les yeux. Lorsque cet émissaire rapporta cela aux Quraychites, ils furent profondément impressionnés par sa description de la loyauté des musulmans et de l'affection

¹. *Al-Bidâya wa an-nihâya*.

tion qu'ils portaient à leur guide. 'Urwa Ibn Mas'ûd leur demanda : « N'êtes-vous pas comme mes pères et frères ? » Les gens lui répondirent qu'ils l'étaient effectivement. « Vous méfiez-vous de moi en quoi que ce soit ? » leur demanda-t-il. Ils dirent que non. 'Urwa continua : « Cet homme [Muhammad] vous a fait une bonne proposition. Convenez-en et laissez-moi m'entretenir avec lui. »¹

Le Prophète déclara clairement son intention d'accéder à toute demande que les Quraychites feraient, tant qu'elles ne contredisaient pas la Loi de Dieu. Les Quraychites révélèrent tout leur fanatisme lors de la rédaction du traité. Ils retirèrent les mots « Muhammad, Messager de Dieu » du traité pour les remplacer par « Muhammad fils de 'Abdallâh ». Offensés par les mots « Au Nom de Dieu, le Miséricordieux, le Clément », ils insistèrent pour que la formule « En Ton Nom, ô Dieu » soit inscrite à la place. Ils ajoutèrent une clause stipulant que tout Quraychite qui viendrait à rejoindre les musulmans devait être renvoyé [à La Mecque]. Les Quraychites, en revanche, n'auraient pas à faire la même chose si un musulman se rendait à eux. Ils refusèrent aux musulmans la permission d'entrer à La Mecque pour accomplir le pèlerinage cette année-là. Ces clauses étaient plus que ne pouvaient en supporter les Compagnons. 'Urwa Ibn Mas'ûd relata même que ceux que le Prophète avait rassemblé autour de lui étaient sur le point de le quitter. La remarque de 'Urwa était de trop, même pour quelqu'un d'aussi placide, d'habitude, qu'Abû Bakr, qui le réprimanda sévèrement et lui dit : « Penses-tu vraiment que nous allons laisser le Prophète seul ? » Mais le Prophète lui-même refusa de se laisser provoquer. Il accéda à toutes les exigences des Quraychites et conclut une trêve de dix ans avec eux. Tant que la trêve dura, les Quraychites furent empêchés – directement ou indirectement – de participer à toute campagne hostile contre les musulmans.

Ce traité pesait si lourdement sur les musulmans qu'après l'avoir entériné, personne ne répondit aux appels répétés du Prophète pour sacrifier les chameaux qu'ils avaient amenés avec eux. C'est le cœur lourd qu'ils se levèrent finalement pour procéder au sacrifice. À un tel point que lorsqu'ils se rasèrent la tête par la suite, c'était comme s'ils allaient se trancher la gorge tant était grande leur peine.

1. Ibid.

Mais cette trêve, dont les termes semblaient si défavorables aux musulmans, était destinée à leur rapporter des bénéfices incalculables par la suite.

Au moment de la trêve, deux grands ennemis se trouvaient confrontés aux musulmans : les juifs de Khaybar et les Quraychites de La Mecque. Les musulmans n'étaient pas assez forts pour les affronter tous les deux en même temps. Attaquer l'un aurait signifié offrir une occasion en or à l'autre pour attaquer Médine par derrière, permettant ainsi la destruction de la forteresse des musulmans. À ce moment-là, le Prophète, en acceptant toutes les exigences des Quraychites, avait consolidé une trêve de dix ans avec l'un des deux ennemis. Ils ne pouvaient plus opérer d'incursions dans le camp musulman. Avec les Quraychites hors de son chemin, le Prophète était alors prêt à concentrer toute son attention sur son ennemi de Khaybar. L'attaque de Khaybar (muḥarram de l'an 6 H) qui suivit rapidement la signature du traité de Hudaybiyya (dhu-l-qa'da de l'an 6 H), permit finalement de régler le problème.

Vingt mille hommes en armes résistaient retranchés dans les huit puissantes forteresses de Khaybar. Ces forteresses étaient par ailleurs équipées de moyens de défense hautement sophistiqués. L'histoire de l'assaut de cette cité fortifiée est une longue histoire où des méthodes d'une extraordinaire ingéniosité militaire furent utilisées. La porte de la cité fut détruite à l'aide d'un énorme tronc d'arbre porté par environ cinquante hommes. Quelques coups violents suffirent à briser la porte, permettant aux musulmans de s'en-gouffrer à l'intérieur sous une pluie de flèches et de pierres. Quatre forteresses furent prises de cette manière. Les autres prirent peur, ouvrirent leurs portes et se rendirent à l'armée musulmane.

Il ne restait plus que les Quraychites à soumettre. L'intuition du Prophète lui inspirait d'attendre qu'ils rompent le traité avant de lancer une offensive quelconque. Le Prophète connaissait les mauvais sentiments qui animaient les Quraychites dans leur combat contre les musulmans. Puisque les premiers étaient motivés par des sentiments de jalouse, de haine, de cupidité et d'arrogance, le Prophète se rendit compte qu'ils ne s'arrêteraient devant aucune action immorale et insensée pour arriver à leurs fins. Cela se révéla exact. Au mois de cha'bân de l'an 8 H, une lutte éclata entre les tribus de Khuza'a et celle des Banû Bakr. Ces derniers étaient les alliés des

Quraychites et les Khuza'a, ceux des musulmans. En flagrante violation des termes du traité de Hudaybiyya, les Quraychites procurèrent un soutien clandestin à leurs alliés, leur permettant ainsi d'attaquer les Khuza'a. Cet incident survint deux ans précisément après la signature du traité de Hudaybiyya. Pendant ce temps, le nombre des gens alliés au Prophète passa de 1 500 à 10 000. En leur compagnie, le Prophète se mit en route secrètement pour La Mecque. Sa stratégie était si sage et diplomatique que La Mecque fut conquise sans presque aucune effusion de sang :

« Dieu vous a promis beaucoup de gains dont vous jouirez ; et c'est ainsi qu'il vous a donné ceci par avance. »¹

Lorsque le traité de Hudaybiyya fut signé, le Prophète prêchait déjà depuis vingt ans. Le message de l'islam s'était répandu dans toute la péninsule Arabique. Il y avait dans chaque tribu des gens dans les coeurs desquels la religion du Prophète avait trouvé sa place. Mais ils considéraient toujours les Quraychites comme étant leurs leaders. Beaucoup de ceux qui reconnaissent la vérité de l'islam, étaient incapables de proclamer leur foi ouvertement par crainte des Quraychites. Ils savaient que déclarer leur islam équivaut à une déclaration de guerre contre la plus puissante tribu d'Arabie. C'est alors qu'ils entendirent que les musulmans et les Quraychites s'étaient accordés pour suspendre les hostilités pendant dix ans. Les Quraychites ne pouvaient désormais plus lancer de représailles contre les gens qui devenaient musulmans. Il n'y avait plus rien qui pouvait arrêter les gens d'embrasser l'islam. C'était comme si une foule immense s'était pressée à la porte de l'islam. La porte était grande ouverte grâce au traité de Hudaybiyya et les foules affluaient. Comme Ibn Chahab az-Zahrî et d'autres l'ont fait observer, les musulmans tirèrent plus profit du traité de Hudaybiyya que d'aucune autre de leurs campagnes. Le Prophète retourna à La Mecque deux ans plus tard avec 10 000 hommes alors que précédemment il n'en avait compté qu'un peu plus de 3 000. Ceci était la conséquence directe de la mise à l'écart du plus grand obstacle dressé sur la route de l'islam : la colère et l'irritation des Quraychites déclenchées par

I. Coran 48/20.

un tel changement. Bara' était l'un des musulmans présents à la signature du traité de Hudaybiyya. Bukhârî a rapporté comment il avait l'habitude de dire aux derniers convertis à l'islam – qui considéraient que la conquête de La Mecque était la plus grande victoire de l'islam – que les Compagnons du Prophète considéraient le traité de Hudaybiyya comme la plus éclatante victoire.

Le blocus économique de Médine était alors levé. Les caravanes de cette cité étaient alors autorisées à traverser librement La Mecque. Deux nouveaux convertis, Abû Jandal et Abû Basîr, décidèrent de rejoindre le Prophète à Médine. Mais le traité obligea le Prophète à rendre ces deux hommes à leurs familles. Les deux hommes parvinrent cependant à s'échapper et trouvèrent refuge à Dhul-Marwa. Pour subvenir à leurs besoins, ils se mirent à piller les caravanes mequoises tout en sachant que cela déstabilisait beaucoup l'ennemi. Ils s'enrichirent de leurs butins très rapidement si bien que cette localité devint un nouveau centre florissant de l'islam. Finalement, les Quraychites préférèrent abandonner le point du traité exigeant la remise des nouveaux musulmans quraychite et les laisser rejoindre le Prophète. Au moins, auprès de lui, ils nuiraient moins aux caravanes.

La grande leçon à tirer de Hudaybiyya était qu'il ne fallait pas s'impatienter et juger des faits d'après les apparences seulement. Le traité de Hudaybiyya, en apparence défavorable aux musulmans, leur offrit en réalité de grandes opportunités, que seuls les perspicaces pouvaient percevoir. Ibn 'Assâkir a rapporté quelques commentaires d'Abû Bakr à propos du traité de Hudaybiyya : « C'était la plus grande victoire islamique bien que, ce jour-là, les gens étaient trop peu clairvoyants pour se rendre compte des secrets intervenus entre Muhammad et son Seigneur. Les gens sont impatients, mais pas Dieu. Il laisse les choses suivre leur cours jusqu'à ce qu'elles atteignent la phase voulue. » C'est le réalisme qui apporte le succès dans ce monde ; mais les gens veulent un succès immédiat et sont peu disposés à passer par les longues étapes qu'il nécessite pour être atteint.

Après en avoir fini avec Khaybar, le Prophète commença à faire d'autres préparatifs pour une autre campagne. Il garda la cible secrète, Abû Bakr lui-même n'était pas au courant de l'endroit où ils iraient. C'était seulement le 8 du mois de ramadan de l'an 8 H, lorsque l'armée musulmane fut en réalité dirigée pour prendre la route

de La Mecque, que les gens se rendirent compte de leur lieu de destination. Leur progression fut si furtive et discrète qu'ils atteignirent Marr' uz-Zahran sans que les Quraychites ne sachent que les musulmans étaient sur eux. Le Prophète avait prié avant le départ pour « que les espions et les informateurs des Quraychites » soient maîtrisés jusqu'à ce que les musulmans entrent dans la cité de La Mecque.

Le Prophète s'était donné beaucoup de mal pour garder les préparatifs de la marche sur La Mecque secrets. Il donna des ordres pour que Médine soit coupée du reste de l'Arabie. Personne n'était autorisé à entrer ou à quitter la ville. Un groupe commandé par 'Alî fut envoyé pour surveiller les routes qui mènent à Médine. C'étaient eux qui avaient arrêté le messager de Hasib Ibn Abî Balta'a, qui transportait une lettre aux gens de La Mecque pour les prévenir qu'un danger imminent guettait leur cité. Comme l'a rapporté Tabarâni d'après Ibn 'Abbâs, « chaque tribu fournit de la main-d'œuvre et du matériel de guerre en grande quantité ». Personne ne fut laissé en reste. L'armée de 10 000 hommes fut divisée en groupes de 700 soldats. Chaque division avançait en rangs sous le commandement d'un homme portant un étendard. Le Prophète demanda à son oncle 'Abbâs de laisser Abû Sufyân, un vieil adversaire du Prophète, regarder la marche des musulmans. Abû Sufyân observait, depuis la passe étroite d'une montagne, l'armée musulmane défiler devant lui, rangées après rangées. Il n'en croyait pas ses yeux : « Qui a la force de confronter cette armée ? » s'exclama-t-il. « Je n'ai jamais rien vu de la sorte. » Le Prophète s'était donné du mal pour impressionner Abû Sufyân. En même temps, il annonça que tous ceux qui entraient dans la maison d'Abû Sufyân seraient en sécurité. Le résultat fut qu'Abû Sufyân lui-même appela les gens de La Mecque à capituler devant Muhammad car personne n'était assez fort pour le combattre. Les événements qui suivirent la conquête de la ville prouvent de façon concluante que les grands préparatifs n'étaient pas destinés à causer d'effusions de sang : ils visaient à effrayer les Mecquois pour les forcer à la soumission, de façon à ce que la cité tombe dans l'escarcelle de l'islam sans aucun besoin de combattre. Alors que l'armée musulmane s'approchait de La Mecque, l'un de ses chefs, Sa'd Ibn 'Ubâda cria : « Aujourd'hui est le jour de la bataille ! » Le

Prophète lui dit que non ; que c'était le jour de la miséricorde. Sa'd fut prié de se retirer et l'étendard fut remis à son fils.

Il y eut quelques combats après la conquête de La Mecque qui portait le nombre total des expéditions militaires menées par le Prophète à quatre-vingts. Mais, dès lors, les musulmans avaient pris le contrôle de la capitale de l'Arabie ; seules quelques petites escarmouches eurent lieu avant que toute l'Arabie ne capitule et accepte le Prophète pour chef suprême.



chapitre 13

La victoire et ses conséquences

Les vainqueurs sont généralement sujets à deux sortes de sentiments : la fierté et la vengeance. Le Prophète de l'islam cependant, après sa conquête de La Mecque en l'an 8 H, n'afficha aucune gloire. Sa victoire était celle d'un prophète de Dieu. D'après Ibn Ishâq, lorsque le Prophète entra à La Mecque, sa tête était courbée si bas que les gens virent sa barbe toucher la selle de son chameau. Telle était l'humilité du Prophète, même à l'heure du triomphe. Debout devant la porte de la Ka'ba, il fit un discours dans lequel il dit :

« Nul n'est digne d'adoration si ce n'est Dieu. Il a tenu promesse et offert Son aide à Son serviteur. Lui Seul a vaincu les hordes d'ennemis. »¹

En d'autres termes, il ne réclama aucun crédit pour cette victoire. Il l'attribua entièrement à Dieu. Plus tard, dans le même discours, il avait cela à dire aux Quraychites :

« Que pensez-vous que je vais faire de vous maintenant ? » – « Nous pensons que tu vas bien nous traiter, répondirent-ils, car tu es un noble frère et le fils d'un noble frère. » Puis le Prophète dit : « Je vous dis ce que Yûssuf (Joseph) a dit à ses frères : "Ne vous reprochez rien aujourd'hui." Partez ! Vous êtes libres ! »²

Ainsi, au tout début, le Prophète mit la vengeance de côté, écartant ainsi toute possibilité de contre-réaction de la part de ses nouveaux sujets. Une nation vaincue sur le champ de bataille recourt

1. *Al-Bidâya wa an-nihâya.*

2. *Ibn Qayyim, Zad al-Ma'ad.*

généralement à la résistance clandestine. En déclarant une amnistie générale, le Prophète écrasa la résistance dans l'œuf. Les forces qui auraient pu chercher à détruire la forteresse de l'islam étaient ainsi engagées dans sa construction.

Quand le Prophète entra à La Mecque après la conquête de la ville, il donna l'ordre à ses commandants de ne combattre personne, à moins qu'ils ne soient attaqués. Il pardonna à tous ceux qui lui avaient fait outrage. Seuls quelques-uns, qui devaient mourir, « même s'ils devaient se réfugier sous le vêtement de la Ka'bâ », furent condamnés à mort. Ibn Hichâm et d'autres biographes du Prophète les ont mentionnés un par un. Voici donc leurs noms et la nature de leurs cas :

1. 'Abdallâh Ibn Sa'd, qui était devenu musulman et avait été nommé scribe de la révélation par le Prophète. Il apostasia plus tard et rejoignit les infidèles. Après la conquête de La Mecque, quand il entendit dire que le Prophète avait ordonné son exécution, il se réfugia chez son frère de lait, 'Uthmân. Ce dernier lui donna l'asile puis l'emmena devant le Prophète avec, pour requête, d'accepter à nouveau sa conversion à l'islam. Le Prophète garda le silence. Puis 'Uthmân demanda une seconde fois et, sur ce, le Prophète accepta le serment d'allégeance de 'Abdallâh Ibn Sa'd. Ce dernier par la suite devint gouverneur d'Égypte sous les califats de 'Umar et de 'Uthmân, jouant un rôle primordial dans la conquête de l'Afrique.

2. 'Abdallâh Ibn Khatal, qui avait embrassé l'islam auparavant et avait été envoyé par le Prophète pour collecter la zakât (l'impôt social). Un esclave et un *ansâr* partirent avec lui. Faisant une halte au cours du voyage, 'Abdallâh Ibn Khatal dit à l'esclave de préparer le repas avec un poulet ; mais au lieu de cela, l'esclave alla dormir et fut incapable de préparer le repas à temps. Cela mit 'Abdallâh Ibn Khatal dans une colère telle qu'il tua l'esclave. Craignant que s'il rentrait à Médine, le Prophète le punirait de la même manière (selon la loi du Talion), il apostasia et rejoignit les infidèles. Poète, il avait l'habitude de réciter des vers qui insultaient le Prophète. Le jour où La Mecque fut conquise, il s'enveloppa dans le vêtement de la Ka'bâ. Quand le Prophète l'apprit, il donna l'ordre d'exécuter 'Abdallâh Ibn Khatal à l'endroit même. Abû Burza et Sa'îd Ibn Hârith l'exécutèrent entre la Pierre Noire et la Station d'Ibrâhîm.

3. Fartana, qui était la jeune esclave de 'Abdallâh Ibn Khatal. Elle déclamait aussi des poèmes qui injuriaient le Prophète. Ses danses étaient régulièrement au programme des orgies alcooliques des Quraychites. Elle fut tuée avec son maître.

4. Qurayba qui était aussi l'esclave de 'Abdallâh Ibn Khatal et qui exerçait la même fonction que Fartana. Des ordres furent donnés pour qu'elle soit exécutée mais lorsqu'elle vint chez le Prophète pour demander asile, sa requête fut accordée. Elle devint par la suite musulmane.

5. Huwayrith Ibn Nafidh Ibn Wahhâb, un autre poète qui méprisait totalement l'islam et qui se fit un nom en jetant l'opprobre sur le Prophète. Alors que 'Abbâs Ibn 'Abd al-Muttalib et les filles du Prophète, Fâtima et Umm Kulthum, étaient sur la route de La Mecque à Médine, Huwayrith Ibn Nafidh les suivit et transperça leur chameau à l'aide d'une lance. Le chameau se cabra et les filles du Prophète tombèrent au sol. Des ordres furent donnés pour son exécution et c'est 'Alî qui s'en chargea.

6. Miqyas Ibn Subâha, le frère de Hichâm Ibn Subâha. Pendant la campagne de Dhû Qarad, un *ansâr* avait tué Hichâm par erreur. Après cela, Miqyas vint à Médine et accepta l'islam. Il demanda au Prophète compensation pour la mort de son frère et sa requête fut accordée. Il resta à Médine pendant quelques jours puis tua la personne responsable de la mort de son frère, s'enfuit à La Mecque et apostasia. Le Prophète ordonna qu'il soit mis à mort et Numayla Ibn 'Abdallâh Laythi le tua.

7. Sarah, une esclave de 'Ikrima Ibn Abî Jahl, qui prenait plaisir à déverser tout son mépris sur le Prophète. L'autorisation de la tuer fut délivrée mais elle vint chez le Prophète chercher asile ; il lui fut accordé et elle embrassa l'islam. Elle resta vivante jusqu'au califat de 'Umar.

8-9. Hârith Ibn Hichâm et Zubayr Ibn Abî Umaya devaient aussi être tués mais ils se réfugièrent dans la maison de leur parente, Umm Hani' Bint Abî Jahl. 'Alî les suivit et jura qu'ils ne les laisserait pas vivre. Umm Hani' se mit sur le chemin de 'Alî, enferma les deux fugitifs dans sa maison et alla voir le Prophète. Elle lui dit que 'Alî cherchait à tuer deux personnes à qui elle avait offert refuge. « Qui que soit celui à qui tu as offert refuge, nous lui avons aussi donné refuge et qui que soit celui à qui tu as donné asile, nous lui avons aussi

offert l'asile, lui dit le Prophète. » 'Alî fut contraint de les laisser aller et il obéit.

10. 'Ikrima Ibn Abî Jahl qui, à l'instar de son père, était un adversaire inflexible de l'islam. Voyant qu'il était sûr d'être exécuté à La Mecque, il s'enfuit pour le Yémen. Sa femme Umm Hakim Bint Hârith, qui avait embrassé l'islam, fit appel au Prophète pour qu'il donne asile à son époux. Sa requête fut accordée et elle se rendit au Yémen pour aller chercher son mari. Il retourna avec elle et devint musulman de la main même de Muhammad. Après sa conversion, il fit de grands sacrifices financiers pour l'islam, pour finalement trouver la mort à Ajnadin lors d'un combat contre les apostats sous le califat d'Abû Bakr.

11. Habbar Ibn al-Aswad, qui avait été responsable d'une terrible persécution contre les musulmans. Lorsque la fille du Prophète, Zaynab, épouse d'Abû al-'As, était sur la route de La Mecque à Médine, il transperça le flanc de son chameau d'une lance. Le chameau s'affola et Zaynab tomba à terre. Elle était alors enceinte. Elle fit non seulement une fausse couche mais les conséquences de cette mésaventure la poursuivirent le reste de sa vie. Des ordres furent donnés pour qu'il soit tué mais il vint voir le Prophète et demanda grâce en disant : « Prophète de Dieu ! Pardonne mon ignorance. Laisse-moi devenir musulman ! » Le Prophète lui pardonna.

12. Wahchî Ibn Harb, qui fut responsable de la mort de l'oncle du Prophète, Hamza. Réalisant que les musulmans le tuaient s'ils mettaient la main sur lui, il s'enfuit de La Mecque pour Ta'if. Plus tard, il se présenta devant le Prophète à Médine, chercha le pardon pour son crime et offrit de devenir musulman. Le Prophète l'accepta au sein de l'islam et lui pardonna. Il se joignit au combat contre le faux Prophète Mussaylima sous le califat d'Abû Bakr. Ce fut lui qui finalement tua Mussaylima, avec la même arme qui avait fait de Hamza un martyr.

13. Ka'b Ibn Zuhayr, un célèbre poète, qui écrivait des poèmes pour insulter le Prophète. Il s'enfuit de La Mecque quand la cité fut conquise et son exécution fut décrétée. Mais, il revint ensuite à Médine, demanda le pardon et supplia le Prophète d'accepter son allégeance. Le Prophète accepta en offrant à Ka'b son propre linceul en même temps.

14. Hârith Ibn Talaṭil, encore un autre poète, qui exprimait son mépris du Prophète sous forme de vers. Quand le Prophète ordonna qu'il soit tué, il s'enfuit à Najrân. Plus tard, il se rendit au Prophète, se repentit et accepta l'islam. Le Prophète lui pardonna.

16. Hubayra Ibn Abî Wahhâb Makhzumî, aussi poète, qui se raillait de la mission du Prophète. Il était aussi sur la liste des condamnés à mort. Il s'enfuit à Najrân où il mourut en infidèle.

17. Hind Bint 'Utba, la femme d'Abû Sufyân. Sa haine de l'islam était si grande que lors de la bataille d'Uhud, elle arracha le cœur de Hamza et le mâcha. Elle devait être tuée mais elle se présenta au Prophète, demanda le pardon et accepta l'islam. Après que le Prophète lui ait pardonnée et acceptée au sein de l'islam, elle rentra chez elle, brisa toutes les idoles de sa maison en disant : « Vous nous avez réellement égarés. »

Il est clair donc que tous les hommes et femmes condamnés à mort après la conquête de La Mecque étaient coupables de crimes spécifiques. Pourtant, si l'un d'eux cherchait le pardon ou avait quelqu'un qui plaiderait sa cause, il était pardonné. Aucun de ceux qui demandaient grâce ne fut tué. Sur les dix-sept condamnés à mort, onze furent pardonnés, soit directement soit via un médiateur. Cinq personnes qui ne demandèrent pas grâce furent mises à mort. L'une s'enfuit de La Mecque et mourut d'une mort naturelle dans un pays lointain.

À la suite de la conquête de La Mecque, comment se fait-il que le Prophète ait pardonné à des gens qui étaient coupables aux yeux de Dieu ? Lorsqu'une femme nommée Fâtima de la tribu des Banû Makhzum commit un larcin, ses proches craignirent que sa main ne soit coupée. Ils s'adressèrent à Ussâma Ibn Zayd qui, pensaient-ils, étant un proche conseiller du Prophète, serait en position d'assurer que leur parente échappe au châtiment. Ussâma vint voir le Prophète et plaide la clémence en faveur de Fâtima Makhzumî. Le Prophète était visiblement agacé lorsqu'il écouta les paroles d'Ussâma : « Essaies-tu de me persuader par rapport à des limites que Dieu a établies ? » demanda-t-il. Le Prophète fit appeler les gens à se rassembler et leur fit un discours :

« Par Celui qui a tout contrôle sur mon âme, si ma fille Fâtima devait voler, alors je l'amputerais sans aucun doute de la main. »

Fâtimâ Makhzumî reçut le châtiment qu'elle méritait, à la suite de quoi, elle se repentit et devint une personne vertueuse et probe¹.

Ceci montre que personne ne peut pardonner à un malfaiteur quand son châtiment a été prescrit par Dieu. Comment se fait-il que le Prophète ait alors pardonné aux gens avec tant de magnanimité après la conquête de La Mecque ? La raison est qu'il existait une différence entre des crimes de guerre et des crimes commis dans des conditions normales. Les gens ne peuvent se voir accorder la rémission de leurs crimes dans ce dernier cas. Les crimes commis en temps de guerre, en revanche, peuvent être pardonnés quand les coupables abandonnent leur antagonisme et demandent grâce. Les crimes commis dans des conditions normales sont invalidés lorsque le châtiment prescrit par Dieu est infligé alors que les crimes de guerre sont neutralisés à travers la reddition et un appel à la clémence. Les ennemis de l'islam en Arabie avaient commis les crimes les plus odieux contre les musulmans. Malgré cela, le Coran annonçait que s'ils se repentaient, ce qui s'était produit auparavant serait pardonné. En outre, si l'ennemi aspire à la paix, la paix doit être faite même s'il y a un danger à ce que les termes de la paix soient bafoués.

S'ils inclinent à la paix, fais avec eux la paix et place ta confiance en Dieu. Il est en vérité l'Audiant, le Savant. S'ils cherchaient à te tromper, Dieu t'est suffisant. Il t'a rendu fort grâce à Son assistance et a rassemblé les croyants autour de toi².

L'un de ceux condamnés à mort et qui fut pardonné par la suite était 'Ikrima Ibn Abû Jahl. Avec son père, il était un adversaire acharné de l'islam et a soumis le Prophète et ses Compagnons à toutes formes de persécution. Pourtant, lorsque la nouvelle de la conversion de 'Ikrima arriva, le Prophète dit à ses Compagnons de ne pas insulter le père de 'Ikrima « car insulter les morts blesse les vivants ».

C'est ce type de magnanimité, après la conquête de La Mecque, qui transforma les ennemis les plus implacables de l'islam en gardiens dévoués de la foi.

1. Hadîth rapporté par Bukhârî et Muslim.

2. Coran 8/61-62.

TROISIÈME PARTIE

**Les enseignements
du Prophète**

chapitre 14

La fin de la mission du Prophète

Dans les premières années de la mission du Prophète, un homme qui était venu en pèlerinage à La Mecque, fut interrogé à son retour dans son pays sur ce qu'il y avait de nouveau à La Mecque. « Muhammad s'est réclamé de la prophétie, répondit-il, mais la seule personne de souche noble qui figure parmi ses disciples est le fils d'Abû Qahafa (Abû Bakr). » En se basant sur cette réponse, on peut imaginer ce que pensaient les gens du Prophète en 610 après J.-C., lorsqu'il commença sa mission. En ce temps, ses opposants faisaient référence à lui comme s'il était l'idiot du village en le surnommant Ibn Abî Kabcha, c'est-à-dire « le fils des parents adoptifs du village », pour tout simplement le tourner en dérision. Ceux qui préféraient être plus courtois l'appelaient « un jeune Quraychite ».

Voilà comment on faisait référence au Prophète de son vivant. Aujourd'hui, des siècles après, les choses ont bien changé. La prophétie de Muhammad n'est plus une question controversée ; c'est devenu un fait établi. Aujourd'hui, lorsque l'on pense au Prophète Muhammad, c'est une grande personnalité historique qui nous vient à l'esprit ; une personnalité qui a fait l'objet de discussions génération après génération depuis déjà 1 500 ans. Si cette histoire devait être éloignée du Prophète de l'islam, il serait de nouveau aux yeux des hommes « Ibn Abî Kabcha ». Si cela devait arriver, il ne fait pas l'ombre d'un doute que les musulmans dans le monde se comptaient par vingtaines plutôt que par centaines de millions. Il est très difficile de reconnaître un Prophète de Dieu quand il vient sous l'apparence d'Ibn Abî Kabcha. D'un autre côté, accepter quelqu'un qui est devenu une personnalité historique établie est relativement facile. Le Prophète de l'islam a maintenant atteint et acquis ce que le

Coran appelle « une station de louange et de gloire ».¹ Aucun étonnement donc à ce que ceux qui chantent ses louanges se comptent par centaines de millions.

C'est ce facteur qui a, plus que toute autre chose, contribué au rejet des Prophètes par leurs peuples aux époques précédentes. « C'est juste une personne ordinaire, disaient les gens. Jusqu'ici nous le connaissons sous son nom normal. Comment est-il devenu Prophète subitement ? » À chaque fois qu'un prophète est envoyé parmi son peuple, on soulève cette objection qui crée un sérieux obstacle à l'acceptation de ses enseignements par les contemporains du dit Prophète.

Tous les Prophètes, au moment de leur apparition, furent accueillis par la suspicion et le scepticisme. La barrière psychologique qui empêche les gens de croire en quelqu'un qui, à leurs yeux, ressemble à tout un chacun, se révèle être insurmontable pour la plupart des gens. Quand ils ne réussissaient pas à croire aux Prophètes cependant, ils étaient punis selon la Loi de Dieu.

Aujourd'hui, si Dieu décidait d'envoyer un Prophète qui briserait cette barrière psychologique, il n'y aurait plus de place au doute pour savoir si sa revendication du statut de Prophète est sincère ou si elle est le résultat d'une ambition trop zélée. Il perdrat sa place dans l'histoire en tant que Prophète de Dieu. Son nom se tiendrait sur l'océan du temps tel un phare appelant les gens à la foi. Il n'y aurait aucune difficulté pour les gens à le reconnaître en tant que Prophète de Dieu, à croire en lui, et à gagner une part des bienfaits éternels de Dieu.

Il y a plusieurs traditions selon lesquelles le Prophète a déclaré que ses disciples seraient plus nombreux que ceux de n'importe quel autre Prophète. C'est une autre manière d'affirmer la même chose. Après Muhammad (ﷺ), il n'y aura plus aucun prophète. Plus jamais ses partisans n'auront à choisir entre la foi et la mécréance. Leur nombre continuera d'augmenter jusqu'au Jour Dernier.

Un coup d'œil sur l'histoire israélite nous aidera à illustrer ce point. Les juifs qui vivaient à l'époque de Jésus croyaient en la Loi de Dieu révélée à Moïse. Pourtant, lorsqu'un nouveau Prophète – Jésus, fils de Marie – apparut parmi eux, ils le rejettèrent. Ils continuèrent

1. Coran 17/79.

à croire en leur Prophète historique (Moïse) (ﷺ) et refusèrent de croire en ce Prophète contemporain. Sept cents ans plus tard, le Prophète de l'Arabie fut envoyé au monde. À cette époque, le nombre de chrétiens dans le monde avait considérablement augmenté. L'histoire devait cependant se répéter. Les chrétiens n'étaient pas préparés à croire en un Prophète descendant d'Ismaël mais plutôt en un Prophète descendant d'Israël ou Jacob. À nouveau, ils conservèrent leur foi en un prophète historiquement établi – Jésus – mais ne crurent pas en leur Prophète contemporain – Muḥammad. À part quelques chrétiens qui acceptèrent l'islam, ceux qui avaient cru en Jésus refusèrent de croire en son successeur.

Grâce à la fin de la prophétie, les partisans du Prophète Muḥammad n'auront plus jamais à choisir entre un ancien prophète et un nouveau. Plus jamais – au moins dans ce bas monde – ils ne seront forcés d'opter pour l'ancien ou le nouveau choix qui se pose à la communauté d'un prophète historique lorsqu'un prophète contemporain leur apparaît. L'installation du Prophète Muḥammad, au pinacle de l'histoire, sur ce que le Coran nomme « une station de louange et de gloire »¹, est un des facteurs qui contribue à en faire « une miséricorde pour toutes les nations ».² Historiquement, la position de Muḥammad en tant que Prophète de Dieu ne peut être remise en cause ; c'est la nature de sa station de louange et de gloire dans ce monde. Le Jour de la Résurrection, cela sera rendu manifeste sous la forme d'une faveur divine spéciale qui lui sera octroyée.

Ce serait une erreur de penser que l'élévation du Prophète Muḥammad à une telle station n'était qu'une affaire de sélection. Cela devait apporter une révolution dans l'histoire humaine. Seul un individu au plus haut standard moral, seul un homme capable d'accomplir des prouesses incomparables en termes d'abnégation et de fermeté serait jugé apte à être choisi. Pour cette tâche, le Seigneur a jugé bon de faire appel à Muḥammad :

« Ô toi qui te blottis sous un manteau ! Lève-toi pour commencer tes exhortations et glorifier le Nom de ton Seigneur ! Purifie-toi ainsi que tes vêtements, et écartes-toi de toute abomination, en

1. Coran 17/79.

2. Coran 21/107.

évitant cependant de te vanter de trop en faire et en te soumettant avec patience aux ordres de ton Seigneur. »¹

La grande âme « blottie, enveloppée dans son manteau » répondit à l'appel, participa au plan divin avec un dévouement sans réserve et atteignit son but, malgré de nombreuses épreuves et souffrances dressées sur la route de sa mission prophétique, qui était en réalité une miséricorde pour le monde entier. La venue de nombreux Prophètes aux peuples du monde, l'un après l'autre, a été une grande épreuve pour l'humanité. Ce temps est maintenant révolu, et il n'y aurait plus qu'un ultime Prophète reconnu pour l'éternité, permettant aux gens d'entrer dans la sphère de la miséricorde divine dans un cortège sans fin.

À travers le choix de Muhammad par Dieu, la prophétie a donc reçu une crédibilité historique. Ceci signifiait qu'aucun autre prophète ne viendrait dans le monde à l'avenir. Mais ce n'était pas seulement une question de proclamation divine. Certaines conditions devaient être remplies avant que cela ne puisse se produire. Premièrement, les commandements de Dieu concernant tous les domaines de la vie humaine devaient être révélés. Ceci fut effectivement accompli comme l'atteste le Coran lui-même : « C'est Lui qui vous a envoyé le Coran clairement détaillé. »² Deuxièmement, un modèle parfait devait être présenté à l'humanité. Le Prophète Muhammad constitua pour l'humanité un « bon modèle »³ inégalé et cette condition fut donc remplie. Troisièmement, il devait y avoir des dispositions pour la préservation éternelle du Coran. Cette tâche, Dieu Tout-Puissant S'en chargea Lui-même :

« C'est Nous qui avons révélé le Coran, et certes, Nous le préserverons. »⁴

La méthode de Dieu avec les Prophètes précédents avait été de les envoyer avec certains signes et miracles. Les Prophètes, pour leur part, ne s'épargnèrent aucune peine pour remplir leur devoir

1. Coran 74/1-7.

2. Coran 6/114.

3. Coran 33/21.

4. Coran 15/9.

de communiquer la Parole de Dieu à leurs peuples. Au cours de leur mission, ils prouvérent qu'ils avaient été envoyés par Dieu en accomplissant des miracles. Si, malgré tout cela, les gens ne croyaient pas, alors les Prophètes n'y pouvaient plus rien. C'était alors au tour des anges de Dieu d'entrer en action en frappant du châtiment de Dieu les incrédules.

Avec le dernier Prophète cependant, il fut décidé que les gens à qui il s'adressait ne soient pas soumis à cette forme de châtiment divin. Au lieu de cela, le Prophète lui-même, ainsi que ses Compagnons furent informés que ceux qui continuaient à ne pas croire et qui attaquaient l'islam, à l'époque, seraient punis de la main des musulmans.¹ En d'autres termes, la tâche qui était accomplie par les anges serait dévolue aux hommes.

C'était en raison de ce verdict divin qu'ils ne furent assaillis par aucune manifestation destructrice de la colère de Dieu, même après l'émigration et après leur avoir communiqué la Parole de Dieu en totalité jusqu'à ce qu'il ne restât plus aucune raison rationnelle expliquant le refus de la foi. Le Prophète et ses Compagnons eurent à se confronter à eux sur le champ de bataille. Le secours de Dieu assista les croyants contre leurs ennemis et ils sortirent victorieux. C'était ainsi que la religion de Dieu fut établie dans la péninsule Arabique sous forme d'un État.

C'était là la manière de Dieu pour révéler Ses commandements dans un contexte de circonstances appropriées. Puisque la religion que le Prophète léguait au monde devait couvrir tous les aspects de la vie humaine, alors seulement serait établie, pour les générations futures, un modèle de vie juste, embrassant les affaires d'ordre général autant qu'individuel. Alors que les musulmans et les non-musulmans étaient engagés dans un combat armé, la révélation divine touchait à sa fin. Les commandements concernant différentes situations étaient révélés, pas tous en même temps, mais progressivement, selon la situation du moment. La décision d'avoir les négateurs vaincus par les croyants plutôt que par les anges, permit ainsi l'accomplissement de la Religion, car c'est seulement si le Prophète avait été confronté à toutes les formes de situation humaine qu'il aurait pu montrer toutes les facettes du mode de vie musulman. Le cours que pri-

1. Coran 9/14.

rent les événements eux-mêmes permirent au Prophète de montrer, non seulement comment on devait vivre chez soi, mais aussi comment on devait se comporter sur le champ de bataille et en position de domination. Le modèle qu'il laissa aux générations futures couvre tous les aspects de la vie et demeurera préservé jusqu'à l'avènement du Jour Dernier.

La disposition que Dieu fit pour la fin de la prophétie produisit aussi des circonstances menant à la préservation du Coran, la Parole révélée de Dieu. Si les Écritures précédentes n'avaient pas été conservées dans leurs formes originelles, c'était parce qu'aucune puissance protectrice ne s'était manifestée pour les soutenir. Mais le Prophète et ses Compagnons lutterrèrent contre leurs adversaires et établirent un gouvernement islamique dans une partie substantielle du globe, de manière à ce que le Livre de Dieu jouisse de la protection de l'État, garantissant une immunité contre toute tentative d'altération ou de destruction du Livre. Le Coran fut préservé pendant un millénaire de cette manière, avec une génération le transmettant à l'autre sous l'aile protectrice des gouvernements islamiques. Puis l'humanité entra dans l'ère de l'imprimerie, et il n'y avait alors plus de danger pour que le Coran soit détruit.

Ce serait une grave erreur de croire que tout cela s'est accompli sans heurts. De façon à établir l'islam comme religion dominante, le Prophète et ses Compagnons eurent à subir des tourments d'une intensité insupportable. Les païens voulaient voir des miracles. Le Prophète aussi avait souhaité être capable de produire des signes miraculeux prouvant sa mission prophétique. Mais il devait en être autrement. Au lieu de cela, le caractère et le comportement du Prophète devaient remplacer les miracles. Les adversaires du Prophète ne subirent pas de châtiment terrestre de Dieu, comme cela avait été le cas pour ceux qui rejetèrent les précédents prophètes. Le Prophète et ses Compagnons eurent à faire eux-mêmes ce que les tremblements de terre et les volcans avaient fait précédemment – punir les négateurs. Le Livre de Dieu ne fut pas révélé d'un seul coup. La période de révélation s'étendit sur vingt-trois années. Durant cette période, les musulmans, sous le commandement du Prophète, durent traverser toutes les profondes rivières et gravir toutes les hautes montagnes de la vie, afin que la voie que Dieu souhaitait voir Ses serviteurs emprunter, puisse être totalement tracée.

Les épreuves que le Prophète et ses Compagnons durent subir pendant cette période atteignirent un degré d'intensité appelé dans le Coran « une terrible secousse »¹. Le Prophète reçut la directive immensément ardue de n'offrir aucun compromis en quoi que ce soit avec ses oppresseurs.² Aussi difficiles que furent les circonstances, lui et ses Compagnons n'eurent pas la permission de « rester en arrière » face à l'appel de Dieu. Si les femmes du Prophète exigeaient, ne serait-ce que deux repas par jour, elles étaient alors invitées à choisir entre « cette vie et toute sa parure » d'une part et Dieu et Son Messager de l'autre³.

L'établissement de la prophétie qui allait devenir le sujet de « louange et de gloire » était le plus périlleux des projets jamais enregistrés dans toutes les annales de l'histoire de l'humanité. Même le Prophète fut forcé d'admettre qu'il avait été persécuté « comme nul autre prophète avant lui ». Selon les mots de son épouse 'Aïcha, il était « bouleversé » par le traitement qu'on lui avait infligé malgré que lui et ses Compagnons aient renoncé à toutes les richesses et même jusqu'aux nécessités de la vie, pour faire de la prophétie « une miséricorde pour toutes les nations ».

C'est la faveur immense que le Prophète Muhammad a accordée à l'humanité. Pour cela, ses partisans ont été commandés d'invoquer la paix et la bénédiction sur lui jusqu'à la fin des temps. Sa famille et ses Compagnons sont aussi inclus dans cette invocation car ils se tinrent aux côtés du Prophète à travers les afflictions les plus pénibles. Il n'est que naturel que ceux qui reconnaissent la faveur du Prophète de l'islam doivent lui exprimer leur gratitude. La paix et la bénédiction que les musulmans invoquent sur le Prophète sont l'expression de leur reconnaissance sous forme de prière. Comme le Prophète l'a dit lui-même : « Avare est celui qui entend mon nom mentionné, et qui n'invoque pas la paix et la bénédiction sur moi. »⁴

1. Coran 33/11.

2. Coran 17/75.

3. Coran 33/28.

4. Hadîth de Tirmidhî et Nasa'i.

chapitre 15

Le Coran : le miracle du Prophète

Chaque Prophète est gratifié d'un miracle, un signe. Le miracle du Prophète de l'islam est le Coran. La prophétie de Muhammad (ﷺ) devait être valide jusqu'au Jour Dernier. Il était donc impératif que son miracle dure *ad æternam*. Le Coran a, par conséquent, été attribué au Prophète comme étant un miracle éternel.

Les adversaires du Prophète exigeaient des miracles, tels que ceux accomplis par les Prophètes précédents ; mais le Coran stipula clairement que de tels miracles ne se produiraient pas¹. Le Coran avait même ceci à dire au Prophète :

« L'indifférence des négateurs te pèse tellement que, si tu pouvais, tu creuserais une galerie dans le sol ou tu dresserais une échelle vers le ciel pour leur en rapporter un miracle ! Or, si Dieu l'avait voulu, Il les aurait tous réunis et guidés dans la bonne voie. Ne sois donc pas du nombre des ignorants ! »²

Au lieu de cela, le Livre révélé de Dieu fut lui-même le miracle du Prophète :

« Ils [les négateurs] disent : "Si seulement des miracles, venus de son Seigneur, étaient descendus sur lui ?" Réponds-leur : "Les miracles sont du ressort du Seigneur. Quant à moi, mon rôle se limite à avertir." Ne leur suffit-il pas que Nous t'ayons révélé le

1. Coran 17/59.

2. Coran 6/35.

Coran qui leur est récité ? Il y a là pourtant une bénédiction et un rappel pour ceux qui croient. »¹

Il y a plusieurs aspects différents à la nature miraculeuse du Coran. Ici, nous allons nous concentrer sur seulement trois d'entre eux :

1. La langue du Coran – l'arabe – est restée un moyen de communication vivant à travers les âges contrairement aux autres langues anciennes.

2. Le Coran est unique parmi les autres Écritures divines dans le fait que son texte est demeuré dans sa forme originale.

3. Le Coran défie ses dénigreurs de produire un livre semblable. Personne n'a jamais pu relever ce défi et produire quoi que ce soit de comparable au Livre de Dieu.

Les langues dans lesquelles ont été révélées les anciennes Écritures sont enfermées dans les archives de l'histoire. La seule exception est l'arabe, la langue du Coran, qui est encore d'actualité dans le monde. Des millions de gens la pratiquent toujours et écrivent dans la même langue que le Coran révélé il y a 1500 ans. Ceci constitue une preuve stupéfiante de la nature miraculeuse du Coran car il n'y a aucun autre livre dans l'histoire qui a pu avoir un tel impact sur sa langue ; nul autre livre n'a façonné toute une langue selon son propre style et ne l'a maintenue sous cette forme à travers les siècles.

Prenez l'Évangile (*injīl*), connu sous le nom de *Nouveau Testament*, dont la plus ancienne copie est en grec et non en araméen, la langue pratiquée par Jésus. Cela signifie que nous ne possédons qu'un récit traduit de ce que le Prophète Jésus a dit ou fait ; de plus, en grec ancien, qui est considérablement différent du grec moderne. Vers la fin du dix-neuvième siècle, la langue grecque avait tellement changé que la signification d'au moins 550 mots du Nouveau Testament – soit environ 12% du texte total – était remise en question, contestée. À cette époque, un expert allemand, Adolf Deissman, découvrit d'anciens parchemins en Égypte. De leur examen, il apparut que le grec biblique était en fait une version vulgaire du grec classique. Cette langue était parlée en Palestine pendant le premier siècle après

1. Coran 29/50-51.

Jésus-Christ. Deissman a pu donner un sens à quelques mots inconnus mais il reste encore quelques cinquante autres mots dont la signification demeure inconnue.

Ernest Renan (1823-1894) a poursuivi de vastes recherches sur les langues sémitiques. Il rédigea un livre sur leurs vocabulaires dans lequel il avait dit ceci sur la langue arabe :

La langue arabe est le plus étonnant événement de l'histoire humaine. Inconnue à l'époque classique, elle apparut brusquement en une langue complète. Après cela, elle ne subit aucun changement significatif, on ne peut donc définir pour elle une phase antérieure et une autre postérieure. C'est exactement la même langue aujourd'hui que celle qu'elle était lorsqu'elle apparut.¹

En reconnaissant cet « étonnant événement de l'histoire humaine », Renan, un orientaliste français, reconnaît en fait la nature miraculeuse du Coran. C'était le phénoménal style littéraire du Coran qui préserva la langue arabe de toute altération, contrairement à d'autres langues. L'éminent écrivain chrétien, Jurgi Zaydan (1861-1914), est l'un des intellectuels à avoir reconnu ce fait. Dans un livre sur la littérature arabe, il écrit :

Aucun livre religieux n'a eu un tel impact sur la langue dans laquelle il a été rédigé comme l'a eu le Coran sur la langue arabe.²

Les langues du monde ont tellement évolué à travers les siècles qu'aucun spécialiste de n'importe quelle langue moderne n'est capable de comprendre son ancienne forme sans l'aide d'un dictionnaire. Il y a deux grandes causes à l'altération des langues : des soulèvements dans l'ordre social d'une nation et le développement de la littérature d'une langue. Pendant des siècles, ces facteurs ont été à l'œuvre dans la langue arabe comme dans les autres langues. La différence, c'est qu'ils n'ont pas pu changer la structure de la langue arabe. L'arabe parlé aujourd'hui est le même que celui pratiqué à La Mecque lors de la révélation du Coran. *L'Iliade d'Homère* (850

1. Ernest Renan (1823-1894).

2. Jurgi Zaydan (1861-1914), *Adabu-l-lughati-l-'arabiyya*.

avant J.-C.), *Tulsi Das' Ra mayan* (1623 apr. J.-C.) et les drames de Shakespeare (1564-1616) sont considérés comme des chefs-d'œuvre littéraires dans leurs langues respectives. Ces œuvres ont été lues et jouées de façon continue depuis l'époque de leur compilation jusqu'à nos jours. Mais elles n'ont pas été capables de préserver de toute altération les langues dans lesquelles elles furent érites. Le grec d'Homère, le sanskrit de Tulsi Das et même l'anglais de Shakespeare sont aujourd'hui des langues plutôt classiques que modernes. Le Coran est le seul livre à avoir donné sa propre forme à une langue et à l'avoir maintenue à travers les siècles. Il y a eu plusieurs soulèvements intellectuels et politiques dans les pays arabes mais la langue arabe est restée telle qu'elle était quand le Coran fut révélé. Aucun changement dans l'ordre social arabe n'a pu altérer en quoi que ce soit la langue arabe. Ce fait est une claire indication que le Coran a une origine surnaturelle. Il n'est nul besoin d'aller chercher ailleurs que dans l'histoire des derniers 1 500 ans pour constater la nature miraculeuse du Livre révélé au Prophète Muhammad.

Les bouleversements sociaux

L'exemple du latin montre comment les bouleversements sociaux altèrent les langues. Bien que dans les derniers jours, l'Italie devint le centre du latin, ce n'était pas à l'origine un produit de ce pays. Autour du douzième siècle avant J.-C., pendant l'âge de fer, beaucoup de tribus d'Europe centrale se sont répandues dans les régions alentour. Certaines d'entre elles, en particulier les tribus alpines, pénétrèrent en Italie et s'installèrent à l'intérieur et autour de Rome. Leur propre langue se mêla à celle des Romains et c'est ainsi que naquit le latin. Au troisième siècle avant J.-C., Lubus Andronicus traduisit des contes et des drames grecs en latin, faisant ainsi de ce dernier une langue littéraire. L'Empire romain fut établi au premier siècle avant J.-C. et le latin devint la langue officielle. La force du latin fut même ultérieurement confirmée par l'expansion du christianisme. Avec le soutien des institutions politiques et religieuses, porté par les forces économiques et sociales, le latin continua à se répandre jusqu'à ce que finalement il couvrit la presque totalité de l'ancienne Europe. À l'époque de Saint-Augustin, le latin était à son apo-

gée, et jusqu'au Moyen-âge, il était considéré comme la principale langue internationale.

Le huitième siècle après J.-C. fut une ère d'expansion musulmane. Les Romains furent contraints de se réfugier à Constantinople qui devint la capitale de la moitié orientale de l'Europe jusqu'à ce qu'en 1453 les Turcs ne prennent Constantinople et en bannissent les Romains dont c'était la dernière forteresse. Le déclin de l'Empire romain permit à plusieurs langues locales de fleurir, notamment le français, l'italien, l'espagnol et le portugais. Le latin, la langue mère, eut une forte influence sur toutes mais elle-même fut la seule à rester la langue officielle de l'Église catholique romaine. N'étant plus une langue vivante, son intérêt n'était plus qu'historique mais elle continua d'être utilisée pour expliquer les termes techniques, juridiques et scientifiques. Sans un solide bagage en latin, on ne peut lire les « Principes » de Newton dans le texte original.

Toutes les langues classiques ont aussi suivi le même chemin, en évoluant selon les circonstances sociales jusqu'à ce que finalement la langue originale laisse place à une nouvelle langue complètement transformée. L'intégration ethnique, les révolutions politiques et les conflits culturels ont toujours laissé une marque profonde sur la langue qu'ils ont affectée. Ces facteurs ont été à l'œuvre sur la langue arabe pendant les quinze derniers siècles mais elle est étonnamment restée intacte. Cette extraordinaire élasticité de la langue arabe est entièrement due au charme miraculeux que le Coran lui a jeté.

En l'an 70 après J.-C., quelques tribus juives quittèrent la Syrie et s'installèrent à Médine où la tribu arabophone des 'Amaliqa vivait. Les juifs adoptèrent la langue arabe des 'Amaliqa mais l'arabe qu'ils parlaient était différent de l'arabe ordinaire car il conservait une forte influence hébraïque. Après l'avènement de l'islam, les Arabes s'installèrent dans de nombreuses régions d'Afrique et d'Asie où d'autres langues outre l'arabe étaient parlées. Leur mélange avec les autres races n'a cependant eu aucun effet sur la langue arabe qui a gardé sa forme originale.

Dans le tout premier siècle après la révélation du Coran, l'arabe fut exposé à un type de forces qui provoque un changement radical de la langue. Ceci se passa alors que l'islam se répandait parmi plusieurs tribus arabes qui commençaient à se rassembler dans les plus grandes villes arabes. Il y avait une variété considérable d'intonation

tions et d'accents parmi les différentes tribus arabes. À un tel point qu'Abû 'Amr Ibn al-'Ula fut amené à dire que la « tribu Himyar ne parle pas notre langue ; leur vocabulaire est complètement différent du nôtre ». 'Umar Ibn al-Khattâb amena un jour devant le Prophète un Arabe qu'il avait entendu réciter le Coran d'une manière si étrange que 'Umar avait été incapable de deviner quelle partie du Livre de Dieu il lisait. Le Prophète parla un jour à la délégation d'une tribu arabe en visite dans leur propre dialecte. Il sembla à 'Alî que c'était comme si le Prophète avait parlé une langue étrangère.

La principale raison à cela est la variation dans l'accent. Les Banû Tamim, par exemple, qui vivaient dans la partie est du Nadjd, étaient incapables de prononcer la lettre « j » ([ʒ]) et ils avaient l'habitude de la prononcer « y » ([j]). Le mot « mosquée » (*masjid*), ils le prononçaient « *masyid* » et au lieu de dire « *chajarat* » (arbres), ils disaient « *charat* ». Ils prononçaient la lettre « q » (*qaf*) « j » ([ʒ]), appelant une route (*tariq*), « *tarij* » et un « ami » (*sadiq*), « *sadij* », la « valeur » (*qadr*), « *jadr* » et un « distributeur » (*qasim*), « *jasim* ». Selon les modèles linguistiques normaux, le regroupement des tribus arabes qui parlaient des dialectes si variés aurait dû initier un nouveau processus de changement dans la langue arabe mais il n'en a rien été. L'éloquence suprême de la langue du Coran préserva l'arabe d'une telle transformation. Ce qui se passa en fait a été expliqué dans les termes suivants par le Docteur Ahmad Hassan Zayyât :

Après l'avènement de l'islam, la langue arabe ne demeura pas le monopole d'une seule nation. Elle devint la langue de tous ceux qui embrassaient la foi [musulmane].¹

Puis ces musulmans arabes quittèrent leur terre natale, conquirent les territoires qui s'étendent de Kachgar à l'Est jusqu'à Gibraltar à l'Ouest. Le perse, le copte, le berbère, l'hébreu, le grec, le latin, l'araméen et le syriaque étaient parmi les langues parlées par ces peuples auxquels ils étaient en contact. Certaines de ces nations étaient politiquement et culturellement plus développées que les Arabes. L'Iraq, berceau d'une ancienne civilisation et centre culturel des plus grandes tribus, était un des pays où ils étaient entrés. Ils

I. Dr.Ahmad Hassan Zayyât.

se mélangèrent aux Perses, maîtres de l'un deux plus grands empires du monde. La très développée civilisation romaine ainsi qu'une religion chrétienne en pleine expansion furent deux des grandes forces auxquelles ils furent confrontés. Parmi les pays occupés figuraient la Syrie où les Phéniciens, les Ghassanides, les Grecs, les Égyptiens et les tribus de Canaan avaient laissé derrière eux d'éminentes traditions éthiques et littéraires. Puis, il y a eu l'Égypte, le lieu de rencontre des philosophies orientale et occidentale. Ces facteurs étaient plus que suffisants pour transformer la langue arabe, comme cela a été le cas pour d'autres langues exposées à des forces similaires. Mais elles furent rendues inefficaces par le Coran, un spécimen d'une telle excellence littéraire qu'aucune puissance ne put déstabiliser la langue dans laquelle il avait été rédigé.

Avec l'expansion de l'islam, l'arabe n'appartenait plus à un seul peuple ; il devint la langue de plusieurs races et nations. Quand les « *ajami* » (non arabophones) d'Asie et d'Afrique acceptèrent l'islam, ils adoptèrent progressivement l'arabe pour langue. Naturellement, ces nouveaux convertis n'étaient pas aussi compétents à parler la langue que les anciens Arabes. Ensuite, les Arabes, à leur tour, furent affectés par la langue parlée par leurs nouveaux coreligionnaires. La détérioration de l'arabe fut particulièrement évidente dans les grandes villes cosmopolites où il y avait plus de mélange de peuples. Ce furent tout d'abord les masses populaires, ceux qui ne prenaient pas attention aux subtiles règles linguistiques qui furent affectées. Mais l'élite culturelle ne fut pas non plus épargnée. Un homme vint un jour à la cour de Ziyad Ibn Umayya pour se plaindre : « Nos pères sont morts et ont laissé derrière eux de petits enfants ». dit-il en employant « pères » et « enfants » dans un cas grammatical erroné. Les erreurs de cette nature devinrent fréquentes. Protégé par l'éloquence suprême du Coran, l'arabe écrit ne fut pas corrompu par la dégradation de l'arabe oral. Il demeura coulé dans le moule du Coran.

En guise de preuve de la nature miraculeuse du Coran, il suffit de passer en revue l'ensemble des expériences traumatiques par lesquelles l'arabe est passé au cours des quinze derniers siècles. Si ce n'était l'aile protectrice du Coran, l'arabe aurait sûrement été altéré. Le modèle insurpassable qui fut établi par le Coran demeura la pierre de touche immuable de l'arabe standard.

La chute de la dynastie omayyade dans le second siècle de l'Hégire fit planer une grande menace sur la langue arabe. Ardens supporters du nationalisme arabe, ils portèrent leur promotion de la langue et de la littérature arabes presque jusqu'à la limite de la partialité. Leur capitale était située à Damas, au cœur du monde arabe. Sous leur règne, les administrations militaire et civile étaient contrôlées par les Arabes. Puis les 'Abbassides prirent les rênes du pouvoir. Le soutien perse permit aux 'Abbassides de s'emparer du Califat. Il était donc inévitable que les Perses maintiennent une forte influence sur leur administration. Cette influence amena la capitale à être transférée à Bagdad, aux portes de la Perse. Les 'Abbassides laisseront quartier libre aux Perses dans les affaires du gouvernement mais méprisèrent les Arabes et leur civilisation, et firent des efforts conscients pour les affaiblir au contraire des Omayyades qui ont toujours préféré les Arabes aux hautes fonctions. Avec le déclin du favoritisme pro-arabe, les éléments perses, turcs, syriens, byzantins et berbères purent prendre le contrôle de la société et de l'État. Les mariages entre Arabes et non Arabes devinrent monnaie courante. Avec le mélange des civilisations aryenne et sémitique, la langue et la culture arabes furent confrontées à une nouvelle crise. Les petits-fils des empereurs et seigneurs de Perse se soulevèrent pour ressusciter la civilisation de leurs grands-parents.

Ces événements eurent un profond effet sur la langue arabe. Le degré qu'elle avait atteint à l'époque du poète Mutanabbî (915-965 apr.J.-C.) est exprimé dans les vers suivants :

Les constructions de Perse surpassent toutes les autres en beauté
 Comme le printemps surpassé toutes les autres saisons.
 Un jeune Arabe se rend parmi eux
 Son visage, ses mains, sa langue : un étranger dans leur milieu
 Salomon, disaient-ils, discutait avec les djinns,
 Mais s'il devait rendre visite aux Perses, il aurait besoin d'un interprète¹.

C'était la grandeur littéraire du Coran seule qui garda l'Arabe d'être définitivement marqué par ces soulèvements. La langue reve-

1. Non-Arabs.

naît toujours à sa base coranique, tel un vaisseau qui après avoir esuyé provisoirement des tempêtes en haute mer, retourne à la paix et la sécurité de son havre.

Sous le règne du Calife Mutawakkil (207-247 H), un grand nombre de ‘ajami – en particulier des Perses et des Turcs – entrèrent dans le territoire arabe. En 656, le guerrier mongol Hulaku Khan pilla Bagdad. Plus tard, l’Empire islamique subit un autre grand revers quand, en 898, l’Andalousie tomba aux mains des chrétiens. La dynastie fatimide qui tenait sous sa domination l’Égypte et la Syrie, ne fit pas non plus long feu : en 923, ils furent remplacés par les Turcs ottomans sur une grande partie du territoire arabe. Le gouvernement islamique fut alors déplacé du Caire à Constantinople, la langue officielle devint le turc au lieu de l’arabe qui continua à assimiler un certain nombre de mots et expressions étrangères.

Le monde arabe passa 550 ans sous la bannière de rois ‘ajamî (non arabes). Les dirigeants perses, turcs et mongols firent même des tentatives pour effacer toute trace de la langue arabe. Les bibliothèques arabes furent brûlées, les écoles, détruites. Les savants de la langue tombèrent en disgrâce. Les empereurs ottomans lancèrent une campagne anti-arabe appelée bien à propos *tatřik al-’arab* (la turquisation des Arabes). Mais aucun effort assez puissant ne put laisser une cicatrice permanente sur le visage de l’arabe. Des attaques féroces furent lancées contre la langue et la littérature arabes par les Tartares à Bukhâra et Bagdad, par les croisés en Palestine et en Syrie puis par d’autres Européens en Andalousie. D’après l’histoire des autres langues, ces assauts sur la culture arabe auraient dû être suffisants pour éradiquer définitivement la langue arabe. On aurait pu s’attendre à ce que l’arabe suive le chemin des autres langues et qu’il se fonde avec d’autres langues sémitiques. En réalité, il serait juste de dire que si l’arabe ne s’était pas heurté à l’ignorance turque et aux préjugés perses, il serait encore aujourd’hui parlé à travers tout le monde musulman. Encore une fois, sa survie même dans les pays arabes n’est due qu’à l’effet miraculeux du Coran. La grandeur du Coran a obligé les gens à rester attachés à l’arabe. Ceci inspira certains intellectuels arabes – Ibn Manzûr (630-711 H) et Ibn Khaldûn (732-808 H) parmi les deux qui viennent à l’esprit – à produire, au mépris de leurs gouvernements respectifs, des travaux d’une excellence littéraire et académique exceptionnelle.

L'entrée de Napoléon au Caire (1798) inaugura l'ère de l'imprimerie au Moyen-Orient. L'éducation devint à l'ordre du jour. La langue arabe reprit un nouveau souffle. Pourtant, les coups que la langue arabe avait reçus pendant des siècles devaient laisser des traces : au lieu d'un arabe pur, un mélange d'arabe et de turc fut adopté comme langue officielle en Égypte et en Syrie.

La situation changea à nouveau avec l'occupation britannique de l'Égypte en 1882. Ils s'opposèrent à l'arabe de toutes leurs forces en imposant l'anglais, obligatoire dans les écoles, et en éliminant les autres langues des programmes. Les Français firent de même dans les pays dont ils avaient pris le contrôle. Avec les puissances coloniales qui forçaient leurs sujets à apprendre leurs langues, l'arabe vécut dans l'ombre de l'anglais et du français pendant plus d'un siècle. Pourtant, il garda sa forme originelle. Il a certainement assimilé de nouveaux mots – le mot *dabbaba* signifiant « tank » par exemple alors que, précédemment, il ne s'appliquait qu'au simple « bétier ». De nouveaux styles d'écriture virent le jour. Si quelqu'un devait écrire un livre sur la raison pour laquelle les gens adoptent l'islam aujourd'hui, il pourrait s'intituler : « *Limadha aslamna ?* » (« Pourquoi sommes-nous devenus musulmans ? »), alors que naguère, les titres rythmés et décoratifs étaient préférés. Beaucoup de mots ont été adoptés par la langue arabe – le mot anglais « *doctor* » par exemple. Mais de tels changements demeurent seulement en surface. L'arabe en lui-même est resté le même que celui d'il y a plusieurs siècles quand le Coran fut révélé.

Le progrès littéraire

Une fois de temps en temps, des écrivains de renom apparaissent sur la scène littéraire d'une langue. Quand cela arrive, la langue dans laquelle ils écrivent subit des changements car leurs chefs-d'œuvre littéraires influencent le mode d'expression populaire. De cette manière, les langues passent toujours à travers des phases progressives d'évolution jusqu'à ce que finalement elles deviennent complètement différentes de leurs formes originelles. En ce qui concerne l'arabe, cela ne s'est pas produit. Au tout début de l'histoire arabe, le Coran a établi un standard littéraire qui ne put être surpassé. L'arabe

a maintenu le style établi pour lui par le Coran. Aucun chef-d'œuvre comparable au Coran ne devait être produit par la suite ; l'arabe est donc resté coulé dans le moule de cette symphonie divine.

Prenez l'exemple de l'anglais. Au septième siècle après J.-C. ce n'était qu'un dialecte local ordinaire, peu approprié pour l'expression d'une pensée intellectuelle profonde. Cette situation perdura pendant encore cinq cents ans. Les Normands conquirent l'Angleterre en 1066 et, quand le père fondateur de la langue anglaise – Geoffrey Chaucer – naquit en 1342, la langue officielle de leur cour était toujours le français. Chaucer lui-même maîtrisait le latin, le français, l'italien en plus de l'anglais, sa langue natale. Ceci, allié à ses grands dons intellectuels, lui permit de faire de l'anglais une langue académique. Pour reprendre l'expression d'Ernest Hauser, il donna à la langue anglaise un « véritable élan » grâce à ses « Contes de Canterbury ». Chaucer transforma un dialecte en langue, ouvrant la voie à de nouveaux progrès pour les générations suivantes.

Pendant deux cents ans, les écrivains et poètes anglais suivirent les lignes directrices de Chaucer. Lorsque William Shakespeare (1564-1616) apparut sur la scène, l'anglais fit un nouveau pas en avant. Ses drames et ses poèmes établirent un nouveau standard littéraire, permettant à l'anglais d'aller toujours de l'avant. L'avènement de l'ère scientifique deux cents ans plus tard, eut un impact énorme sur toutes les couches de la société. La langue commença alors à suivre les préceptes de la science. La prose devint plus populaire que la poésie, l'expression factuelle, plus efficace que le conte. Des douzaines de poètes et d'écrivains, de Jonathan Swift (1667-1745) à T. S. Eliot (1888-1965) furent représentatifs de cette tendance. Ils furent les créateurs de l'ère moderne de la littérature anglaise dans laquelle nous sommes toujours.

La même chose se passa avec les autres langues. Des écrivains ou des groupes d'écrivains, continuèrent à voir le jour et devinrent plus célèbres que leurs prédécesseurs. À chaque fois qu'ils apparaissaient, ils donnaient à la langue un nouveau cours. Finalement, chaque langue changea tant qu'il devint difficile à une personne de comprendre l'ancienne forme de sa propre langue sans l'aide de dictionnaires et de commentaires.

Il n'existe qu'une exception à cette tendance universelle : l'arabe. La revendication du Coran, selon laquelle personne ne serait ja-

mais capable d'écrire un tel livre, a été corroborée dans les moins-faits. Pour en avoir d'autres preuves, il suffit de considérer les quelques tentatives pour produire une œuvre semblable au Coran à travers les siècles. Toutes les tentatives ont lamentablement échoué : celle de Mussaylima Ibn Habib, de Tulayha Ibn Khuwaylid, de Nadr Ibn al-Harith, d'Ibn al-Rawandi, d'Abû 'Alâ al-Mâ'ri, d'Ibn al-Muaffa, d'al-Mutanabbî et beaucoup d'autres encore. Tous ont essayé leurs plumes mais leurs efforts, tels que la référence extraordinaire de Mussaylima à « la bénédiction que Dieu fait descendre sur les femmes enceintes, extrayant d'entre l'estomac et la membrane fœtale une vie trépidante, issue d'elle »¹, avait l'air ridicule comparée à la majesté littéraire du Coran.

Mais la plus grande preuve de la revendication du Coran selon laquelle personne ne serait capable d'écrire une œuvre semblable à lui², vient de ce que Ernest Renan appela « le miracle linguistique » de la langue arabe. Comme pour les autres langues, les maîtres de l'arabe – les grands poètes et écrivains – se sont manifestés pendant des siècles. Mais depuis 1500 ans que le Coran a été révélé, personne n'a pu produire une œuvre qui puisse surpasser le Coran. Le modèle standard que le Coran a établi n'a jamais été amélioré. L'arabe est resté sur le chemin que le Coran lui a tracé. Si le Coran avait été surclassé, l'arabe n'aurait jamais eu la stabilité qu'il a. Il aurait reçu une nouvelle impulsion et aurait suivi un nouveau cours.

L'impact que le Coran a eu sur la langue arabe est similaire à celui d'un écrivain qui produit une œuvre littéraire d'une excellence insurpassable au tout début de l'histoire d'une langue. Après qu'un tel personnage ait laissé sa trace, aucun écrivain d'un niveau inférieur ne peut changer l'empreinte de la langue. Le Coran a été révélé dans l'arabe de l'époque, le coulant dans un moule littéraire plus élevé que tout ce qui a pu être vu avant ou après.

En ayant fait des ajouts fondamentaux aux modes traditionnels d'expression, le Coran a ouvert la voie à l'expansion de la langue arabe. L'usage du mot « Un » (*ahad*), à la cent douzième sourate du Coran intitulée « L'Unicité », en est un bon exemple. Précédemment, il avait été utilisé au cas génitif pour dire « l'un d'entre nous »,

1. Ibn Hichâm, *Tahzîb as-sîra*, vol. 2, p. 121.

2. Coran 17/88.

par exemple ou pour désigner « le premier jour » de la semaine, « Dimanche » ou « *yawm al-ahad* ». Il était utilisé pour les négations en général telles que dans : « *ma ja'ani ahadun* » – « personne n'est venu me voir ». Mais en utilisant ce vocable – « *ahad* » – tel un attribut de Dieu Tout-Puissant, le Coran utilisa ce mot d'une manière totalement nouvelle. Le Coran apporta beaucoup de mots étrangers dans l'usage de l'arabe ; ainsi, « *istabraq* » vient du perse, « *qaswara* » de l'abyssinien, « *sirat* » du grec, « *yamin* » du syrien, « *ghassaq* » du turc, « *qistas* » du latin, « *malakut* » de l'araméen et « *kafur* » du hindi. Le Coran nous raconte (Cf. 25/60) que les idolâtres étaient déconcertés en entendant le mot « *rahman* ». Ils demandaient alors : « Qu'est-ce que ce “*rahman*” ? » C'était parce que ce mot n'était pas arabe. Il a été emprunté aux langues sabéenne et chamitique. Les chrétiens d'Abyssinie et du Yémen appelaient Dieu « *Rahmānan* ». Les Mecquois considéraient le mot comme étant étranger quand il apparaissait dans le Coran sous une forme arabisée. Ils demandaient ce que « *rahman* » signifiait, inconscients de sa provenance linguistique. Plus d'une centaine de mots non arabes de cette nature sont utilisés dans le Coran, empruntés à des langues aussi diverses que le perse, le latin, le nabatéen, l'hébreu, le syriaque, le copte et bien d'autres encore.

Bien que le Coran fût principalement révélé dans la langue des Quraychites, les mots utilisés par d'autres tribus arabes y figurent aussi. 'Abdallâh Ibn 'Abbâs, un musulman quraychite, resta perplexe quand le mot « *fâtîr* » apparut dans le Coran. « Je ne savais pas ce que l'expression “Créateur des Cieux et de la Terre” signifiait, expliqua-t-il. Puis, j'ai entendu un Arabe dire qu'il avait “créé” un puits, quand il venait juste de commencer à le creuser, et j'ai alors compris ce que le mot “*fâtîr*” signifiait. » Abû Hurayra raconta qu'il n'avait jamais entendu le mot « *sikkin* » jusqu'à ce qu'il l'entende dans la sourate « Joseph » du Coran. « Nous avions toujours appelé un couteau “*mudiya*”, dit-il. »

Comme l'a fait remarquer Jalâl ad-Dîn Suyûtî dans *Al-Itqân*, de nombreux mots étaient prononcés différemment par plusieurs tribus arabes. Le Coran prit certains de ces mots et les utilisa dans leur forme littéraire la plus élégante. Les Quraychites, par exemple, utilisaient le mot « *a'at'a* » pour dire « il donna » alors que les Hymiarites le prononçaient « *anta* ». Le Coran préféra « *a'at'a* » à

« *anta* ». De même, il choisit « *asabi'* » plutôt que « *chanatir* » et « *dhi'b* » plutôt que « *kata* ». La tendance générale qui préférait les formes quraychites était parfois inversée, comme dans l'expression « *la yalitkum min a'malikum* » – (« Rien ne vous sera retiré de vos actions ») – qui fut empruntée au dialecte de la tribu des Banû 'Abbâs.

En donnant aux anciens mots et expressions arabes une nouvelle profondeur et beauté, le Coran a établi un degré d'excellence littéraire qu'aucun écrivain postérieur n'a pu surpasser. Cette excellence a révisé certaines expressions en les reformulant sous une forme plus éloquente qu'elles ne l'avaient été auparavant. Voici comment un ancien poète arabe décrivait l'aspect éphémère du monde :

« Même s'il jouit d'une longue période de vie paisible, chaque être humain sera porté dans un cercueil. »

Le Coran exprime la même idée dans une phrase laconique et poignante : « Chaque âme goûtera à la mort. »¹ Le meurtre et le pillage constituaient un problème majeur dans l'ancienne Arabie. Certaines expressions avaient été inventées pour exprimer que seul le meurtre peut mettre fin au meurtre, et elles étaient considérées comme éminemment éloquentes à l'époque préislamique. « En tuer certains, c'est donner la vie à l'ensemble » disait une expression. « Tuez-en plus de façon à ce qu'il y ait moins de meurtres » ou « Le meurtre met fin au meurtre » peuvent être citées comme autres exemples. Le Coran exprimait la même idée en ces mots : « Dans la loi du talion, il y a pour vous la vie, ô gens doués d'intelligence. »²

À l'époque précédent la révélation, la poésie tenait une place importante dans la langue arabe comme dans d'autres langues du monde. L'expression poétique des idées avait la place d'honneur dans l'arène littéraire. Le Coran, cependant, délaissa ces sentiers battus et fit usage de la prose au lieu de la poésie. Ceci en lui-même prouve que le Coran provient bien de Dieu, car au septième siècle après J.-C., qui, à part Dieu – qui connaît le futur comme Il connaît le passé –, pouvait savoir que la prose plutôt que la poésie serait choisie comme le véhicule de l'écriture divine qui devait durer pour l'éternité ? Le Coran était adressé aux futures générations et très

1. Coran 3/185.

2. Coran 2/179.

vite, la poésie allait devenir moins importante en tant que moyen de communication de masse. La langue rhétorique était aussi très en vogue avant le Coran mais pour la première fois dans l'histoire littéraire, le Coran introduisit un style factuel plutôt que rhétorique. Les plus célèbres sujets abordés précédemment par la littérature furent les exploits militaires et romantiques. Le Coran, au contraire, représenta une bien plus large gamme de sujets, notamment ceux concernant l'éthique, le droit, la science, la psychologie, l'économie, la politique ainsi que la signification de l'histoire à l'intérieur de ses limites. Dans les temps anciens, les paraboles étaient un mode populaire d'expression. Là encore, le Coran foulà un nouveau terrain, adoptant une méthode plus directe pour dire les choses. La méthode de raisonnement employée dans le Coran était aussi considérablement différente de celle utilisée dans la période antérieure au Coran. Alors que les preuves théoriques, analogiques étaient tout ce que le monde avait connu avant cela, le Coran introduisit le raisonnement empirique et scientifique. Et, pour couronner tous ces succès, le Coran exprima tout ceci dans un style littéraire raffiné qui a prouvé sa nature impérissable pour l'éternité.

Un ancien proverbe arabe disait : « Le plus doux poème était celui avec le plus de mensonges. » Le Coran changea tout cela en introduisant un nouveau mode de « discours articulé » basé sur des faits réels plutôt que d'hypothétiques contes. L'Arabe avait alors le Coran pour guide. La littérature arabe préislamique fut rassemblée et compilée avec pour objectif la préservation et la compréhension de la langue du Coran. De grandes facultés pour apprendre, faciliter la compréhension du Coran et expliquer ses commandements et ses interdits furent créés. L'apprentissage de la grammaire arabe, de la syntaxe, de l'étymologie, de la théologie islamique et de ses traditions, ainsi que des études coraniques, visaient toutes à la compréhension du message de l'islam. Même les matières comme l'histoire et la géographie ont été à l'origine considérées comme une partie de la tentative des Arabes de comprendre et de pratiquer les enseignements du Coran. Il n'y a aucun autre exemple dans l'histoire du monde d'un seul autre livre ayant eu un tel impact sur un peuple et sa langue.

À travers son développement et l'amélioration de la langue arabe, le Coran devint connu comme un superbe chef-d'œuvre littéraire.

Quiconque connaît l'arabe peut constater la qualité unique du style du Coran en comparaison avec n'importe quelle autre œuvre de littérature arabe. Le Coran est écrit dans un style divin totalement différent de ce à quoi peuvent aspirer les humains. Nous clôturerons ce chapitre en relatant une histoire qui représente clairement la différence entre l'œuvre de Dieu et celle de l'homme. Elle est extraite du commentaire du Coran du Cheikh Tantawî :

« Le 13 juin 1932, écrit Tantawi, j'ai rencontré un écrivain égyptien, Kamil Gilani, qui me raconta une histoire stupéfiante. Un jour, il était avec un orientaliste américain du nom de Finkle avec lequel il avait une relation intellectuelle profonde. "Dites-moi, êtes-vous toujours parmi ceux qui considèrent le Coran comme un miracle ?" murmura Finkle à l'oreille de Gilani, en accompagnant cette question d'un rire qui visait à indiquer le ridicule de cette croyance. Il pensait que les musulmans croyaient cela à cause d'une foi aveugle. Cela ne pouvait être basé sur un raisonnement solide et objectif. Pensant que son coup avait porté, Finkle était visiblement satisfait de lui-même. Voyant son attitude, Gilani commença lui aussi à rire. "Avant de prononcer tout jugement sur le style du Coran, dit-il, nous devrions d'abord essayer de voir si nous pouvons produire quelque chose de semblable à lui. C'est seulement quand nous aurons essayé par nous-mêmes que nous pourrons conclure si les humains peuvent produire quoi que ce soit de comparable au Coran ou pas." Gilani invita ensuite Finkle à se joindre à lui pour exprimer une idée coranique avec des mots arabes. L'idée choisie fut : l'Enfer est extrêmement vaste. Finkle fut d'accord, et les deux hommes s'assirent avec stylos et papier. À eux deux, ils produisirent environ vingt phrases en arabe. "L'Enfer est extrêmement vaste", "l'Enfer est plus vaste que tu ne peux l'imaginer", "L'intellect de l'homme ne peut sonder l'étendue de l'Enfer" et plusieurs autres exemples de cette nature furent parmi les phrases qu'ils produisirent. Ils essayèrent jusqu'à ce qu'ils ne purent plus penser à aucune autre phrase pour exprimer cette idée. Gilani regarda Finkle d'un air triomphant. "Maintenant que nous avons fait de notre mieux, nous allons pouvoir constater comment le Coran surclasse toutes les œuvres humaines." dit-il. "Quoi ? Le Coran aurait-il exprimé cette idée avec plus d'éloquence ?" demanda Finkle. "Nous sommes comme de petits enfants comparés au Coran." lui dit Gilani. Stupéfait, Finkle de-

manda ce qu'il y avait dans le Coran. Gilani lui récita ce verset de la sourate *Qâf* :

Le Jour où Nous demanderons à l'Enfer : "Es-tu rempli ?" l'Enfer répondra : "Y a-t-il de quoi ajouter ?" [c'est-à-dire "Envoyez-m'en plus"]¹

Finkle était stupéfait en entendant ce verset. Étonné devant l'éloquence suprême du Coran, il reconnut ouvertement sa défaite. "Vous aviez raison, complètement raison, dit-il, je déclare forfait sans aucune réserve." Gilani répliqua : "Reconnaître la vérité n'a rien d'étrange car tu es un homme de lettres, bien conscient de l'importance du style dans la langue." Cet orientaliste en particulier parlait couramment l'anglais, l'allemand, l'hébreu et l'arabe et avait passé toute sa vie à étudier la littérature de ces langues. »²



I. Coran 50/30.

². Cheikh Tantâwî, *Al-Jawâhir fi-tafsîr al-Qur'an al-Karîm*, Le Caire, 1351 H, vol. 23, p. 111-112.

chapitre 16

Les Compagnons du Prophète

Les Compagnons du Prophète – les *sahâba* – se tiennent à ses côtés dans l'histoire comme ils se sont tenus à ses côtés pendant toute sa vie, car ils étaient élus par Dieu pour assister Son Messager. Ils se joignirent à lui jusqu'à ce que sa mission divine fût menée à son terme. Comme l'a dit 'Abdallâh Ibn Mas'ûd : « Dieu les a choisis pour assister Son Prophète et établir Sa religion. »

Examinons quelques-unes des éminentes qualités des Compagnons qui leur ont valu leur place dans l'histoire.

L'islam était ce qu'ils chérissaient le plus

L'une des qualités des Compagnons décrite dans le Coran, était leur attachement à la foi¹ dont l'amour est l'expression la plus sublime ; c'est le plus élevé des sentiments que nous puissions avoir pour quelque chose. Il remplace tout le reste dans nos pensées. Notre attitude envers un être cher est instinctive. Nous savons ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire parce qu'un sentiment vrai s'est développé pour l'objet de notre amour. Ses joies et ses peines deviennent les nôtres. Voilà toute l'intensité des sentiments que les Compagnons ressentaient pour l'islam. Ils se réjouissaient du succès de leur foi comme un père se réjouit du succès de son fils. Quand l'islam essuyait un échec, ils ne connaissaient nul repos tant qu'ils n'avaient pas redressé ce tort.

1. Coran 49/7.

Quand on s'associe à une cause – comme l'ont fait les Compagnons avec l'islam –, il n'est pas nécessaire de dire quelle devrait être notre attitude. L'enthousiasme qui vient du cœur montre la voie. On a envie de tout sacrifier pour cette cause en plaçant son intérêt au-dessus de tout. Les pertes faites pour elle deviennent des gains et il ne peut y avoir aucun sentiment concernant la diminution de nos biens qui vaille plus devant ses réclamations. Les difficultés que nous rencontrons à embrasser une cause sont facilement surmontées grâce à la ferveur qui nous anime.

Il n'y avait rien d'extraordinaire ou de surnaturel chez les Compagnons. C'étaient des êtres humains comme les autres. Ce qui les a distingués du reste de l'humanité, c'est que le véritable sentiment d'amour, que la plupart des gens ressentent pour eux-mêmes, était ressenti par eux pour la foi de l'islam. Ils construisaient pour l'avenir de l'islam comme les gens normaux construisent pour leur propre avenir. De même que les gens investissent toute leur énergie et toutes leurs richesses pour atteindre leurs buts, de même ils investissaient tout ce qu'ils possédaient pour la poursuite des intérêts de l'islam. C'était la profondeur de leur attachement à l'islam qui leur a permis d'établir la suprématie de la foi.

Reconnaitre le Prophète au tout début

Une des qualités uniques des Compagnons était qu'ils avaient reconnu un Prophète qui était leur contemporain. Il est très difficile de reconnaître et de croire en un prophète de sa propre époque : ceci peut se mesurer à partir du fait qu'aucun groupe, excepté celui des Compagnons, n'a jamais réussi à le faire. À chaque étape de l'histoire ancienne, les Prophètes furent rejettés et ridiculisés quand ils apparaissaient parmi leurs peuples. La Bible dit : « Vous ne pensiez pas grand-chose de Mes Prophètes. » Qui sont ces gens qui « ne pensaient pas grand-chose » des Prophètes ? Ils étaient ceux-là mêmes qui croyaient en la prophétie et en la révélation divine précédente. Ils ont mis en place de grandes institutions au nom des Prophètes. C'est avec un grand enthousiasme qu'ils ont introduit des jours de fête commémorative des différents Prophètes dans leur calendrier. Mais ils ne révéraient de cette manière que les anciens Prophètes.

Quant aux Prophètes contemporains de leurs époques, ils étaient l'objet de leur moquerie et de leur mépris.

Les juifs ne croyaient pas au Prophète Jésus, bien qu'ils croyaient en Moïse. Malgré leur vénération pour Jésus, les chrétiens rejetèrent le Prophète Muhammad. Même les Quraychites de La Mecque se targuaient d'être les descendants d'Ibrâhîm ; mais lorsque l'héritier de la mission prophétique d'Ibrâhîm est venu parmi eux, ils l'ont attaqué et banni de la Terre Sainte.

Pourquoi y avait-il un tel fossé entre, d'une part, le traitement accordé aux anciens Prophètes par les gens et, d'autre part, le traitement infligé aux Prophètes contemporains ? La raison à cela, c'est que les anciens Prophètes étaient soutenus par la puissance de la tradition historique. Ils deviennent une partie essentielle de l'héritage national d'un peuple. Les gens des générations ultérieures considèrent les anciens Prophètes comme des héros sacrés – des artisans de leur identité nationale. Il est clair que très peu refuseront la foi quand il y a autant de bonnes raisons de croire. Avec un Prophète contemporain cependant, la situation est complètement différente. Sa prophétie est toujours un sujet de controverse. Sa mission est entourée d'un voile de suspicion. De façon à le croire, il faut regarder au-delà des apparences extérieures. De façon à le suivre, il est impératif d'enterrer toute pensée de soi-même. Le doute prévaut sur la vérité de sa mission. Sa prophétie n'a pas encore reçu la vérification de l'histoire. Dans de telles conditions, c'est la chose la plus difficile au monde que de croire en un prophète et de participer activement à sa mission. Mais, c'était bien ceci, rien d'autre, que les Compagnons ont été capables de faire : croire en un prophète de leur propre époque comme s'il était un prophète des temps anciens.

Lors de la bataille du Fossé (an 5 H), Médine fut assiégée par les Quraychites et par tous les clans arabes qui avaient fait alliance avec eux. Le siège fut intensifié jusqu'à ce qu'il devînt impossible aux musulmans d'obtenir, ne serait-ce que les besoins de base de la vie. À ce moment, un des musulmans dit par désespoir : « Muhammad nous promettait que les trésors de Chosroës et de César seraient à nous, et voilà où nous en sommes aujourd'hui : incapables même de se soulager en paix. » Quand la bataille eut lieu, la promesse du Prophète n'était plus que cela : une promesse. Elle était loin d'être tenue, bien que maintenant cela n'est plus qu'une question d'histoi-

re ancienne. Les Compagnons néanmoins, reconnaissent la grandeur du Prophète avant que ses promesses ne fassent partie de l'histoire. Ceux qui reconnaissent sa grandeur aujourd'hui le font en sachant que ses promesses ont été tenues, après que l'histoire ait apporté le sceau de la grandeur sur sa personne. Il y a tout un monde entre ces deux formes de reconnaissance. L'une n'a rien à voir avec l'autre. Aujourd'hui, même les historiens non musulmans ont été forcés d'attribuer une place d'honneur au Prophète Muhammad dans l'histoire de l'humanité. Mais, reconnaître sa grandeur de son vivant était une chose extrêmement difficile. À un tel point que seuls ceux à qui Dieu a accordé une grâce spéciale, ont pu le faire.

Adhérer au Coran alors qu'il était toujours sujet de controverse

La manière qu'avaient les Compagnons de prêcher l'islam consistait à prendre une partie révélée du Coran et à la réciter aux gens. C'est pour cette raison que les Compagnons qui partirent à Médine prêcher l'islam, étaient appelés *muqri* (lecteurs du Coran). Dans un environnement moderne, cela n'aurait rien d'extraordinaire. Mais quand on met de côté les 1400 ans d'histoire qui nous séparent des Compagnons, et qu'on imagine les conditions d'alors, leur action apparaît sous un jour entièrement nouveau. À cette époque, c'était une tâche titanique que de se lever parmi les gens et de leur réciter le Coran ; et cela, aucun groupe, sauf celui des Compagnons, n'a pu l'accomplir.

L'image qui vient à l'esprit en mentionnant le mot « Coran » aujourd'hui, est celle d'un Livre qui a, sur plus de 1400 ans, établi sa grandeur sans nulle ombre d'un doute. Des millions de gens à travers le monde l'acceptent en tant que Livre de Dieu. C'est devenu une fierté personnelle que d'exprimer sa foi en ce Livre. Au temps de la révélation, cependant, le Coran ne jouissait pas de ce statut. Beaucoup parmi les contemporains des *sahaba* le traitaient comme un objet de dérision. Certains disaient en parlant des versets : « Nous les avons entendus. Si nous le voulions, nous pourrions parler de la même manière. Ce ne sont que les contes des

Anciens. »¹ « Il a écrit les fables des Anciens, disaient-ils encore. On les lui dicte matin et soir. »²

Croire au Coran dans de telles conditions était comme voir les événements futurs comme s'ils étaient déjà arrivés. Cela nécessitait une vision permettant de voir une vérité occultée avant qu'elle ne soit établie aux yeux des hommes. Quelle difficulté cela a dû donc être de faire du Coran la base de la mission du prêche. Agir ainsi revenait à nier sa grandeur personnelle et à accepter la grandeur d'un autre – une grandeur qui n'avait pas encore été acceptée dans le monde. Quand le célèbre poète arabe Labîd accepta l'islam, il arrêta d'écrire de la poésie. Quand quelqu'un lui demanda pourquoi, il répondit : « Quoi ? Après le Coran ? »

Il n'y a aucune comparaison possible entre reconnaître la grandeur de quelque chose après que l'histoire l'ait habillé d'un manteau de gloire et le faire avant tout cela. Le Coran a expliqué la différence dans ces termes :

« Cependant, on ne saurait confondre ceux d'entre vous qui ont fait dépense de leurs biens et combattu avant la victoire – et qui, de ce fait, ont mérité un rang supérieur – avec ceux qui ont attendu pour offrir leurs biens et s'engager dans le combat après que la victoire ait eu lieu ! »³

Dépenser ses biens pour l'amour d'une vérité qui n'a pas encore été établie

L'incident suivant a été relaté par Ibn Abî Hatim d'après 'Abdallâh Ibn Mas'ûd. Quand le verset du Coran : « Quiconque consent à Dieu un prêt gracieux, Dieu le lui rendra au centuple »⁴ fut révélé, Abû Dahda, de la tribu des *Ansâr*, demanda au Prophète si Dieu voulait vraiment qu'ils Lui fassent un prêt. Le Prophète répondit par l'affirmative. « Donne-moi ta main », dit Abû Dahda au Prophète. Le Prophète mit sa main dans la sienne alors que celui-ci lui dit qu'il

1. Coran 8/31.

2. Coran 25/5.

3. Coran 57/10.

4. Coran 57/11.

préterait tout son verger – qui consistait en 600 palmiers dattiers – à son Seigneur.

Sa femme Umm Dahda était dans le verger avec ses enfants au même moment. Abû Dahda vint et lui demanda d'en sortir, car il en avait fait don au Seigneur. « Quelle bonne affaire tu as fait ! » s'exclama Umm Dahda qui prit avec elle sur-le-champ ses enfants et ses objets personnels du verger. « Que d'arbres luxuriants et chargés de fruits aura Abû Dahda au Paradis ! » commenta le Prophète à propos de son don.

Cette histoire est représentative de cette envie générale parmi les Compagnons du Prophète de faire don de leurs richesses pour l'amour de leur foi. On se doit de rappeler une fois de plus que ceci se passa il y a 1400 ans. Si des personnes accomplissaient un tel acte de charité aujourd'hui, au nom de leur religion, il est fort probable que leur seraient conférés, par des musulmans, de grands honneurs qui dépasseraient de loin la valeur de leurs dons. Mais les choses étaient bien différentes à l'époque des Compagnons. Dépenser pour la cause de la religion à cette époque revenait à être jugé fou par la société. Loin de hisser cette personne au sommet de la célébrité, cela revenait à s'enterrer soi-même dans un puits d'oubli total. La cause pour laquelle les Compagnons dévouaient leurs vies et leurs biens était une cause encore noyée dans le doute. Les preuves historiques n'étaient pas encore là pour les soutenir. La vérité de l'islam n'était pas encore établie dans la société dans son ensemble. Pourtant, les Compagnons firent don de leurs richesses pour l'amour de la religion à cette époque incertaine de l'histoire islamique. Aujourd'hui, 1400 ans plus tard, la grandeur de l'islam est devenue un fait établi, soutenu par des siècles d'histoire. Dépenser pour une cause qui n'a pas consolidé sa place dans la société est d'un ordre bien différent que de dépenser pour une cause consolidée, établie.

Placer sa propre couronne sur la tête d'un autre

Avant l'émigration du Prophète pour Médine, 'Abdallâh Ibn Ubayy était apparu comme le chef naturel de cette cité. Son caractère, son charisme et son intelligence avaient conduit les gens de Médine à le

choisir pour roi. Ils considéraient qu'il était la bonne personne pour mettre fin aux luttes et aux conflits civils qui avaient fait rage parmi eux pendant si longtemps. Une cérémonie fut prévue au cours de laquelle 'Abdallâh Ibn Ubayy devait être couronné roi de Médine.

Les préparatifs pour le couronnement de 'Abdallâh Ibn Ubayy avaient été achevés quand l'islam vint à Médine pour la première fois. Les gens de Médine adoptèrent naturellement cette nouvelle religion et l'islam gagna des partisans dans chaque foyer. Une délégation partit pour La Mecque où ils rencontrèrent le Prophète et écoutèrent les enseignements de l'islam de sa propre bouche. L'impression qu'ils eurent était que la personne dont ils avaient besoin pour régner sur leur communauté était – non pas 'Abdallâh Ibn Ubayy – mais le Prophète Muhammad. Ils demandèrent au Prophète, au nom des gens de Médine, de venir chez eux pour devenir leur leader. Ils prêtèrent allégeance au Prophète à 'Aqaba, un événement qui devait être décisif dans l'histoire islamique.

Ses implications historiques d'une portée considérable mises à part, cet acte d'allégeance était un fait extraordinaire. C'était comme si les gens de Médine ôtaient la couronne de leur propre tête pour la placer sur celle d'un étranger. Les gens ont toujours été extrêmement réticents à prendre pour chef quelqu'un d'extérieur à leur nation ou tribu. Dans le cas présent, cela avait été rendu encore plus difficile par le fait que le « Muhammad » qu'ils intégraient n'était pas la grande personnalité politique que nous connaissons aujourd'hui. C'était une personne qui avait été expulsée par son propre peuple. Non seulement c'était une personne controversée mais il était en plus sans domicile et sans ressources. Les gens de Médine lui offraient tout, avec la promesse de n'avoir rien en retour. Au vingtième siècle, nous avons entendu des grands penseurs occidentaux – notamment Bernard Shaw – déclarer qu'une personne telle que Muhammad aurait été un excellent leader pour le monde occidental. Faire une telle offre au septième siècle cependant était un cas bien différent car, à cette époque, les seules qualités de dirigeant que le Prophète possédait n'avaient pas encore été gravées sur les tables de l'histoire.

Se rendre compte de ses propres limites

Le Prophète Mu^{hammad} avait l'habitude de se concerter avec ses Compagnons à propos de tout sujet qui était soulevé. Il les appelait à se rassembler et, après leur avoir expliqué la situation, il leur demandait leur opinion. Bien qu'il paraissait consulter tout un chacun, ce qui se passait en réalité, c'est qu'il se faisait généralement un silence pendant un moment puis Abû Bakr se levait et donnait brièvement son opinion. 'Umar faisait ensuite de même et une poignée d'autres en faisait autant jusqu'à ce que finalement une décision unanime soit atteinte. Les consultations se firent sur le même mode sous le califat d'Abû Bakr. 'Umar était le premier à s'exprimer puis quelques autres donnaient leurs opinions. L'ultime décision nécessitait l'approbation de tous. Ce fut seulement sous le califat de 'Umar, quand le nombre de musulmans qui n'avaient pas vu le Prophète augmenta, que des changements intervinrent dans le processus de consultation.

Ceci peut paraître une mince affaire mais elle est d'une signification primordiale. Elle montre combien les Compagnons étaient humbles, combien ils étaient conscients de leurs défauts et de leurs limites. Une telle procédure ne peut être suivie que par ceux qui sont assez modestes pour reconnaître la valeur d'un autre à leurs propres dépens. C'était là une qualité unique chez les Compagnons : ils s'évaluaient objectivement de la manière dont les gens moyens évaluent les autres seulement.

On doit garder en mémoire que les Abû Bakr et les 'Umar dont nous parlons n'étaient pas les personnalités historiques que nous connaissons aujourd'hui. Il était bien plus difficile alors de reconnaître les valeurs d'Abû Bakr et 'Umar que cela ne l'est aujourd'hui. Les deux hommes devaient encore se faire apprécier quand l'histoire n'en était qu'à sa phase préliminaire ; alors qu'aujourd'hui, nous sommes en mesure de les évaluer avec plus de recul historique. Pour les Compagnons, ils étaient deux personnes faisant partie d'un ensemble ; pour nous, ils sont devenus deux puissants piliers se tenant dans le paysage de l'histoire. Pour nous, manquer de reconnaître Abû Bakr et 'Umar serait défier l'histoire. Pour les Compagnons, reconnaître ces deux personnes signifiait l'abnégation de leurs pro-

pres ego – une tâche infiniment plus ardue que les Compagnons accomplirent d'une manière exemplaire.

Prendre la responsabilité sur soi

Dhat as-Salâsil était un endroit dans le désert syrien occupé par les tribus des Ghassanides et des Kalb contre lesquelles le Prophète envoya une expédition sous le commandement de 'Amr Ibn al-'As. Quand ce dernier arriva là-bas et vit les préparatifs faits par les ennemis, il se rendit compte que sa propre force était trop faible pour les affronter. Il installa donc le camp et envoya un message au Prophète pour demander des renforts. Le Prophète prépara donc une force supplémentaire de deux cents hommes (des *Muhâjirûn*), qui furent envoyés sous le commandement de 'Ubayda Ibn al-Jarrah.

Quand la force d'Abû 'Ubayda joignit celle de 'Amr Ibn al-'As, la question se posa de savoir qui devait commander l'ensemble des deux armées. 'Amr Ibn al-'As était convaincu que c'était lui car les renforts avaient été envoyés à sa requête. Les compagnons d'Abû 'Ubayda ne furent pas d'accord. Ils pensaient qu'Abû 'Ubayda devait être le chef de toute l'armée. Dans le cas contraire, la division devait rester sous commandement séparé. Quand la querelle s'envenima, Abû 'Ubayda s'adressa à 'Amr en lui disant que la dernière promesse que le Prophète lui avait demandée, c'était que les deux hommes devaient s'entendre l'un avec l'autre et travailler ensemble. Il lui dit alors : « Même si tu me désobéis, je te promets de t'obéir. »

Si Abû 'Ubayda l'avait voulu, il aurait pu continuer à s'obstiner et amener 'Amr à laisser le passage. Des arguments substantiels pour soutenir sa position auraient pu être trouvés. Mais, il évita de suivre cette voie et prit sur lui de mettre fin à la dispute de manière unilatérale. Dans la vie en communauté, il est essentiel que les gens puissent faire cela. C'est seulement quand les gens sont assez magnanimes pour accepter leurs propres responsabilités, au lieu de se disputer sur leurs droits, qu'une communauté peut fonctionner harmonieusement. Cela nécessitait un courage exceptionnel mais il n'y a pas d'autre moyen de préserver l'unité dans une société.

Ne pas garder rancune

Khâlid Ibn al-Walîd était un soldat extrêmement brave et compétent, qui resta commandant de l'armée musulmane en Syrie depuis l'époque du Prophète jusqu'à la fin du califat d'Abû Bakr. 'Umar, cependant, désapprouvait certaines des habitudes de Khâlid et il demanda à Abû Bakr de le relever de son commandement. Abû Bakr ne suivit pas le conseil de 'Umar mais ce dernier était si immuable dans ses convictions que lorsqu'il devint Calife, il démit Khâlid de ses fonctions. Le commandant de l'armée musulmane fut relégué au rang de simple soldat.

Quand l'ordre arriva, Khâlid soumettait toute résistance sur son passage, permettant à la marche triomphale des musulmans à travers la Syrie de continuer. Tout d'un coup, vint la nouvelle de son renvoi et la nomination d'Abû 'Ubayda Ibn al-Jarrah à sa place. La nouvelle choqua l'armée de Khâlid et un groupe de soldats se rassembla sous la tente de leur chef. Ils l'assurèrent de leur soutien et le pressèrent de ne pas se plier aux ordres du Calife. Khâlid les renvoya en leur disant qu'il ne s'était pas battu pour la cause de 'Umar ; qu'il s'était battu pour la cause du Seigneur de 'Umar. Qu'avant, il avait combattu comme commandant et que dorénavant il combattrait comme simple soldat.

Seule une personne qui s'élève au-dessus des rancunes et de la rancœur peut agir de cette manière – quelqu'un qui a une attitude positive envers la vie et qui se retient de réagir en ennemi. Les paroles de Khâlid montrent combien il était profondément engagé à accomplir la volonté de Dieu. À un tel point qu'il accepta la décision de 'Umar avec une grande philosophie.

Faire plus que ce à quoi on est tenu

Au mois de cha'ban 6 H, le Prophète reçut des nouvelles annonçant qu'une force de 1 000 hommes s'était rassemblée sous le commandement des leaders quraychites et qu'elle avançait sur Médine. Six cents hommes étaient en armure et il y avait une unité de cavalerie d'élite constituée d'une centaine d'hommes. La tension était à son maximum à Médine lorsque le Prophète appela les *Muhâjirûn* et

les *Ansâr* à se rassembler afin de leur demander ce qu'il fallait faire. Comme il était de coutume en ces occasions, les membres les plus âgés parmi les *Muhâjirûn* se levèrent pour donner leur opinion. Ils dirent : « Prophète de Dieu, vas-y et fais ce que Dieu te commande de faire. Nous sommes à tes côtés. Nous n'allons pas te dire d'y aller et de combattre toi et ton Seigneur alors que nous sommes assis ici, comme l'ont fait les juifs avant nous [avec Moïse]¹. Nous te disons plutôt : Vas-y et lutte avec ton Seigneur ; nous aussi, nous lutterons à vos côtés. Nous ne t'abandonnerons pas tant qu'il y aura au moins l'un de nous vivant. »

Pourtant, malgré une telle assurance de la part des *Muhâjirûn*, le Prophète continua à sonder les gens sur ce qu'il devait faire. Sa'd Ibn Mu'âdh, un des *Ansâr*, se leva : « Peut-être que nous sommes l'objet de tes pensées ? » dit-il au Prophète. Le Prophète répondit que oui. Puis, Sa'd Ibn Mu'âdh, de la part de ses frères *Ansâr*, rassura le Prophète par ces paroles : « Nous avons cru en toi et t'avons reconnu pour Prophète de Dieu. Nous avons témoigné de la vérité de tes enseignements ; nous avons solennellement promis de t'écouter et de t'obéir quoi que tu nous commandes. Alors fais ce qui te semble bon, Prophète de Dieu. Nous serons à tes côtés. Nous jurerons par Celui qui t'a envoyé avec la Vérité, même si tu nous emmenais sur les plages de la mer et que tu plongeais dans ses eaux, nous aussi, nous te suivrions. Aucun d'entre nous ne restera à l'arrière. Nous n'avons aucun scrupule à nous joindre à toi pour livrer bataille contre l'ennemi demain. Nous sommes résolus sur le champ de bataille, fidèles à notre parole en temps de conflit. Peut-être Dieu nous permettra-t-Il de nous révéler d'une manière qui te plaira. Emmène-nous avec toi, en nous en remettant à la grâce de Dieu. » Quand Sa'd Ibn Mu'âdh eut dit ces mots, l'ultime décision fut prise d'aller à la rencontre de l'ennemi.

Pendant la bataille de Badr (an 3 H), le Prophète n'arrêtait pas de regarder du côté des *Ansâr*. La source de son inquiétude a été expliquée par Ibn Hichâm : « Quand les *Ansâr* signèrent le second serment d'allégeance à 'Aqaba, ils n'étaient pas liés par leur serment à accepter la responsabilité de sa sécurité en dehors de Médine. "Tant que tu seras dans notre pays, dirent-ils, nous te défendrons comme

I. Coran 5/24.

nous défendons nos propres femmes et enfants." Tout ceci était très bien mais le Prophète avait peur que les *Ansâr* ne se considèrent obligés de l'assister que si l'ennemi pénétrait à Médine et qu'ils ne se sentiraient aucune obligation de combattre un ennemi en dehors des murs de la ville. »

Il est vrai que même si les *Ansâr* avaient conclu un pacte de défense à 'Aqaba, selon ses termes, ils n'étaient pas strictement tenus de se battre à Badr, situé à quelques cent trente kilomètres de Médine. Mais les *Ansâr* n'utilisèrent pas cet épisode comme une excuse. Il faut mettre à leur crédit qu'ils ont été loin et au-delà des termes stricts de leur accord et qu'aux côtés du Prophète, ils ont offert leur sang sur le champ de bataille de Badr.

Éviter la controverse et se concentrer sur son objectif de base

L'historien *Tabarânî* nous raconte, d'après *Masar Ibn Makhrama*, comment un jour le Prophète s'adressa aux Compagnons en ces termes : « Dieu m'a envoyé comme miséricorde pour tous. Alors, transmettez ce que vous avez entendu de moi. Dieu rendra Sa miséricorde manifeste. Et ne vous querellez pas entre vous, comme se sont querellés les disciples de Jésus, fils de Marie. Il les avait appelés à remplir la même mission que celle que je suis en train de vous confier en ce moment même. Mais ceux qui vivaient loin n'aimaient pas cette idée-là et demandèrent à ne pas y aller et Jésus fit des remontrances à son Seigneur au sujet de cette affaire-là. » – « Nous transmettrons ton message, lui assurèrent ses Compagnons. Envie-nous où tu le souhaites. »

Les frictions internes sont la plus grande épine dans le pied d'une communauté qui empêche ses membres de poursuivre une ligne de conduite constructive. Les Compagnons ne se laissèrent pas noyer dans le bourbier des controverses sans importance. La crainte de Dieu les avait dotés d'un sens profond des responsabilités. Ils s'attachaient à remplir leurs responsabilités et n'avaient nul temps pour des querelles qui les auraient empêchés d'accomplir leurs tâches. Déjà, du vivant du Prophète, ils avaient transporté l'islam aux frontières de la péninsule Arabique. Après son décès, ils continuèrent à

agir comme s'ils étaient encore à ses ordres. Aveugles à toutes pensées expansionnistes, ils se répandirent dans les pays voisins. Leurs maisons étaient comme des petites écoles, dans lesquelles ils transmettaient aux gens la connaissance de la langue arabe, le Coran et la *Sunna* du Prophète. De cette manière, ils transmettaient ce qu'ils avaient entendu de la bouche du Prophète. C'était une période de grandes conquêtes islamiques, et une certaine partie de la communauté musulmane a dû endosser les responsabilités politiques qui se présentaient avec un empire en pleine expansion. On aurait pu s'attendre à ce que les Compagnons prennent leur part de la gloire politique mais ils ne montrèrent aucune inclination pour ces choses-là. La majorité d'entre eux utilisa l'atmosphère créée par les expansions de l'islam pour poursuivre la mission de prêche. Ce furent leurs efforts et les efforts fermes et discrets de leurs disciples qui créèrent – en l'espace de cinquante ans – l'immense étendue de territoire connue aujourd'hui comme étant le « Monde arabe ». En même temps, ils transmettaient la religion aux gens répartis sur trois continents, leur apportèrent une nouvelle langue et une nouvelle culture.

Être satisfait de rester dans l'ombre

La première affaire à régler à la suite de la mort du Prophète fut l'élection d'un Calife. Les *Ansâr* proposèrent leur propre candidat, Sa'd Ibn 'Ubada. Lorsque les *Muhâjirûn* entendirent parler de la proposition des *Ansâr*, un groupe d'entre eux se précipita à la *thaqîfa* (hutte) des Banû Sa'da où les *Ansâr* étaient rassemblés. Abû Bakr s'adressa à eux. « Il n'y a aucun doute que vous possédez bien les qualités que vous avez mentionnées. Mais quant au dirigeant du peuple arabe, c'est chez les Quraychites que nous devons le chercher. D'un point de vue géographique et ethnique, ils occupent une place centrale dans la vie des Arabes. Je vous proposerai donc deux noms : 'Umar Ibn al-Khattâb et Abû 'Ubayda Ibn al-Jarrah ; jurez allégeance à celui d'entre eux qui vous plaira. »

'Umar se leva après cela et jura immédiatement allégeance à Abû Bakr en tant que Calife. Les *Ansâr* suivirent son choix mais certains d'entre eux l'avaient si mal pris qu'ils dirent aux *Muhâjirûn* qu'ils auraient aussi bien fait de tuer Sa'd Ibn 'Ubada.

Les *Ansâr* avaient fait des sacrifices énormes pour la cause musulmane. Ils avaient donné refuge au vaisseau échoué de l'islam quand il fut forcé de quitter ses propres eaux. Et pourtant, malgré leurs sacrifices, ils acceptèrent de ne pas prendre part au pouvoir et ils s'unirent derrière un Calife quraychite. Il y avait une bonne raison de choisir le Calife dans la tribu des Quraychites. Les Quraychites, clan auquel appartenaient les *Muhâjirûn*, avaient été considérés comme les chefs de l'Arabie pendant des siècles. Un chef issu d'une quelconque autre tribu n'aurait pas eu le soutien nécessaire pour administrer un empire naissant. Les *Ansâr* furent assez réalistes pour reconnaître leur propre carence à cet égard et accepter la décision unilatérale des *Muhâjirûn*. Il est dur de trouver un exemple comparable d'un réalisme aussi altruiste dans l'histoire du monde.

Grandir comme un arbre

Le Coran se réfère à la Thora et à l' vangile (l'Ancien et le Nouveau Testaments) de façon à décrire deux qualités des Compagnons. Les citations de la Thora expliquent leurs qualités individuelles tandis que l' vangile donne une illustration de leurs qualités en tant que membres de leur communauté :

« *Muhammad* est le Messager de Dieu. Autant ses Compagnons sont durs envers les infidèles, autant ils sont pleins de compassion entre eux. On les voit s'incliner et se prosterner, aspirant à obtenir la grèce et l'assentiment du Seigneur. On les reconnaît à l'empreinte laissée sur leurs fronts par leurs prosternations dans la prière. Elle est l'image qu'on donne d'eux dans la Thora, alors que dans l' vangile ils sont comparés à une semence qui germe, se gonfle de sève et grandit pour se dresser sur sa tige, faisant l'admiration des laboureurs et soulevant le courroux des infidèles. Dieu promet à ceux d'entre eux qui croient et effectuent des œuvres salutaires rémission et immense salaire. »¹

La comparaison est présentée ainsi dans le Nouveau Testament :

1. Coran 48/29.

Et il disait : « Ainsi le royaume de Dieu, c'est comme lorsqu'un homme jette une semence sur la terre, et il dort la nuit, et il se lève le jour, et la semence germe et grandit, sans qu'il sache comment. D'elle-même la terre porte du fruit, progressivement : d'abord le brin d'herbe, puis l'épi, enfin dans l'épi le grain tout formé. Mais dès que le fruit le permet, il y met la faucille, parce que le temps de la moisson est arrivé. »

Et il disait : « À quoi allons-nous comparer le royaume de Dieu, ou par illustration allons-nous le représenter ? [Il est] semblable à un grain de moutarde qui, lorsqu'on l'a semé dans la terre, était la plus petite de toutes les semences qui sont sur la terre. Mais, une fois semé, il monte et devient plus grand que toutes les autres plantes potagères et poussent de grandes branches, si bien que les oiseaux du ciel peuvent s'abriter sous son ombre¹.

Cette parabole, racontée tant dans le Coran que dans la Bible, dit comment l'évolution sociale des Compagnons du Prophète serait semblable à celle d'un arbre. À l'origine sous la forme d'une graine minuscule, le pilier de leur société s'est donc développé tel un tronc d'arbre, consolidant progressivement ses racines dans le sol et allongeant ses branches dans l'espace [au-dessus]. Ils grandirent progressivement par phases naturelles pour finalement atteindre le sommet de leur croissance. Leur splendide développement causa de la reconnaissance chez les hommes de foi et de la frustration chez les ennemis.

Les Compagnons du Prophète furent choisis pour réaliser le souhait de Dieu Tout-Puissant de voir l'islam pousser comme un arbre. Le fait que Dieu le désirait ne signifie aucunement que la tâche fut aisée. On leur demandait d'éviter la manière facile, rapide de faire les choses et de suivre la voie de la patience. Ils devaient enterrer leurs désirs et leurs préférences personnelles, en donnant toujours la préséance à la volonté de Dieu. Les Compagnons ont dû tout sacrifier pour donner vie à l'arbre de l'islam, sans se soucier d'obtenir quoi que ce soit dans ce bas monde en retour. Ils devaient s'engager inconditionnellement dans le plan divin. Le résultat de leurs efforts fut que l'islam se développa en un jardin éternellement florissant qu'aucune puissance dans le monde ne fut capable de détruire.

I. Bible, Marc, 4/26-32.

QUATRIÈME PARTIE

L'islam aujourd'hui

chapitre 17

La manifestation de la prophétie de nos jours

Dieu a décrété que le dernier Prophète, Muhammad (ﷺ), établirait l'élévation de l'islam sur toutes les autres religions. Cette tâche spéciale confiée au Prophète a aussi été confiée à ses partisans. L'élévation de la religion que Muhammad a apportée a été le point culminant du grand plan divin, avec une préparation du terrain qui s'était faite durant les 2500 ans passés. Tout ce que le Prophète eut à faire fut de le porter à terme ; de même que pour la *umma* du Prophète, sa communauté. Pendant les mille dernières années, le terrain a été préparé pour la restauration de l'islam. Si les disciples de Muhammad font un usage sage et conscientieux des opportunités à leur disposition, alors le manteau du secours divin les couvrira comme il a couvert, avant eux, le Prophète. C'est la promesse de Dieu.

L'article « L'Homme et ses dieux », dans l'Encyclopédie britannique, affirme que la révolution islamique apportée par le Prophète Muhammad « a changé le cours de l'histoire humaine ».¹ L'auteur, un orientaliste chrétien, a mis en évidence l'impact historique unique de l'islam. L'islam n'a rien apporté de moins que la libération spirituelle de l'humanité. Sans le fardeau de la superstition et de l'idolâtrie qui les accablait, les gens purent progresser dans tous les domaines de la vie. Eux-mêmes produits de la révolution islamique, ces progrès peuvent à nouveau être utilisés pour le bénéfice de l'islam. Les conditions pour un renouveau islamique sont parfaites. Cela pourrait être une réalité aussi facile à faire pousser qu'une bonne récolte à partir d'un sol fertile et irrigué.

1. L'Encyclopédie Britannique (1984), l'article sur « L'Homme et son Dieu », p. 389.

Le changement apporté par le Prophète et ses Compagnons était avant tout spirituelle, solidement basée sur la croyance en un Dieu Unique et en la vie dans l'au-delà. Cependant, il y a aussi eu des répercussions mondiales d'une portée considérable. Prêcher l'Islam est devenu une chose considérablement bien plus facile que par le passé. Les obstacles majeurs qui se dressaient sur la route de celui qui appelait les hommes à Dieu ont été submergés par une vague de grands changements sociaux.

Il y a eu deux époques principales pour prêcher l'Islam ; la première antérieure à la mission du Sceau des prophètes, et la seconde, postérieure. Avant la venue de Muhammad (ﷺ), la responsabilité de préserver les Écritures divines incombaît aux partisans des Prophètes. Selon les termes du Coran, on leur a « ordonné de conserver le Livre de Dieu. »¹ Avec le Coran, toutefois, Dieu a Lui-même clairement spécifié que « c'était Nous (Dieu), qui avons révélé le Coran, et que certainement Nous le préserverons. »²

C'était la volonté de Dieu, qu'avec la mission du Prophète de l'islam, le polythéisme soit vaincu et que le monothéisme règne en maître à travers le monde³. Seul Lui peut créer les circonstances qui conduiront à une telle transformation dans l'âme humaine. C'était au Prophète Muhammad de travailler sur ces fondations et d'apporter la domination du monothéisme sur le polythéisme.

La religion islamique de l'époque du Prophète a vaincu à jamais le polythéisme. À travers le travail du Prophète et de ses Compagnons, la possibilité de revoir le polythéisme régner sur le monde, a disparu. Pourtant, par les temps qui courent, le monothéisme a encore une fois perdu sa domination. Dans le monde d'aujourd'hui, la pensée athée a une place d'honneur et le monothéisme a été relégué à une place de seconde zone.

Il y a presque 4000 ans, le Prophète Ibrâhîm (Abraham) (ﷺ) prêchait la Parole de Dieu à Ur, la capitale de la Mésopotamie (l'ancien Iraq). Il inculqua aux gens que Dieu était le Seul Contrôleur des gains et des pertes. Il n'a pas d'associé. C'est à Lui que nous demandons de l'aide et qu'il est le Seul Dieu digne d'être adoré. Ce message du monothéisme se révéla être trop dur à supporter pour le roi

1. Coran 5/44.

2. Coran 15/9.

3. Coran 8/39.

La manifestation de la prophétie de nos jours

de l'époque, Nemrod. Sa réaction contre le prêche d'Ibrâhîm (ﷺ) fut si violente qu'il ordonna de brûler ce Prophète de Dieu sur le bûcher ; une destinée à laquelle il échappa grâce à l'intervention divine. Bien qu'il y ait encore de l'idolâtrie aujourd'hui, aucun dirigeant moderne ne réagirait si violemment au message d'Ibrâhîm s'il devait être prêché dans son pays.

La raison à cela est le changement qui est intervenu dans la philosophie du gouvernement. À l'époque de Nemrod, le polythéisme était une croyance politique ; aujourd'hui, il n'a que le statut d'une croyance religieuse limitée. Le gouvernement dans le monde antique reposait sur une fondation politique. Nemrod, à l'instar d'autres monarques de l'époque, était une figure de proue du système. Il était sensé être une incarnation du dieu soleil, investi d'un droit divin à gouverner les autres. Aucun gouvernement moderne ne baserait son droit à gouverner sur une telle affirmation. Aujourd'hui, c'est le soutien populaire, non pas la force surnaturelle, qui habilite à gouverner. C'est pourquoi le pur message du *tawhîd* (monothéisme) ne présenterait aucun défi à un dirigeant de nos jours. Pour Nemrod et ses contemporains, par contre, cela revenait à détruire la source de leur pouvoir.

Au tout début de leurs missions, les anciens Prophètes se trouvaient confrontés à la résistance active des gardiens du pouvoir. Le prêche des Prophètes était un anathème pour eux car il contredisait directement les puissances divines dont eux-mêmes se réclamaient. Le refus de celles-ci signifiait la fin de leur droit à gouverner. Le seul moyen pour quelqu'un de s'ériger en roi à cette époque était de faire croire qu'il était de la descendance de Dieu ou Son incarnation. Tout individu qui introduisait les enseignements du monothéisme dans une telle société apparaissait vouloir s'attaquer aux piliers de la structure de cette puissance polythéiste. Les gens au pouvoir se levèrent pour résister à cette menace. Avec l'islam, le monde apprenait qu'aucun être humain n'est doté de pouvoirs surnaturels : seul Dieu est le Détenteur de toute force. L'islam proclama à la face du monde l'égalité des êtres humains. Il enseigna qu'aucun homme n'avait une supériorité innée sur les autres. Les institutions religieuses furent ensuite séparées du royaume des croyances religieuses. La base de la puissance d'un dirigeant viendrait dans le futur « de la base », de l'opinion des classes sociales populaires. Prétendre à des

pouvoirs célestes ne qualifierait plus désormais personne à gouverner les autres.

Le cas des anciens docteurs « extraordinaires » était similaire. Si quelqu'un essayait de réussir en tant que médecin à cette ancienne époque, il aurait pu tout aussi bien soumettre les forces occultes et il aurait reçu la science des mystères de la médecine d'une source surnaturelle. Imaginez que quelqu'un dans cette société devait dire que la médecine s'apprenait, non pas en communiant avec des sources surnaturelles, mais dans des facultés de médecine. Les premiers à s'opposer à une telle théorie seraient ceux qui font de cette « médecine surnaturelle » leur gagne-pain. Les docteurs de l'ère moderne montrent une réaction tout autre. Loin de s'opposer à l'appel pour apprendre la médecine à l'université, ils l'encouragent et suivent eux-mêmes la même pratique.

Le septième siècle après J.-C. marque le début d'une période de changement historique, rendu possible par le modèle islamique du Prophète Muhammad. Aujourd'hui, ce processus de changement a atteint son faîte. Les prêcheurs de l'Islam peuvent faire appel à une masse de preuves tirées de la connaissance humaine elle-même pour soutenir leur thèse. Les modifications juridiques et sociales ont permis de prêcher la religion librement et ouvertement. Nul pharaon ne peut se lever pour s'opposer à l'appel de la Vérité aujourd'hui. Des incursions massives ont été faites dans le monde de la nature et notre connaissance de la manière dont elle fonctionne a considérablement progressé. Ce savoir constitue un soutien intellectuel solide pour les enseignements de l'Islam. Le terrain sur lequel les gens, qui s'opposaient violemment à l'appel de la Vérité, se tenaient, s'est effondré sous leurs pieds.

Une révolution intellectuelle d'une grande ampleur, connue sous le nom de révolution scientifique, a eu lieu dans les temps modernes. Les changements qu'elle a apportés dans les perspectives de l'homme viennent totalement corroborer l'appel à la Vérité. Si les opportunités actuelles sont correctement utilisées, la pensée monothéiste peut être établie en faisant appel, à travers des efforts écrits et oraux, au bon sens des gens. Il n'est nul besoin de recourir aux armes, comme cela a été le cas par le passé.

La révolution scientifique des temps modernes est en fait une conséquence de la révolution islamique de l'époque du Prophète. À

La manifestation de la prophétie de nos jours

travers la mission apportée par le Prophète, Dieu a fait entrer quelques facteurs en jeu. Un processus de changement historique, culminant finalement en une révolution scientifique dans les temps modernes, était initié. Alors qu'il établissait la domination de la pensée monothéiste sur le polythéisme à l'aube de l'histoire islamique, Dieu créa aussi les facteurs qui, dans une phase ultérieure, permettraient au monothéisme de triompher.

Avant la venue de l'islam, la pensée polythéiste régnait sans partage sur le monde. Ce à quoi se réduit le polythéisme en fait, c'est à l'adoration des formes. Le besoin polythéiste chez les gens les amenait à adorer tout phénomène particulièrement frappant ou spectaculaire, fût-ce le soleil dans le ciel ou le roi sur Terre. Pour cette raison, la recherche scientifique ne put être menée pendant l'ère polythéiste. Comme l'a fait remarquer l'historien Arnold Toynbee, les phénomènes naturels étaient considérés comme des objets d'adoration et ainsi, ils ne pouvaient pas devenir des objets d'investigation. Avec l'islam et les progrès du monothéisme, la crainte révérencielle qu'inspiraient les phénomènes terrestres s'effondra. Les gens prirent conscience que toutes les choses hormis Dieu étaient les objets de Sa création. Il n'y avait aucune raison de considérer les phénomènes naturels comme sacrés : leurs natures pouvaient être analysées et faire l'objet de recherches. La libération de l'intellect humain par l'islam commença au tout début de l'ère islamique, à l'époque du Prophète. À l'occasion d'une éclipse lunaire, le Prophète Muhammad fit remarquer que les éclipses lunaires et solaires étaient des signes de Dieu. Ils n'étaient pas des signes de naissance ou de mort d'un quelconque être humain, comme on le pensait dans la période de superstition qui précéda l'islam. De cette manière, le Prophète réfuta en même temps la grandeur humaine et matérielle, pour affirmer la grandeur de Dieu uniquement. En faisant cela, il initia une tendance dans la pensée humaine qui finit par atteindre l'Europe avec, pour résultat final, la révolution scientifique des temps modernes.

Un des progrès significatifs de la révolution islamique est qu'elle a mis fin à l'âge de la superstition. La superstition consiste à baser ses croyances sur de vagues notions et spéculations plutôt que sur des faits solides, comme par exemple, cela avait été le cas dans l'Arabie préislamique, quand les gens pensaient que les éclipses lunaires et solaires étaient le signe de la mort d'une personne éminente. Une

personne dont l'esprit est dirigé par des notions superstitieuses ne peut objectivement comparer l'islam avec d'autres croyances. Plutôt que de juger les points sur la base de preuves réelles et tangibles, il accepta les idées bien arrêtées et rejeta tout ce qui n'était pas en accord avec elles. Prenez par exemple l'aspect historique de la religion. Quiconque considère objectivement les références de l'islam en comparaison d'autres religions, trouvera que l'authenticité de l'islam ne peut être mise en doute d'un point de vue historique ; d'autres religions cependant sont enveloppées de mystères et de légendes. Mais la crédibilité historique n'était pas considérée comme un facteur important pendant l'âge de la superstition alors qu'à l'âge moderne, on y attache la plus haute importance. On a donné à la critique le statut d'une branche séparée de la science. Ses découvertes révèlent de manière concluante que la seule religion ayant des références historiques impeccables, est l'islam. Les autres religions sont plus ancrées dans le mythe que dans la véritable histoire.

L'esprit scientifique chercha à comprendre l'univers à la lumière des expériences et des observations. La recherche scientifique a eu pour résultat l'éclaircissement des mystères de l'univers qui viennent confirmer les enseignements de l'islam à un haut niveau intellectuel. La recherche humaine a révélé par exemple qu'à travers l'univers tout entier, une seule loi de la nature s'applique. Tant les circonstances terrestres que célestes sont déterminées par la même série de lois éternelles. Ceci montre que le Seigneur de l'univers est Un, Unique. S'il y avait plusieurs dieux, alors il y aurait beaucoup de lois en œuvre dans la nature.

Un autre obstacle à l'acceptation du monothéisme était la philosophie antique. Dans les temps préislamiques, les esprits des gens éduqués étaient conditionnés pour penser en termes philosophiques. Les philosophes ont toujours cherché à découvrir la réalité ultime mais cinq cents ans d'une histoire splendide ne les ont pas rapprochés de leur but. La raison principale a été l'échec des philosophes à comprendre les limites humaines. Leurs efforts pour atteindre la compréhension de la réalité ultime étaient condamnés car l'homme, avec sa capacité intellectuelle limitée, ne peut pas par lui-même sonder une réalité qui est infinie et illimitée par nature. Pour cela, la sagesse prophétique est nécessaire mais l'attachement des

La manifestation de la prophétie de nos jours

hommes à la pensée philosophique les a empêchés de répondre positivement au message enseigné par les prophètes.

Pendant des siècles, les théologiens, influencés par le mode de pensée philosophique prédominant, cherchèrent à définir et à spécifier les principes de base sur lesquels repose le concept entier du monothéisme. Ce dont ils ne réussirent pas à se rendre compte, c'était que tous ces principes étaient des réalités invisibles. Nos intellects, tels qu'ils sont, ne sont tout simplement pas faits pour comprendre en totalité de telles réalités. D'un point de vue religieux, la plus grande réussite de la science moderne a été d'écartier la notion erronée selon laquelle la vérité est quelque chose qui peut être vue de nos propres yeux. La portée de notre compréhension est définitivement classée comme étant limitée. Sous l'influence de la science, la philosophie a été contrainte à prendre la seconde place, laissant la science guider notre cheminement intellectuel. Dans le processus, la route du monothéisme a été dégagée. Il est devenu évident – au moins indirectement – qu'il ne nous reste qu'une façon de découvrir la réalité : nous devons prêter attention à l'appel des Prophètes. Les gens peuvent encore avoir une tendance à vouloir voir une chose avant que d'y croire mais l'humeur d'esprit philosophique qu'ils représentent est sur la défensive à l'époque scientifique actuelle. L'exigence de voir des réalités invisibles, telles que Dieu, la révélation et le monde de l'éternité – les bases de la religion monothéiste – est en réalité devenue intellectuellement insoutenable.

Pour la première fois dans l'histoire connue, les limites inhérentes à l'étendue de la connaissance humaine ont été établies définitivement. La recherche scientifique concernant les mystères de l'univers nous a montré une vérité d'une clarté renversante : c'est au-delà des capacités de notre intellect limité que de pouvoir embrasser le monde des réalités. Cette découverte est extrêmement importante d'un point de vue islamique car elle met en lumière la nécessité de la prophétie. D'un côté, nous avons des scientifiques désespérément angoissés d'obtenir une explication à la réalité suprême. De l'autre, nous avons les mêmes, à cause de leurs limites innées, incapables d'y arriver. Il existe un vide dans notre constitution spirituelle que seule la guidance divine ou la prophétie, peut combler. En reconnaissant nos limites intellectuelles, la science indique

– à un niveau purement intellectuel – la nécessité de la révélation. Il n'y a rien d'autre qui puisse compenser ce qui manque à l'humanité.

Aux époques précédentes, les gens ne jouissaient pas toujours de la liberté d'expression. La raison principale à cela était la vénération dont les monarques et les personnalités au pouvoir étaient l'objet. Les gens qui, pour telle raison, avaient atteint une position élevée dans la société, étaient considérés comme sacrés et bénis. Leurs opinions étaient respectées bien plus que celles des autres. L'estime excessive dans laquelle ils étaient tenus leur donna la possibilité de forcer les autres à se soumettre à leur volonté. La révolution monothéiste de l'islam ravagea ce mythe de la grandeur humaine en mettant tous les humains sur le même pied d'égalité. Une nouvelle tendance philosophique émergea, qui devait se développer pour donner la démocratie dans les pays occidentaux. Un des principes les plus importants de la démocratie est que tous les gens sont égaux. Cela donne le droit à tous les gens d'exprimer, à l'oral ou à l'écrit, ce qu'ils ont dans leurs consciences. Sous le système démocratique, il devint possible, pour la première fois dans l'histoire, de prêcher la religion divine sans crainte de répression ou de représailles.

La science a mis à jour des bienfaits matériels innombrables qui sont restés pendant des siècles cachés à notre vue. En ce qui concerne le prêche islamique, le plus important de ces bienfaits a été le développement des moyens modernes de communication. Les mass médias, les moyens de transport rapides, les révolutions audio-visuelles (vidéo et informatique) –, toutes ces choses peuvent être utilisées à l'avantage de l'islam, en permettant à ses enseignements d'être diffusés aux gens à l'échelle universelle.

Ces opportunités peuvent assurément mener la progression de la cause islamique. Au début de l'ère islamique, Dieu avait créé – après une période de 2500 ans – les conditions qui aideraient à l'établissement de la civilisation islamique. Nous y sommes aujourd'hui. Un processus s'est poursuivi sur ces dix derniers siècles à partir duquel les conditions menant au rétablissement de la civilisation islamique ont vu le jour. Il ne manque aucune opportunité mais elles doivent être utilisées à bon escient pour récolter des résultats positifs. Une communauté dynamique est nécessaire pour mener cette tâche ; elle devra être capable de rendre le plus grand nombre de

ces opportunités disponibles, comme l'ont fait le Prophète et ses Compagnons avec les opportunités qui s'offraient à eux.

Pendant plus de cent ans, ces possibilités attendaient une communauté de cette nature, mais malheureusement aucune communauté de ce type n'émergea. Il est vrai que d'innombrables groupes et mouvements ont vu le jour pendant cette période mais il est nécessaire de dire que ces groupes ont été créés par réaction à des événements. Les conditions politiques ont particulièrement joué un rôle important en leur donnant naissance. Ce qui est nécessaire d'un autre côté, c'est un groupe de gens conscients au plus haut point des opportunités que Dieu a créées pendant ces mille dernières années ; un groupe qui entrera dans le plan divin et qui exploitera toute la gamme des possibilités que Dieu a préparées pour la réapparition de l'islam qu'il souhaite instamment.

L'un des incidents qui survint pendant la bataille de Badr est relaté ainsi dans les biographies du Prophète. Les forces infidèles surpassaient en nombre les forces musulmanes. Lorsque leur puissante armée fonça sur le Prophète et ses Compagnons, le Prophète – submergé par l'intensité de ses propres émotions – se jeta à terre, aux pieds de son Seigneur et dit : « Seigneur ! Si Tu détruis ce groupe, Tu ne seras plus adoré sur la surface de la Terre. » Ce n'était pas de l'exagération de la part du Prophète. Le fait était que ces trois cent treize âmes qui étaient sur le champ de bataille à Badr n'étaient pas un groupe de gens ordinaires. En apparence faibles et mal équipés, ils représentaient l'apogée de 2500 ans d'histoire. Un tel groupe est nécessaire aujourd'hui. Les seuls qui peuvent former un tel groupe sont ceux qui sont intensément conscients du plan divin qui n'a cessé de se développer sur les dix derniers siècles et qui ont préparé leurs coeurs pour y jouer leurs rôles.

Dans son livre, *L'histoire des Arabes*, le Professeur Philip K. Hitti a écrit qu'« après la mort du Prophète, l'Arabie stérile semble avoir été transformée comme par magie en une pépinière de héros dont il est bien trop dur d'en trouver l'équivalent en nombre et en qualité où que ce soit. »¹

1. Philip K. Hitti, *Histoire des Arabes*, 1979, p. 142.

Alors que les efforts du Prophète et de ses Compagnons ont changé le cours entier de l'histoire humaine, les efforts des musulmans modernes n'ont servi qu'à aggraver leur propre situation.

Ce paradoxe provient des différentes psychologies qui sous-tendent l'effort des premiers musulmans d'une part et celles des musulmans modernes d'autre part. Tandis que les premiers étaient animés par un esprit de découverte, les derniers ont été animés par un esprit de perte. Par exemple, lorsque les Quraychites envoyèrent deux hommes pour essayer d'assurer le retour de ces musulmans qui s'étaient sentis forcés d'émigrer en Abyssinie, le Négus fit appeler les musulmans à sa cour et les questionna sur leur religion. La réponse de Ja'far donna une image très vive des sentiments qui animaient les Compagnons. Il dit : « Ô Roi ! Nous étions un peuple plongé dans l'ignorance, nous adorions les idoles, nous mangions de la charogne non sacrifiée, nous commettions des abominations et le fort dévorait le faible. Ainsi étions-nous jusqu'à ce que Dieu nous envoie un Messager issu de notre peuple, dont nous connaissons le lignage ainsi que sa véracité, sa loyauté et son intégrité. Il nous appela à Dieu afin que nous attestions Son Unicité, que nous L'adorions, que nous renoncions aux pierres et aux idoles que nous et nos pères avons adorées ; il nous a ordonné de dire la vérité, de tenir nos promesses, de respecter les liens de famille, les droits de nos voisins et de nous abstenir du crime et de l'effusion de sang. C'est pourquoi nous n'adorons que Dieu Seul, ne Lui associant rien, estimant interdit ce qu'il nous interdit et licite ce qu'il nous a autorisé. C'est pour ces raisons que notre peuple s'est retourné contre nous et nous a persécutés pour nous faire abandonner notre religion et nous détourner de l'adoration de Dieu pour celle des idoles. C'est pourquoi nous sommes venus dans ton pays, t'ayant choisi toi plus que tout autre ; et nous avons été heureux sous ta protection et nous nourrissons l'espoir, ô Roi, qu'ici, avec toi, nous ne souffrirons pas d'injustice. »

Nous pouvons constater d'après les paroles de Ja'far combien l'islam comptait pour lui ainsi que pour ceux pour qui il parlait. L'islam était pour eux une vie d'éclaircissement qui s'opposait à une vie d'ignorance ; c'était la découverte d'un Dieu Unique et l'abandon des idoles. Ils avaient abandonné une vie indisciplinée pour une vie guidée par Dieu, révélée à eux à travers le Prophète Muhammad. Ils

La manifestation de la prophétie de nos jours

cherchaient alors l'éternité, pas le monde. Finie la tolérance des années passées ; ce qu'ils avaient découvert était la joie d'une vie morale honnête, le chemin de la justice par opposition à l'oppression, la gentillesse par opposition à la cruauté.

Le sentiment de la découverte nous imprègne d'un esprit insatiable, en mettant de la vitalité dans nos pensées et un dynamisme irrésistible dans nos actions. Le sentiment de perte au contraire vous tous nos efforts à l'échec. Quelqu'un frappé par un tel sentiment devient incapable d'une pensée ou d'une action constructive. Les premiers musulmans étaient animés par un sentiment de découverte. C'est pourquoi ils ont produit un exemple incomparable d'action dynamique. Les mouvements musulmans modernes sont issus d'un sentiment de perte, et c'est pour cette raison qu'ils ont donné naissance à une saga sans précédent de politiques mal interprétées et d'initiatives malheureuses.

Ce sentiment d'avoir perdu dans la vie est un sentiment qui est exprimé sans équivoque par leurs leaders :

« Nous avons perdu tout l'héritage de nos ancêtres. Le Ciel nous a jetés des Pléiades du firmament sur la Terre. »

Pratiquement tous les mouvements musulmans des temps modernes ont vu le jour à partir de ce sentiment de perte et de persécution. Ils peuvent différer les uns des autres dans la manière de faire comprendre leurs opinions : certains utilisent le langage de la politique nationaliste alors que d'autres se bornent à la terminologie religieuse. Mais, au fond, ce sont tous les mêmes, étant tous issus de ce sentiment d'avoir perdu leur gloire passée.

Quand le mathématicien grec Archimède (287-212 av. J.-C.) découvrit la loi de la gravité spécifique, son effervescence ne connut aucune limite. Il s'oublia littéralement à la joie de sa découverte. À une époque plus récente, le Chah d'Iran venait de perdre son trône mais cette perte purement matérielle lui enleva jusqu'à la volonté de vivre. Telle est la nature de la découverte ou de la perte. Tout ce qu'on voit, c'est l'objet de la découverte ou de la perte.

Il n'y a aucun doute que le sentiment de découverte imprime au caractère un côté positif alors qu'un côté négatif ne peut provenir que d'un sentiment de perte. La manière noble et élevée avec laquel-

le les premiers musulmans conduisaient leurs affaires était le résultat de leur sentiment de découverte. Ils avaient l'esprit assez élevé pour se courber bas devant la Vérité ; ils étaient assez magnanimes pour reconnaître la valeur des autres. Ils n'avaient qu'une parole, ils faisaient exactement ce qu'ils avaient promis de faire. Ils étaient compatissants les uns envers les autres, dans l'espoir que Dieu le soit avec eux en retour. Leur vision de la vérité était si constante qu'ils n'en déviaient jamais ; de même qu'ils ne laissaient jamais leurs propres sentiments assombrir la vision qu'ils en avaient. Leurs décisions étaient basées sur le bon sens. Ils faisaient les choses – non pas pour se venger de la manière dont ils avaient été traités – mais parce qu'ils savaient que c'étaient les bonnes choses à faire.

C'est ainsi qu'un caractère positif fonctionne. Le fonctionnement d'un caractère négatif est complètement différent. La négativité suit plus les impulsions que la vérité. La nature hésitante et suspicieuse qu'il engendre empêche de prendre des initiatives significatives ou de coopérer avec les autres. Un manque de réalisme domine son attitude, tant envers lui-même qu'envers les autres. Incapable de voir les choses en termes de vérité, il les voit à travers sa propre vision erronée. Sa propre capacité se gonfle d'orgueil à ses yeux alors que celle des autres est minimisée. Ses défaites deviennent des victoires dans le monde féerique de sa propre imagination alors qu'en réalité ses succès mêmes deviennent des échecs. C'est ici que les musulmans de l'âge moderne se distinguent de leurs prédécesseurs

Le Prophète de l'islam a apporté une révolution sans précédent dans le monde ; une révolution initiée par un profond sentiment de découverte spirituelle et achevée par l'exceptionnelle manifestation de vertus positives. Si quelqu'un souhaitait arriver à faire la même révolution à partir de la négativité créée par le sentiment de perte, alors il devra trouver un autre dieu – car ce n'est pas la volonté de Dieu que cela arrive. Il devra aussi trouver un autre Prophète – car ce n'était pas la façon de faire du Prophète de Dieu, Muhammad.



Table des matières

Introduction.....	7
-------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

Une mission identique pour tous les Prophètes

CHAPITRE 1 D'Adam au Messie	15
CHAPITRE 2 L'avènement et l'héritage du Prophète Mu <u>hammad</u>	19
CHAPITRE 3 Une conduite exemplaire	25
Humilité et patience.....	32
CHAPITRE 4 Un caractère sublime	41
L'absence de rancœur.....	46
CHAPITRE 5 Leçons tirées de la vie du Prophète	51
Les récompenses de la sobriété	51
Ne jamais céder au désespoir.....	55
Le Prophète forcé à l'exil	57
La confiance absolue en Dieu.....	59
Atteindre un consensus	60
Éviter la confrontation	63

CHAPITRE 6

La voie du Prophète	69
Évolution et non pas révolution	69
Une obéissance inébranlable	73

DEUXIÈME PARTIE

Le cheminement du Prophète

CHAPITRE 7

La révolution du Prophète.....	81
Une comparaison.....	82
L'assistance divine.....	84
L'exaltation de la parole de Dieu.....	88
Une nouvelle nation est née	89
La meilleure des communautés	92
Éviter les problèmes superflus	95
En accord avec le plan de Dieu.....	97

CHAPITRE 8

S'élever au-dessus des événements.....	103
---	------------

CHAPITRE 9

La méthode prophétique.....	107
Se renforcer intérieurement.....	107
La force intérieure.....	108
La cible extérieure : La transmission du Message	116
La patience et la résolution.....	121
Placer sa confiance en Dieu.....	127

CHAPITRE 10

Le Prophète à La Mecque	129
Le début de la mission publique du Prophète	131
L'appel du Prophète	136

L'aptitude des Arabes.....	139
L'influence omniprésente du message du Prophète	142
Les facteurs en faveur du travail de prêche.....	146
La réaction au message du Prophète	150
L'expulsion	157
CHAPITRE 11	
L'islam vient à Médine.....	163
CHAPITRE 12	
L'émigration de La Mecque à Médine	167
Les émigrants accueillis comme chez eux.....	168
La victoire de l'islam.....	176
CHAPITRE 13	
La victoire et ses conséquences.....	185

TROISIÈME PARTIE

Les enseignements du Prophète

CHAPITRE 14	
La fin de la mission du Prophète	193
CHAPITRE 15	
Le Coran : le miracle du Prophète.....	201
Les bouleversements sociaux	204
Le progrès littéraire.....	210
CHAPITRE 16	
Les Compagnons du Prophète	219
L'islam était ce qu'ils chérissaient le plus	219
Reconnaitre le Prophète au tout début	220
Adhérer au Coran alors qu'il était toujours sujet de controverse.....	222

Muhammad : un prophète pour l'humanité

Dépenser ses biens pour l'amour d'une vérité qui n'a pas encore été établie	223
Placer sa propre couronne sur la tête d'un autre.....	224
Se rendre compte de ses propres limites.....	226
Prendre la responsabilité sur soi.....	227
Ne pas garder rancune.....	228
Faire plus que ce à quoi on est tenu	228
Éviter la controverse et se concentrer sur son objectif de base	230
Être satisfait de rester dans l'ombre.....	231
Grandir comme un arbre.....	232

QUATRIÈME PARTIE
L'islam aujourd'hui

CHEMINS DE LA VÉRITÉ	233
CHAPITRE 17	233
La manifestation de la prophétie de nos jours.....	237
Table des matières	249

Achevé d'imprimer sur les presses de *Grafo*, Espagne
Production editorial:atelieredition@yahoo.es
Dépôt légal: février 2008

Dans une publication américaine intitulée « Les Cent », l'auteur mentionne les cent premières personnes qui, selon lui, ont eu la plus grande influence sur l'histoire humaine. L'auteur n'est autre que le Docteur Mickael Hart, un homme issu d'une famille chrétienne mais qui a reçu une éducation scientifique. Malgré les deux axes de son éducation et de sa formation, il n'a placé ni le nom du Christ ni celui de Newton en tête de liste de son palmarès. Une seule personne, selon lui, a surpassé toutes les autres : cette personne n'était autre que le Prophète Mohammad, car, selon lui, personne d'autre n'a jamais eu un tel impact sur l'histoire humaine. Il fut le seul homme dans l'histoire, écrit-il, à avoir réussi avec brio tant sur le plan religieux que sur le plan profane. Si, pour l'Américain Mickael Hart, le Prophète Mohammad incarnait la figure la plus emblématique de l'histoire humaine, pour l'Anglais Thomas Carlyle, il était « le héros des prophètes ».

Le facteur qui constitue la plus grande contribution à la pérennité de la mission prophétique de Mohammad est le Coran, ce miracle perpétuel qui lui a été révélé par Dieu. Si ce miracle avait été de la même sorte que ceux octroyés aux précédents Prophètes, ses effets ne lui auraient pas survécu et sa prophétie n'aurait pas été acceptée comme elle l'a été par les générations postérieures. Un miracle est un événement extraordinaire qu'un homme par lui-même est incapable de produire. Cette définition s'applique au Coran à part entière : aucun homme n'est capable d'en égaler le style. Il ne fait ainsi aucun doute que le Coran est un miracle du Tout-Puissant.

Le rôle de Mohammad est exceptionnel dans la mesure où il a été le dernier des prophètes. Ainsi Dieu l'a-t-Il décrété. L'ultime révélation de la volonté divine devait être transmise aux gens par le Prophète et le texte du Coran devait être préservé pour la postérité par lui et par ses dévoués successeurs et partisans à travers les siècles.

Pendant les quatorze siècles qui se sont écoulés depuis l'époque du Prophète Mohammad, les changements historiques qui se sont produits, les avancées énormes de la science humaine qui ont eu lieu, se sont combinés pour soutenir l'islam. La religion enseignée par le Prophète Mohammad peut toujours prendre avec fierté le devant sur les autres religions. Mais, pour atteindre ce but, des méthodes d'inspiration divine doivent être adoptées. Cette règle, qui s'appliquait au Prophète, s'applique également à ses disciples.

ISBN : 2-911807-28-6

